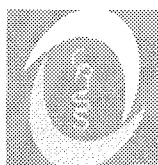


SOCIETAS

Numéro 4 octobre 2000





**Publication du Centre de
Recherches de l'Institut des
Sciences Sociales (CRISS)
Université Libanaise (UL)**

N° 4 - Octobre 2000



SOCIETAS
N° 4 - Octobre 2000

SOMMAIRE

	Page
- La transition démographique au MAGHREB.....	6
Yves MONTENAY	
- La communication persuasive.....	37
Georges SOTIRY	
- Réflexions sur l'identité: interactions potentielles chroniques.....	54
Nasr EL-KHAZEN	
- The polarization of arab culture.....	70
Camille HAJJ	
- In Quest: contemporary scene in philosophy.....	88
Aïda GEBRAYEL	
- Liste des thèses, des mémoires et des notes de recherche présentés durant l'année académique 1999-2000 à l'Institut des Sciences Sociales II.....	106
- Les mémoires et les notes de recherche qui se sont distingués durant l'année académique 1999-2000 à l'Institut des Sciences Sociales II.....	109

LA TRANSITION DEMOGRAPHIQUE AU MAGHREB^(*)

Yves MONTENAY^(**)

I - Pourquoi le Maghreb?

1 - Les données

Les données statistiques maghrébines sont d'un niveau honorable, avec, en démographie, une notation B sur une échelle allant de A (Europe occidentale...) à D. Cela veut souvent dire que le deuxième chiffre n'est pas significatif. Et bien d'autres causes d'imprécisions se glissent dès que l'on varie les sources, les périodes et les pays.

Cela ne fausse pas cette analyse, car les variations sur dix ans, voire trente, sont telles qu'elles enlèvent beaucoup d'intérêt à la précision d'un chiffre isolé. Là où la précision nous a semblé illusoire, ou lorsque nous avons utilisé des moyennes, nous le signalons par des expressions comme «environ», «vers», «dans les années 1985»..., plutôt que de compliquer la lecture par une analyse du chiffre et de sa source.

2 - L'avancement de la transition

L'étude du Maghreb permet à la fois d'étudier les causes du retard arabo-africain dans la transition, et le déclenchement de sa deuxième phase pour laquelle il est «en avance» dans ce même monde (hors Liban, mais où les statistiques de qualité analogues sont moins accessibles).

La transition démographique est un schéma explicatif dont le caractère universel ne cesse de se confirmer. Son application aux principaux pays arabes a mis en évidence les interactions entre les déterminants classiques de la dynamique démographique et les spécificités nationales. L'évolution du Maghreb en est une illustration.

Cette transition a été brutalement illustrée en 1986 par la baisse de 854.000

(*) Cet article est une adaptation d'un «document gris» de l'Institut de Démographie Politique, France, 1999.

(**) Institut de Démographie Politique, France.

à 781.000 des naissances algériennes jusque là en hausse soutenue. Or il se trouve que cette année est aussi celle qui suit le contre-choc pétrolier de 1985, particulièrement douloureux pour l'Algérie, qui se trouva dans l'impossibilité de faire face à la fois au service de sa dette et au niveau élevé des importations de biens alimentaires ou de consommation pour les particuliers, et de celles de matières premières et de pièces détachées nécessaires aux entreprises.

Il ne s'agit là que d'un épisode de l'accélération de la transition démographique au Maghreb, dont le déroulement doit être également recherché dans l'évolution des déterminants socio-économiques.

Le plus important d'entre eux est, comme ailleurs, la mortalité, qui découle elle-même de facteurs (politique sanitaire, scolarisation...) qui jouent également sur la fécondité. Ces déterminants traditionnels de la transition se sont combinés à des facteurs spécifiques au Maghreb touchant le statut de la femme, la politique familiale, la crise du logement et plus généralement le type de développement économique choisi. Leur interaction a déclenché le retard des mariages et la diffusion de la contraception, mais selon un calendrier très influencé par les spécificités nationales. Pour mettre en valeur ces spécificités, nous ferons une analyse comparée, souvent étendue à l'Égypte, autre pays du nord de l'Afrique, et pivot démographique et culturel du monde arabe.

II - Endogène et exogène

La première des composantes du schéma de la transition démographique, la mortalité, influe également sur la deuxième composante de la transition, la fécondité.

1 - Un préalable et un reflet

La baisse de la mortalité générale, et plus encore infantile, est en effet un préalable au déroulement du processus: il faut assurer une très grande probabilité de survie des enfants pour que les parents n'envisagent pas de les multiplier par précaution. Jean-Claude Chesnais se demande même si ce n'est pas le phénomène premier, voire unique: «et si à l'origine de la laïcisation, de l'épargne, de la diffusion de l'instruction, il n'y avait avant tout, simplement, que la baisse de la mortalité?»

a - La surmortalité arabe

Or on ne peut que rapprocher le «retard» démographique du Maghreb par rapport au reste du monde, et du Maschrek (hors Liban) par rapport au Maghreb, de l'existence d'une surmortalité arabe, voire musulmane (comprenant une surmortalité féminine, également présente dans d'autres pays non musulmans du

«sud», notamment l'Inde): il est anormal, par exemple, d'avoir une mortalité longtemps analogue à celle de l'Inde malgré une infrastructure et un niveau de vie bien supérieur. Il est également anormal d'avoir une mortalité très supérieure à celle de la Malaisie semi-musulmane et au tiers chinoise, même dans les années 1950 où elle pouvait être considérée comme moins développée. John C. Caldwell montre que 11 pays sont «contre performants» en matière de mortalité compte tenu de leurs moyens matériels. Sur ces 11 pays, 9 sont musulmans (dont le Maroc et l'Algérie) et les deux autres ont de fortes minorités musulmanes.

Cette surmortalité est depuis les années 1980 en voie d'atténuation: c'est en Tunisie que les progrès sont les plus nets; le Maroc ne voit sa situation s'améliorer que dans les années 1980; l'Égypte enregistre nettement l'échec du régime nassérien, et ses successeurs ne rattrapent que très progressivement ce retard.

b - La levée du préalable

Dans le domaine de la mortalité infantile, composante la plus sensible et la plus importante démographiquement, il faut noter la première place de la Tunisie: en 1965, la mortalité infantile y était de 78‰, de 144 au Maroc et de 154 en Algérie. Au milieu de années 1990 elle est respectivement d'environ 43,57 et 50 (et 6‰ France).

A ces niveaux actuels de la mortalité infantile, la probabilité est très grande de garder un fils survivant avec 4 enfants, voire 2 ou 3. Il y a donc là un grand potentiel de baisse de la fécondité.

2 - Des progrès exogènes

a- Le cas d'école de la mortalité algérienne

L'évolution de la mortalité algérienne est une illustration extrême des processus qui ont concerné l'ensemble de la région, et qui ont contribué à expliquer le retard de la baisse de la fécondité.

La baisse de la mortalité s'est amorcée en Algérie dès la seconde moitié du XIXe siècle, la généralisation de l'administration coloniale assurant la paix civile, le déroulement normal des transactions courantes et donc facilitant «l'accroissement des capacités productives et la régularisation des cycles vivriers (qui sont) les véhicules détonateurs de la transition démographique». La dernière famine date de 1867, l'administration multiplie les vaccinations à partir de 1890 et forme des sages-femmes qui remplacent les matrones. La population musulmane double une première fois vers 1914 et une seconde fois vers 1960.

Les déterminants de cette première baisse de la mortalité sont dans l'ensemble exogènes, et n'entraînent donc pas de baisse de la fécondité. Si

l'aspect «exogène» ou «endogène» d'un phénomène social prête souvent à discussion, nous sommes ici dans un cas particulièrement net, surtout jusque vers 1930, voire 1950 ou 1958: la conception, la décision et une bonne part de l'exécution des actions ci-dessus sont le fait d'étrangers, tandis que, par exemple ni la scolarisation, ni le travail des hommes, et encore moins des femmes, n'évoluent au point de toucher une proportion démographiquement significative de la population indigène (hors communauté juive, dont l'exemple est éclairant).

Ce caractère exogène a une autre conséquence: la baisse de la mortalité va moins loin dans la population musulmane que dans les autres communautés parce qu'elle ne s'appuie pas sur le même contexte: l'analphabétisme, quasi total chez les mères, ralentit la diffusion de l'hygiène (pas d'antibiotiques jusque vers 1950). D'où une mortalité qui reste relativement élevée, tout en ayant suffisamment baissé pour que, la fécondité restant constante, l'accroissement naturel apparaisse et s'accroisse, avec les conséquences politiques que l'on sait.

Dans la deuxième moitié du siècle, la scolarisation et l'urbanisation commencent à devenir significatives. Les non musulmans partent en 1962. La baisse de la mortalité devient endogène et s'accélère. La fin des hostilités et le rajeunissement de la pyramide des âges accentuent cette baisse dans les années 1960.

L'aggravation du contexte général dans les années 1990 a pu contribuer au ralentissement alors observé.

b - Généralisation

La première étape de la transition démographique est celle de la baisse lente de la mortalité, la fécondité restant stable. La seconde est celle où la baisse de la mortalité s'accélère et contribue même à une hausse de la fécondité, phénomène constaté notamment au Maghreb et en Afrique sub-saharienne.

Un processus s'instaure découlant des changements sociaux tant causes que conséquences de la baisse de la mortalité, changements qui déclenchent également la baisse de la fécondité. Il est à l'œuvre au moins dès la deuxième étape où son jeu est masqué par les conséquences sanitaires et sociales de la baisse de la mortalité et de la morbidité.

La première étape a commencé il y a environ un siècle dans les pays arabes d'Afrique, soit à la même époque que certains pays de l'Asie de l'est, mais beaucoup plus tôt que dans la plupart des pays du sud.

Or, cette première étape a été «importée» en Afrique du Nord par une colonisation française, plus ambitieuse dans ce domaine que la colonisation anglaise qui, il est vrai, a été confrontée en Asie à des masses humaines

beaucoup plus importantes.

La deuxième étape de la première phase de transition, celle où les changements sociaux s'accélérent, avec comme révélateur la hausse momentanée de la fécondité, s'est révélée, elle, plus tardive et surtout bien plus lente que dans les pays d'Asie. Il y a là une première explication au retard de la fin de la première phase de la transition...

Le mécanisme évoqué plus haut s'est enclenché dans les pays étudiés lorsque la baisse «endogène» de la mortalité a fini par avoir lieu, et a donc rétroagi sur le développement. Parallèlement était levé le préalable important à la baisse de la fécondité, avec les progrès de la mortalité infantile.

Permettant ou s'ajoutant à «l'endogénéisation» de la mortalité d'autres déterminants doivent être évoqués, tant par leur action sur la fécondité que par celle sur la mortalité. C'est tout d'abord le cas du calendrier de scolarisation.

III - Ouverture et déterminants

1 - Une scolarisation tardive et incomplète

Le monde arabe a pris du retard par rapport à l'ensemble des pays en développement.

En 1990, sur environ 130 pays ayant plus d'un million d'habitants, 21 n'avaient pas d'enseignement obligatoire, dont 10 africains et 9 asiatiques. Sur ces 19, la moitié sont arabes. L'alphabétisation globale est (ou a été) lente dans certains pays: Inde, Afrique et pays arabes, alors qu'elle est déjà terminée depuis longtemps chez les Dragons et au Japon, ce qui n'est sûrement pas indépendant de leur évolution démographique et économique.

a - Historique et chiffrage

C'est en Egypte, puis en Algérie que s'est amorcée au début puis au milieu du XIXème siècle la scolarisation des Arabes; la Tunisie et surtout le Maroc ont dû attendre l'arrivée plus tardive des Français.

En Egypte, Mehemet Ali, s'appuyant sur des cadres français hérités de l'aventure napoléonienne, a lancé l'enseignement public, mais ce sont ensuite les écoles «étrangères» qui se sont véritablement développées, accueillant également des élèves arabes souvent chrétiens.

En Algérie, la scolarisation a été longtemps freinée par les «Européens», malgré les efforts de Napoléon III, puis de Jules Ferry. Elle n'a été entreprise à une échelle notable que progressivement au cours du XXème siècle, et ne s'est accélérée qu'après 1958. Elle n'avait touché, à l'indépendance, que les

générations récentes, et l'analphabétisme global était donc élevé. Cette scolarisation avait été opérée en Français.

A partir des années cinquante est proclamée partout la priorité à la généralisation de l'enseignement, en rupture tant avec la doctrine musulmane séculaire qu'avec la pratique coloniale initiale.

Démographiquement, ce sont les taux de scolarisation primaire et secondaire qui sont déterminants dans un premier temps en accroissant le côté de l'enfant. Dans un deuxième temps, ils se conjuguent avec l'enseignement supérieur, dès que ce dernier devient démographiquement significatif en retardant les mariages, et en «produisant» des parents d'un comportement socioculturel différent: le nombre moyen d'enfants par couple est, au Maghreb, comme ailleurs, fonction du niveau d'instruction des mères. En 1987, il était en Algérie, de 5,7 pour les illettrées, 5,3 pour les alphabétisées, 3,6 pour les mères de niveau primaire, 2,10 pour celles de niveau secondaire, et 2,17 pour celles d'un niveau supérieur. Plus généralement, la scolarisation de l'entourage des enfants (parents, aînés...) est un facteur de baisse de la mortalité infantile et de la fécondité.

Or les jeunes parents d'aujourd'hui ont été scolarisés dans les années 1975, donc assez largement. En Algérie, la proportion de mariages où les deux conjoints étaient illettrés est tombée de 52 à 32% de 1984 à 1990 tandis que la proportion de conjoints de formation secondaire est passée de 11,8 à 21,3%, facteur de baisse de la mortalité infantile et de la fécondité.

b - La qualité de l'enseignement

L'alphabétisation, comme la scolarisation ne donne pas d'indication sur la qualité de l'enseignement. Or elle ne nous semble pas démographiquement indifférente.

Cette qualité de l'enseignement peut être appréciée aussi bien «quantitativement» par les moyens mis en œuvre, ou plus généralement par ce qui est directement mesurable, que «qualitativement» par les méthodes ou la qualification des enseignants.

b.1. La qualité «quantitative»

Les moyens mis en œuvre se traduisent d'abord par un meilleur encadrement: la baisse du nombre d'élèves par maître est rapide au Maroc et en Algérie, de 40 vers 1975 à 28 en 1985, contre 31 et 32 en Tunisie et en Egypte. Tous les pays ont donc maintenant un nombre d'élèves par enseignant parfaitement compatible avec un fonctionnement normal.

Cela suppose toutefois que les enseignants soient d'un bon niveau et que l'intendance suive (salles de classe, cantines, matériel pédagogique); or les

témoignages sont moins optimistes dans ces domaines, et les familles maghrébines aisées ont de plus en plus recours à l'enseignement privé.

b.2. La qualité «qualitative»

De plus, la qualité de l'enseignement n'est pas seulement une question de moyens mis en œuvre, notamment si l'on s'intéresse à ce que les démographes estiment influencer sur la fécondité, comme l'apprentissage de l'individualisation, voire de la laïcité (au sens «appliqué» de prise en charge de son destin). Il faut à notre avis se garder d'analyses sommaires dans ce domaine passionnel, non mesurable, et où causes et effets s'entrecroisent. Rappelons simplement que si TOUTES les scolarisations semblent agir sur la fécondité, les comparaisons dans le temps et dans l'espace montrent qu'elles ne le font pas également.

Dans cet esprit, il faut noter les échos alarmants, algériens surtout, sur la qualité de l'enseignement. D'autant que, inévitablement, la comparaison se fait avec la génération précédente (plus exactement, avec la fraction scolarisée de cette génération), qui avait été formée en français par un corps enseignant bien différent (pieds noirs, coopérants français, algériens formés dans le système français) tant de l'actuel que des «coopérants» égyptiens.

Cette analyse de la «qualitative» de l'enseignement est une illustration de l'évolution divergente entre l'Égypte et l'Algérie, d'une part, et la Tunisie d'autre part, la situation marocaine étant contrastée.

Ces différences nationales se retrouvent dans «le développement féminin».

2 - Le «développement féminin»

Par analogie avec la formule «développement humain», le terme de «développement féminin» intègre le statut juridique ou traditionnel de la femme, sa scolarisation et son travail (en général à l'extérieur).

La spécificité de ce «développement féminin» est vérifiée par les calculs du PNUD sur l'IDH féminin; son lien avec la fécondité est un thème récurrent des «pères» de la transition démographique.

La composante «scolarisation féminine», la plus souvent citée, ne doit cependant pas être isolée des autres.

a - Le lien scolarisation féminine/fécondité et ses limites

Selon Jean-Claude Chesnais, «la réduction de la fécondité a les mêmes causes générales (que celles de la baisse de la mortalité): amélioration de la condition sanitaire, élévation du niveau d'instruction, hausse des revenus, modification du statut de la femme: la variable la plus fortement corrélée avec le nombre d'enfants est le niveau d'instruction des mères, la coupure la plus franche se

situant actuellement entre les femmes ayant accompli une scolarité supérieure au primaire et les autres, car c'est (aussi) un indicateur de statut de la femme».

Cette ascension de l'instruction féminine, qui serait «sans doute le phénomène majeur, le plus fort dénominateur commun à l'ensemble des pays où la fécondité a entrepris sa conversion moderne», déclenche d'abord la baisse de la fécondité en diminuant la nuptialité par élévation de l'âge au mariage et par l'apparition puis l'augmentation du célibat féminin, ce qui est particulièrement marqué au Maroc.

Cela concerne les «nouvelles» générations, celles qui sont arrivées à l'âge de procréation à la fin des années 1970 et surtout dans les années 1985 et 1990. Le premier effet sur l'ISF est rapide, par le retard des mariages concernés. En revanche, l'effet sur les autres indicateurs globaux est plus lent, voire beaucoup plus long lorsqu'il faut attendre le renouvellement des générations.

Cette inertie est illustrée par le tableau ci-après relatif au «stock» des analphabètes.

Analphabétisme chez les hommes et les femmes de 15 ans et plus⁽¹⁾

Algérie	Années	1971	1982	1990
	Hommes	58,2	42,7	30,0
	Femmes	87,4	68,3	55,0
Egypte	Années	1960	1976	1990
	Hommes	56,4	41,9	37,0
	Femmes	83,3	70,9	66,0
Maroc	Années	1971	1982	1990
	Hommes	66,4	57,8	40,0
	Femmes	90,2	82,8	62,0
Tunisie	Années	1975	1984	1990
	Hommes	48,9	39,5	24,0
	Femmes	75,2	59,4	54,0

(1) Extrait de Agnès Chevalier, Véronique Kessler «Economies en développement et défis démographiques», la Documentation française, Paris, 1989, p. 55, pour les années 1971 à 1984 et UNESCO, Rapport mondial sur l'éducation, Paris, 1991, pour l'année 1990, sauf pour la Tunisie, pour laquelle il s'agit d'une évaluation personnelle fondée sur un taux global de 37%. Le fait que le recensement marocain de 1994 donne 67,5% de femmes analphabètes illustre bien que ces chiffres ne sont que des ordres de grandeur, tout en confirmant à la fois l'ampleur du problème et la réalité du progrès.

Si l'analphabétisme féminin a donc beaucoup baissé dans les pays étudiés entre 1971 et 1990, il reste toutefois supérieur ou égal à 55%, sauf en Tunisie. Pour cette dernière qui poursuit des progrès anciens et rapides, le taux de 44% illustre l'extrême inertie du processus. L'Algérie progresse également rapidement, mais ses chiffres sont à nuancer. Le Maroc rattrape partiellement un retard considérable, alors que l'évolution égyptienne est beaucoup plus lente.

Ce tableau confirme, avec des données plus récentes et pour d'autres pays, l'affirmation de Jean-Claude Chesnais sur la corrélation entre la fécondité élevée, le bas niveau de la scolarisation en général et celui de la scolarisation féminine en particulier. Cette situation est la traduction du fait que le principal rôle reconnu à la femme est (ou était il y a peu) celui de procréatrice et de gardienne du foyer (particulièrement dans les pays d'Asie du sud et de l'ouest, voire nombre de pays méditerranéens).

Mais l'évidence de l'importance de ce paramètre semble avoir occulté ses limites, ainsi que les conditions nécessaires à son jeu démographique.

Il faut en effet que cette scolarisation féminine soit souhaitée puis économiquement possible et qualitativement adaptée. De plus, ces évolutions individuelles ne passent pas forcément par la scolarisation, ce qui amène à une autre composante du développement féminin, le travail à l'extérieur.

b - Fécondité, développement féminin et choix économiques

Le BIT confirme que le taux d'activité des femmes de l'Afrique du Nord est parmi les plus bas du monde, de l'ordre de 13% pour les femmes de 20 à 59 ans, hors travailleuses agricoles familiales non rémunérées. En 1980 ce taux était de 65% dans les pays développés, de 51% dans les pays en voie de développement, à comparer aux 7,1% de l'Algérie, aux 8,6% de l'Égypte, aux 16,7% du Maroc et aux 21,8% de la Tunisie (des données partielles récentes donnent 30 à 40% au Maroc et en Tunisie pour les femmes de 30 ans, donc en général mariées).

En Égypte, en 1976, 52% des femmes actives ont un niveau d'études secondaire ou supérieur, tandis qu'au Maroc en 1982 75% des femmes actives étaient analphabètes. Les taux d'activité et de fécondité estimés étant voisins dans les deux pays, cela laisse supposer que la seule différence - le niveau d'instruction - n'est pas déterminante ou, en tout cas l'est moins que le taux d'activité.

Or, ce dernier est une résultante de l'ouverture économique: l'offre de travail extérieur féminin se manifeste surtout dans le secteur concurrentiel et en particulier dans les entreprises de style international par leur capital, leurs clients, leurs cadres... : en Tunisie, c'est l'ouverture aux implantations étrangères qui a rendu majoritairement féminine la main d'œuvre tunisienne

dans l'industrie manufacturière.

Par contre, dans les pays rentiers «riches», comme l'Algérie d'avant 1986, la demande potentielle de travail extérieur féminin est moins vitale; et l'offre est moins forte dans des entreprises d'Etat, surtout lorsqu'il s'agit d'industrie lourde et que par ailleurs le régime veut donner des gages aux «islamistes modérés».

Cette offre de travail dépend donc elle-même du régime économique-politique.

Ces choix politiques se trouvent notamment en amont de la «corrélation» donnant le premier rôle à la scolarisation féminine dans la baisse de la fécondité. Ils agissent parallèlement sur l'une et l'autre par exemple en favorisant l'émergence d'alternatives aux mariages précoces et à la procréation comme voie d'amélioration du statut de la femme. Et si l'ouverture économique est profonde, l'action sur la fécondité est plus rapide que celle sur la scolarisation.

Cette dernière nécessite en effet au moins une douzaine d'années pour se répercuter sur la fécondité (délai entre l'entrée dans le primaire et les premiers reculs de l'âge au mariage), et en pratique bien davantage puisqu'il faut des années pour étendre un système scolaire à la majorité de la population. Si l'ouverture et la scolarisation étaient simultanées, ce serait la première qui jouerait le rôle principal.

Si l'impression des démographes est souvent différente, c'est parce que la scolarisation dans les pays auxquels ils se réfèrent est antérieure à l'ouverture économique, et est donc seule (en schématisant) à l'origine de la baisse de la fécondité... ou parce que cette ouverture leur paraît extérieure à leur domaine.

c - Des Tunisiennes «pilotes»

c.1. Les textes

Le code du statut personnel du 13 août 1956 est officiellement «une conciliation entre l'Islam et la modernité». En pratique, c'est un statut juridiquement très européen.

c.2. L'activité professionnelle

Le code du travail (loi n° 27/66 du 30 avril 1996) contient de nombreux textes se rapportant au travail de la femme (dans un esprit d'égalité).

En Tunisie, 21,8% des femmes âgées de 15 à 59 ans avaient une activité professionnelle dès 1980, venant de 4,1% en 1950; la situation s'est stabilisée depuis avec un taux d'activité de 20% en 1990. Cela place la Tunisie nettement

avant le Maroc (16,7 en 1980) et très loin devant l'Égypte et l'Algérie (8,6 et 7,1). En Europe, l'activité des femmes de cette tranche d'âge était de 38,9% en 1950 et de 54,8% en 1980.

d - Des Marocaines «pratiquement égales»

La diversité sociale et culturelle du Maroc et surtout le fossé rural/urbain, particulièrement profond pour ce qui concerne la condition des Marocaines, impose un exposé très nuancé sur l'égalité des sexes. Il faut au moins distinguer la base juridique – elle-même ambivalente – de la vie pratique.

d.1. Un statut juridique mixte

Immédiatement après l'indépendance fut promulgué un code du statut personnel qui a, sur l'essentiel, conservé le modèle islamique. Mais il est nuancé par un rappel des droits fondamentaux d'inspiration occidentale.

Ce statut personnel (Moudouana) est néanmoins, vu de France, moins émancipateur que le code du statut personnel tunisien. Toutefois, il maintient l'essentiel de la législation coloniale, elle-même fortement inspirée du droit français, qui imprègne les secteurs modernes de l'activité économique (droit des sociétés, des professions libérales) et les rapports avec les pouvoirs publics (libertés publiques, statut général de la fonction publique...)

Le statut du mariage a été modifié en octobre 1993: – le mariage n'est valide que si la future épouse donne son consentement devant un notaire, alors que jusqu'à présent son tuteur (père, oncle ou frère) pouvait juridiquement la contraindre à épouser un homme dont elle ne voulait pas,

- la répudiation ne pourra avoir lieu qu'en présence d'un juge et de la femme et après arbitrage devant une commission de conciliation.
- la polygamie sera plus difficile, l'arrivée de la seconde épouse permettant à la première de demander le divorce.

Dans la vie quotidienne et professionnelle, la situation de la femme marocaine semble une des plus libérales des pays musulmans.

d.2. L'école et le travail

Le retard de la scolarisation des filles, bien qu'important, diminue: 40% fréquentaient l'enseignement primaire en 1980, et 47,7% en 1989/90. Il faut tenir compte dans ces chiffres de la différence entre zones rurales et urbaines: 82,4% en 1989/90 des filles en zone urbaine étaient scolarisées pour seulement 25% en milieu rural.

Dans l'enseignement secondaire, seulement 28,5% des filles de 12 à 18 ans étaient scolarisées en 1989/90. Depuis quelques années, elles s'orientent plus

volontiers vers les sections techniques. Cela concerne le milieu urbain, car l'enseignement secondaire est resté jusqu'à présent inexistant en milieu rural.

Et ces diplômes sont utilisés professionnellement (ou cherchent à l'être): entre 1979 et 1987, la proportion de femmes actives n'ayant aucun diplôme est passé de 56 à 45%; pour les femmes ayant fait des études primaires, de 20,8 à 21,8%; pour celles ayant effectué des études secondaires et professionnelles, de 20,2 à 26,2%; supérieures, de 1,8% à 6,5%. Le tiers du personnel enseignant des écoles primaires et secondaires est féminin, près du quart dans les universités et grandes écoles; un quart des médecins sont des femmes ainsi que 40% des pharmaciens.

e - Des Algériennes «flouées»?

A l'inverse de l'évolution tunisienne et marocaine, de nombreuses Algériennes se disent «flouées» par l'évolution depuis l'indépendance, officialisée en 1984 par la promulgation du code de la famille.

Ce code reprend de nombreuses dispositions du droit islamique dans les domaines des successions et du mariage, notamment la tutelle matrimoniale: «La conclusion du mariage pour la femme incombe à son tuteur» (article 11). En cas de divorce, la femme à qui est confiée la garde de ses enfants n'a droit au logement que «selon les possibilités du mari» (article 52) ce qui signifie en pratique, du fait de la crise du logement, que la femme et les jeunes enfants risquent fort de se retrouver à la rue.

Le lien entre l'état d'esprit finalement concrétisé par la promulgation de ce code et l'évolution démographique n'est évidemment pas mécanique, ni même mesurable. Il illustre probablement un isolement des Algériennes supérieur à celui de leurs voisines, et a sans doute contribué, par exemple, à écarter les femmes du travail salarié à l'extérieur, même aux époques de prospérité où ce travail aurait sans doute été moins nécessaire, mais plus facile.

En effet, hors secteur primaire, seules 10% des Algériennes ont une activité professionnelle en 1990 contre 26% des marocaines. Les pays arabes rentiers plus prospères que l'Algérie ont des taux encore inférieurs: 4,5% en Arabie Saoudite en 1990 et 3% aux Emirats Arabes-Unis. Les femmes sont donc pratiquement absentes de la vie économique comme si la rente pétrolière avait préservé la famille patriarcale, en lui fournissant des revenus suffisants.

Leur travail serait facilité par le développement de secteurs faisant, comme en Tunisie et au Maroc, largement appel à la main d'œuvre féminine: le textile, l'électronique et l'agro-alimentaire... Mais cela suppose une confirmation et une large accentuation de la politique de libéralisation économique, et la «sécurisation» des investisseurs étrangers et de leurs cadres travaillant en Algérie.

Le pourcentage d'analphabètes chez les femmes illustre également cet état d'esprit: pour la population âgée de plus de 15 ans, l'analphabétisme était de 58% pour les hommes, mais de 87,4% pour les femmes en 1971, de 42,7 contre 68,4 en 1981 et de 30,2 contre 54,5 pour les femmes en 1990.

f - La dégradation égyptienne

L'Égypte, comme la Tunisie, a longtemps été considérée par les féministes des pays arabes comme un pays «pilote».

Depuis, la «réislamisation juridique» a progressé comme en témoigne l'âpre débat qui s'est déroulé au début des années 1980 au parlement égyptien, pour abroger la «loi Jihane» (du nom de son instigatrice, la femme du président Sadate, réputée féministe). De concession en concession, le régime a finalement décidé que la «charia» serait la source unique du droit.

Les femmes appartenant à une élite économique et culturelle se plaignent d'un recul de leur condition. Citons l'inquiétude d'Emmanuel Sivan selon lequel l'islamisme égyptien «oblige à renoncer à la promotion sociale des femmes, aux préconisations du F.M.I. et menace la vie de l'élite éclairée». Malgré une tradition de relatif libéralisme, cette image de «pays pilote» doit donc être nuancée.

La baisse du taux d'analphabétisme chez les femmes de plus de 15 ans donne une idée du chemin parcouru, mais la majorité demeure illettrée. Même progrès à compléter à l'école: dans les années 1985, il y avait 77 filles inscrites dans le primaire pour 100 garçons et 69 dans le secondaire.

Sur le plan qualitatif, notons que les écoles publiques (ce qui ne signifie pas «laïques») sont en concurrence avec les écoles «azharies» (dépendant de l'université islamique d'El Azhar). Par ailleurs le manque de moyens et le niveau des enseignants donne lieu à des commentaires catastrophiques du ministère... qui lui permettent de justifier un ambitieux programme de qualification.

Là aussi, les indéniables progrès ne justifient néanmoins pas l'image de «pays pilote». Il en va de même, nous l'avons vu dans le domaine professionnel avec le faible taux d'activité des Égyptiennes.

3 - L'économie et l'ouverture

a - Vue d'ensemble

Le développement économique (terme généralement employé au sens étroit de «niveau de vie par tête») est souvent cité comme condition nécessaire et suffisante de la baisse de la fécondité. A notre avis, il s'agit plutôt d'un

indicateur largement, mais pas totalement, synthétique.

- largement, par ce qu'il est, avec la baisse de mortalité et de la fécondité, une conséquence commune de déterminants amont (équipement sanitaire, scolarisation, ouverture...) tout en étant une des causes puisqu'il en apporte les moyens financiers,
- mais pas totalement, comme l'indique tant le raisonnement que l'expérience: des pays «rentiers riches» n'ont pas le «capital humain» correspondant à leurs moyens financiers, et sont «en retard» dans la transition démographique, tandis que d'autres ont un «développement humain» (et une «avance» dans la transition) qui ne se traduit pas au niveau de vie.

Le rappel des niveaux de vie maghrébins nécessite une brève analyse de leur «amont» commun avec la démographie, et notamment celle de «l'ouverture».

Le PIB «p.p.a.» (parité de pouvoir d'achat, pour permettre les comparaisons internationales) est l'indicateur le plus répandu du développement économique. Celui de l'Algérie, longtemps surévalué, puisque fondé sur les prix officiels de produits devenus rares, a été revu de façon plus réaliste à 3.488 \$ (1996) contre 3.973 au Maroc, 5.827 en Tunisie et 4.337 en Egypte (24.990 en France), alors que les estimations officielles (et surévaluées) jusqu'en 1993 donnaient une égalité avec la Tunisie, et environ 1,5 fois le Maroc.

Tous ces pays dépendent encore largement de leur agriculture, soit directement, soit par la nécessité d'importations massives pesant sur le développement (surtout en Algérie et Egypte) et nécessitant des aides étrangères explicites ou indirectes (via les subventions aux agriculteurs de l'Union Européenne ou des Etats-Unis).

Un fait nouveau (et particulièrement récent en Algérie) est l'appel à l'investisseur étranger, et (surtout au Maroc et en Tunisie) la conscience que le succès de cet appel implique un changement de comportement.

Cette amélioration de l'accueil des investisseurs étrangers est l'une des concrétisations de l'ouverture économique interne et externe, qui se traduit également par un relatif désengagement de l'Etat et par le démarrage de privatisations. Remarquons que l'extension récente et encore partielle de l'ouverture au domaine économique est allée de pair, comme ailleurs dans le monde, avec l'amélioration du niveau de vie.

La présence de la Tunisie en tête de pratiquement tous les classements de cet article est dûe, à notre avis, à la forte interaction entre l'ouverture du pays, sa scolarisation et l'absence d'erreurs graves de son gouvernement depuis une trentaine d'années.

Nous avons souvent cité cette «ouverture» comme un facteur touchant à la fois l'économie et la démographie. En effet, la deuxième phase de la transition est l'agrégation de comportements individuels en rupture avec les comportements traditionnels. Cette rupture est en général qualifiée de «modernisation», terme auquel nous préférons «ouverture», parce que plus concret, plus général et sans jugement de valeur par rapport au passé. Il s'agit d'une ouverture gouvernementale, mais qui ne lui est pas nécessairement liée (en Algérie par exemple, où les «paraboles» ou les cousins résidant en France ne diffusent pas toujours ce que souhaiterait le régime).

Précisons cette notion à partir du cas de la Tunisie.

b - L'ouverture tunisienne

Le cas tunisien est doublement intéressant: d'une part il a été soumis aux mêmes «vagues» historiques qu'une bonne partie du tiers-monde, et tout particulièrement des pays arabes: une phase nationaliste et socialiste (cette dernière s'étant partiellement terminée avec le limogeage de Ben Salah en 1969) suivie d'une libéralisation; d'autre part, cette évolution s'est située beaucoup plus haut sur l'axe du «libéralisme» politique et économique que dans le cas des pays frères (le Maroc s'en rapprochant toutefois en fin de période). En particulier l'Italie et la France sont toujours restées très présentes économiquement et culturellement, tandis que le régime résistait mieux à un islamisme moins puissant et moins encouragé qu'en Egypte et en Algérie (dans ce domaine, le Maroc, à partir de données très différentes de la Tunisie, le Roi étant commandeur des croyants, est dans une situation plus proche de celle de cette dernière).

Il en est découlé de nombreuses occasions d'ouverture individuelle:

- les flux touristiques, dont l'influence est d'autant plus importante qu'il n'y a pas de barrière linguistique avec les francophones et les italophones,
- le lien avec les émigrés tunisiens en Europe, qui représentent peut-être 6% de la population tunisienne; ce lien s'est resserré avec l'amélioration en qualité et prix des liaisons téléphoniques, du prix relativement bas (par rapport aux autres pays arabes) en terme de salaires tunisiens des transports internationaux...
- l'accès depuis plus de vingt ans à un nombre de plus en plus important de chaînes de télévisions européennes, américaines, arabes, publiques et privées,
- le travail, notamment féminin, avec ou pour les étrangers, tant dans les entreprises qu'à titre individuel.

L'ensemble a certainement joué dans le processus d'évolution des

mentalités, notamment en faveur du ralentissement démographique et du rapprochement du statut pratique des tunisiennes avec leur statut légal quasi occidental.

c - L'ouverture marocaine

Elle est de même nature que la tunisienne, mais plus tardive (émigration, télévisions étrangères, amélioration des télécommunications et des transports internationaux) et/ou moins nette, notamment en ce qu'elle touche une plus faible partie de la population (moins de marocains pratiquant suffisamment le français ou l'espagnol, moins de touristes par habitant...)

Comme en Tunisie, l'ouverture commerciale et financière, après une éclipse relative pendant les années 1960 et 1970, s'est de nouveau imposée, surtout depuis 1988. Elle semble devoir s'accroître dans l'avenir, surtout vers l'Europe.

Quant à l'ouverture culturelle, elle n'avait jamais vraiment cessé; les médias et l'articulation de l'enseignement privé dans les cursus français, voire européens, l'élargiront encore, mais les retards de la scolarisation ne lui a pas permis d'avoir le même impact qu'en Tunisie.

d - La fermeture et la paupérisation algérienne

Les algériens ont été longtemps relativement «riches», une part de la rente pétrolière étant distribuée sous forme de revenus directs et de services sociaux contribuant à supporter le cot d'une famille nombreuse.

Mais ces revenus étaient largement utilisés à l'achat de biens importés, faute de production locale. Le contre-choc a réduit ces importations, les revenus continuant néanmoins à être distribués. Le marché noir se généralisa. Le service de la dette dépassant en 1993 les 90% des recettes en devises, l'année suivante vit l'appel au F.M.I. et les dévaluations.

Le niveau de vie réel des Algériens, déjà officiellement inférieur à celui des Tunisiens depuis 1990 environ, ce qui est illustré par les mouvements migratoires, vient donc de passer en dessous de celui des marocains.

Une illustration démographiquement significative en est la crise du logement, bien plus aigue que chez leurs deux voisins.

La population urbaine était d'environ 5,4 millions en 1970 et de 16 millions vers 1995 passant de 40 à 55% de la population. L'urbanisation est donc récente, et la baisse de la fécondité, faible autour de 1980, accélérée ensuite, lui est donc grossièrement parallèle après quelques années de décalage.

La pression sur les mariages et les naissances a été d'autant plus forte qu'il s'agit d'une urbanisation par surpeuplement: un ménage citadin sur quatre ne

trouve pas de logement contre environ 1 sur 10 en Tunisie: en 1987 le «ménage» moyen était composé de 7,09 personnes (42% étaient de plus de 8 personnes, tandis que 30% regroupaient plus d'une famille), et l'entassement s'aggrave d'un recensement à l'autre. Ajoutons qu'en 1987, 71% des logements n'avaient qu'une à trois pièces, et n'avaient pas de toilettes dans un cas sur deux en ville, et dans six sur sept à la campagne.

De plus, le maintien de la haute fécondité et la baisse de la mortalité infantile ont gonflé les couches plus jeunes de la population, surchargeant les parents et sursaturant les logements ce qui a été une des causes de la révolte des jeunes en 1988.

Tout cela s'est opéré dans un contexte de fermeture à tout points de vue (économique, culturel et linguistique...), délibérément mis en place par le pouvoir et les islamistes. Cette fermeture a créé ou aggravé les problèmes du pays, et notamment retardé la deuxième phase de la transition.

4 - Les politiques de population

Il est d'usage de faire figurer les politiques de population (ou leur absence) parmi les déterminants de l'évolution démographique, voire comme leur cause principale. Nous les rappellerons donc ici, quitte à formuler ensuite certaines réserves.

a - Une «vraie» politique tunisienne

Instaurée depuis 1966, la politique tunisienne de population a un objectif démographique avoué, alors que dans nombre d'autres pays, surtout à cette époque, l'on devait soit se taire, soit mettre officiellement en avant «la santé de la mère et de l'enfant» (objectif certes fondamental et en pratique intimement lié). La franchise était même telle que le nombre d'enfants ouvrant droit aux allocations familiales avait été limité à quatre par la loi du 14 décembre 1960 et à trois pour un salaire unique.

L'Office National de la Famille et de la Population a été créée en 1973 pour gérer, à la fois, un programme prioritaire de population, et un programme de santé maternelle et notamment les nombreuses centres de protection de la mère et de l'enfant (PME) et les centres du planning familial. Une campagne importante en faveur de la planification et de la limitation des naissances a été entreprise et soutenue par une action gouvernementale mettant totalement à disposition la presse, la radio et la télévision. En 1978, l'interruption volontaire de grossesse, les ligatures des trompes et l'utilisation des divers moyens contraceptifs deviennent accessibles à toutes les femmes, de manière totalement gratuite. Habib Bourguiba faisait de cette politique familiale le thème favori de

ses discours télévisés durant toutes les années 1970.

Dans les villes et notamment à Tunis, les résultats sont spectaculaires puisque 52,8% des femmes citadines ont pratiqué un des moyens contraceptifs disponibles entre 1980 et 1990 malgré les tabous de la culture arabo-musulmane populaire.

La proportion des femmes qui utilisaient en 1988 régulièrement un moyen contraceptif (pilule, stérilet...) était de 49,8% en Tunisie, 35% au Maroc, 42% en Algérie et 35,4% En Egypte, contre respectivement 31,6%, 30% - pas de chiffre pour l'Algérie - et 32% en 1980.

b - Une politique marocaine moins connue

Un programme national de planification familiale a été lancé en 1966; en 1967, la loi de 1939 qui interdisait la publicité et la distribution des contraceptifs a été abrogée.

Ces décisions ont été néanmoins beaucoup moins fréquemment citées que celles des gouvernements égyptien et tunisien, peut être parce que le régime politique marocain paraissait alors moins «moderne» que le «progressisme» très affirmé du colonel Gamal Abdel Nasser et était moins laïque que celui du Président Habib Bourguiba. Cependant il ne s'agissait pas d'une mesure isolée, et le Plan 1968/72 s'est explicitement assigné un objectif de réduction de la fécondité.

Les résultats n'ont pas été immédiats: une enquête d'opinion sur la planification familiale réalisée en 1966/67 révélait une pratique de la contraception négligeable à la campagne, et de 13% dans les plus grandes villes. Mais en 1979, elle était de 12,5%. Elle passait à 35,6% en 1987, année où 43% des femmes mariées ont déclaré n'avoir pas l'intention d'avoir d'autres enfants.

Cet usage de la contraception augmente avec l'âge et atteint les 58% dès l'âge de 35 ans. Il est aussi en étroite corrélation avec le niveau d'instruction: 53% des femmes ayant suivi un enseignement secondaire ou supérieur utilisent un contraceptif contre 47% ayant fréquenté seulement l'école primaire et 25% pour les femmes analphabètes. En milieu rural, la contraception (pilule surtout) s'est également répandue alors qu'elle était encore inexistante il y a une dizaine d'années.

Les générations nées avant 1942 (et donc ayant 45 ans au moment de l'enquête) ont eu des descendance importantes relativement réparties, avec des probabilités d'agrandissement laissant supposer une absence totale de pratique contraceptive. La même analyse pour les promotions mariées en 1964/65/66 montre que ces dernières n'ont pas contrôlé les naissances entre ces années et

l'année de référence de l'enquête, et cela malgré le démarrage en 1966 du programme de planification familiale.

c - La fin du natalisme algérien

Contrairement à ses voisins et à l'Égypte, l'Algérie a longtemps été nataliste: dans un discours du 20 juin 1969, le Président Boumédiène avait pris nettement position contre toute politique de limitation de naissances: «Je saisis cette occasion pour dire, à propos de ce qu'il est convenu d'appeler la démographie galopante, que nous ne sommes pas partisans de fausses solutions telles que la limitation des naissances».

C'est avec ces consignes que la délégation algérienne, à la tête du «groupe des 77» (celui des pays «non alignés») lors de la conférence de Bucarest en 1974, tient ses fameuses déclarations natalistes. C'est également l'année suivant le premier choc pétrolier, et donc d'une certaine euphorie politique et financière.

L'arrivée du Président Chadli, après la mort de son prédécesseur en 1978 conduit à un véritable revirement. Le plan quinquennal de 1980/1984 proclame en 1979, puis confirme dans son rapport général, que «l'action de réduction active du taux de natalité est devenue une condition indispensable pour améliorer l'efficacité de la construction de l'économie... et répondre... aux besoins sociaux». Le congrès du F.L.N. (1978/79), reprenant la charte nationale de 1976 évoque pour la première fois «la nécessité... d'aboutir à un équilibre de la famille en relation avec un accroissement démographique en harmonie avec le rythme d'accroissement de notre économie».

En 1982, le gouvernement obtient du Conseil Supérieur Islamique une fatwa en faveur de l'espacement des naissances. La campagne officielle s'intensifie à partir de 1984. A la conférence du Caire (septembre 1994), la position de la délégation algérienne reflète la politique officielle dite «d'espacement des naissances».

d - Les difficultés égyptiennes

En Égypte, le programme de planification familiale date de 1964. Philippe Fargues le relie à «l'évolution générale du statut de la femme dans l'Égypte urbaine (...) lors des transformations socio-politiques dans lesquelles l'Égypte s'est engagée à la fin des années 40 et dans la première décennie de la révolution de 1952». Les résultats n'ont pas suivi: «l'Etat affirmait sa volonté de réduire la natalité de 41,4 pour 1000 à 30 pour 1000 en 1978. Or de 1970 à 1988, la natalité se maintint sur de hauts plateaux, fluctuant entre 36 et 40 pour 1000».

Cet échec vient à notre avis de la fermeture nassérienne et d'une politique,

par ailleurs économiquement catastrophique à moyen terme, de «dissimulation» des cots (et notamment de ceux de l'enfant): subventions alimentaires, blocage des loyers... auxquels on peut psychologiquement rattacher une illusoire garantie des revenus par embauche massive dans la fonction publique et les secteurs nouvellement nationalisés. Cela n'est pas sans traits pratiques communs avec la situation algérienne, alors que la politique proclamée y était inverse. Dans les deux cas la pression des réalités a mis fin à ce relatif État-Providence et, simultanément, la fécondité a baissé.

Les Frères Musulmans, eux, sont pour l'augmentation la plus rapide possible du nombre des croyants. Ils soutiennent que la contraception ne serait pas nécessaire si le gouvernement donnait à chacun les moyens d'élever une famille nombreuse, ce qui se réaliserait s'il adoptait la «charia».

La hiérarchie musulmane, longtemps gouvernementale, rappelle par contre que le Coran parle de la qualité des hommes et non de leur nombre, et qu'un bon musulman doit avoir moins d'enfants, mieux élevés. La première fatwa (décret religieux) dans ce domaine «est celle du Cheikh Abdel Majid Salim. Elle date de 1937 et autorise les fidèles à pratiquer la contraception et à recourir à l'avortement si la vie de la femme enceinte est en danger». Elle a été confirmée en 1953 par le grand mufti d'El Azhar.

Comme ailleurs, cette action de planning familial est indissociable du progrès sanitaire et scolaire. Or, ce dernier est plus lent qu'au Maghreb.

A la fin des années 1980, 35,4% des femmes en âge de procréer utilisent un moyen contraceptif. La contraception chimique est liée à l'urbanisation et à l'instruction (60% au Caire contre 20% - ce qui néanmoins n'est pas négligeable - à la campagne). Des sondages montreraient que celles qui ne le pratiquent pas ne sont pas retenues par des raisons religieuses, mais par les bruits qui courent sur les effets secondaires: prise de poids, cancer.

Depuis le milieu des années 1980, l'évolution de la fécondité montre que l'ensemble des causes de baisse (et particulièrement le «cot» du mariage et de l'enfant) l'a emporté, comme en Algérie, sur les autres considérations.

Finalement, les politiques de population ne nous semblent être qu'un élément secondaire d'un ensemble, et leur traduction sur le terrain un outil (souvent bureaucratique) que les intéressés n'utilisent que lorsque l'évolution des déterminants les y ont conduit. Et cet outil est loin d'être exclusif au Maghreb, où les conseils et les fournitures des cousins résidant en Europe ont sans doute joué un rôle important. En Egypte, par contre, les émigrés travaillent dans des pays «frères», et notamment en Arabie, où le contexte démo-culturel est fort différent...

Reste à voir comment l'ensemble des déterminants, qui peuvent être placés sur une échelle «ouverture/fermeture» ont joué dans le calendrier démographique maghrébin, et ce que l'on peut en induire pour le futur.

IV - Articulations nationales

La combinaison des déterminants étudiés génère un calendrier démographique; l'on peut ainsi éclairer le passé et tenter une prospective.

Pour la Tunisie, les déterminants cumulent en général leurs effets.

1 - La transition tunisienne

Nous avons vu que la Tunisie bénéficie d'un cadre juridique «européen», d'un niveau de vie relativement élevé et dont les progrès s'accroissent, ainsi que d'une situation sanitaire (et notamment un taux de mortalité infantile) qui est la meilleure du Maghreb.

Même si la scolarisation reste relativement inégale entre milieux ruraux et citadins, revenus faibles ou élevés, traditionalistes et modernistes, les objectifs de Habib Bourguiba ont été globalement atteints: une scolarisation quasi totale des garçons, et très large pour les filles; une forte proportion de femmes travaillant et cinq personnes par famille. On vérifie, une fois de plus, le lien entre ces trois évolutions: la Tunisie a la plus forte proportion de scolarisation féminine et de femmes actives du monde arabe, ainsi que l'ISF le plus bas. L'évolution récente donne 4,5 vers 1985 et 3,3 vers 1995.

L'alphabétisation des femmes aura un effet encore accentué par le fait que les élèves sont assez bien formés en français dès les premières années. Ils auront ainsi un accès plus facile aux chaînes de télévision, aux discussions avec les mères de famille venues en touristes, etc. Cet effet de la scolarisation a déjà beaucoup joué et explique sans doute l'accélération récente de baisse.

Une marge de baisse supplémentaire subsiste encore de ce fait puisque, en 1988, 16% des filles n'avaient pas d'éducation primaire complète (et donc, un pourcentage plus élevé dans les vingt promotions précédentes actuellement fécondes).

Le même raisonnement, appliqué au pourcentage des femmes actives, explique la baisse des années 1980 et 1990, et laisse supposer un potentiel de baisse future plus important puisque nous partons de taux d'activité plus faibles qu'en Europe. Mais il faudrait pour cela que l'ouverture économique soit large et durable car elle est le principal initiateur d'offre de travail féminin privé. La récession européenne de 1990/1994 en a retardé les effets; la reprise actuelle,

combinée à l'ouverture commerciale et financière progressive sur l'Europe devrait l'accentuer.

Par contre, l'effet du planning familial, anciennement implanté nous paraît être plus celui d'un outil qu'une cause première.

Toutes ces raisons, s'ajoutant à l'évolution maintenant avancée du schéma transitionnel de la Tunisie, laissent envisager une baisse rapide et significative du taux d'accroissement de la population. A cela s'ajoutera «mécaniquement» le fait que la baisse de la mortalité et la structure par âge cesseront de compenser la chute de la fécondité.

Abordons maintenant le Maroc, où les mêmes déterminants sont à l'œuvre qu'en Tunisie en moins accentués toutefois.

2 - Le calendrier marocain

En retard sur le tunisien, en avance sur l'algérien et l'égyptien, le calendrier marocain est à l'image du pays.

a - Fermeture et rattrapage

Contrairement à la Tunisie, et dans une moindre mesure à l'Egypte et l'Algérie, le Maroc est resté volontairement fermé pendant la plus grande partie de son histoire: les Romains et les Vandales l'ont à peine pénétré, avant les deux seuls chocs importants: la conquête arabe, et le repli des Andalous à la fin du 15^e siècle. L'ouverture du pays déclenchée en 1912 par le protectorat français, n'a véritablement démarré qu'après 1918. Cette longue fermeture et la brièveté de l'intervention française expliquent largement les «retards» marocains.

Pourtant c'est dans ce pays qu'une synthèse avec l'Occident semble progresser. Peut-être justement parce qu'il s'agit plus d'une synthèse et moins d'une intrusion amenant des réactions de rejet. On retrouve le rôle du politique en général, et d'Hassan II en particulier. Ce dernier a notamment géré sans à-coups graves les relations avec la France, alors qu'Habib Bourguiba n'a pu maîtriser ce qui aurait dû rester des incidents limités.

Finalement, l'ouverture commerciale et financière, après la phase nationale et étatiste des années 1960 et 1970, s'est de nouveau imposée, surtout depuis 1988. Quant à l'ouverture culturelle, elle n'avait jamais vraiment cessé; les médias et l'articulation de l'enseignement privé dans les cursus français, voire européens, l'élargiront encore.

Le calendrier démographique est le reflet de moins en moins lointain de cette évolution avec une fécondité restée très élevée jusque vers 1975 et une

population passée de 11,6 millions en 1960 à 28,2 en 1996. Cette évolution s'est faite à un rythme de croissance de 2,7% par an environ jusque dans les années 1980. La baisse de la mortalité a alors fait passer l'accroissement naturel à plus de 3%, soit un doublement de la population en 23 ans⁽²⁾.

b - Des mariages plus tardifs

Le relèvement continu de l'âge au premier mariage des femmes est un phénomène «lourd» de la démographie arabe (voir par ailleurs les travaux de Ph. Fargues). Il joue un rôle important dans la baisse de la fécondité dans tous ces pays, et a été bien analysé au Maroc.

Au début des années 1960, l'âge moyen était de 17,3 ans (soit davantage qu'en Asie traditionnelle et notamment qu'en Inde) aussi bien en ville qu'à la campagne. En 1982, on se mariait 6 ans plus tard dans les villes (soit 23,3 ans) et 3,6 ans plus tard à la campagne (20,9 ans). En 1994, date du dernier recensement, on constatait un rattrapage des campagnes avec 25,4 ans, contre 26,9 en ville. L'évolution a été d'abord beaucoup plus rapide dans les villes, probablement du fait d'une meilleure scolarisation, tandis que l'extension ultérieure aux campagnes correspond à celle des migrations, qui ont multiplié les liens familiaux avec la population urbaine.

Le changement a donc été considérable, et ses conséquences dépassent largement le champ démographique, notamment en matière de statut «pratique» des femmes.

Les femmes se marient d'autant plus tard que leur niveau d'éducation est plus élevé, 5 à 6 ans de plus que pour les analphabètes chez celles ayant au moins 7 années d'études ou plus. L'apparition notable du divorce (11% des couples en 1982) ne diminue que modérément les périodes de fécondité légitime puisque 70% des divorcés se remarient. Ce dernier point pourrait évoluer.

Le recul de l'âge au mariage a largement contribué à enclencher la baisse de la fécondité.

c - Une baisse récente, mais rapide de la fécondité

Comme dans le reste de l'Afrique du nord, les facteurs de baisse de la fécondité ont été momentanément masqués par la diminution de la durée de l'allaitement maternel, et de l'espacement des naissances qui en découle.

La dichotomie dans ce domaine peut également être illustrée par une étude

(2) Source: Philippe Fargues, Population, n° 2 «Un siècle de transition démographique en Afrique méditerranéenne 1885/1985»; données 1993: «Tous les pays du monde», Population et Sociétés aout/septembre 1993.

plus fine de la descendance finale. Cette étude montrait, pour l'année 1982, une courbe «à deux bosses» pour le nombre d'enfants par femme mariée en fin de vie reproductive. Cela correspond à la superposition de deux populations: l'une, alors minoritaire, de comportement moderne, correspondant à l'ensemble des citadines, mieux scolarisées et actives ayant 1 à 3 enfants et l'autre, plus «naturelle» correspondant à la population féminine rurale avec de 6 à 15 enfants (la courbe correspondant à cette deuxième population passe par un sommet à 10 enfants et 34% ont 10 enfants et plus).

L'auteur se fonde sur cette courbe pour évaluer la fécondité «naturelle» à 15,3 enfants par femme et estime donc que le niveau de 7, qui était celui des années 1950 à 1970, ne représente que la moitié du niveau «naturel» du fait de l'impact de l'âge (très relativement) tardif au mariage et celui de l'allaitement maternel. Nous rajouterions la mortalité féminine.

Compte tenu de ce qui précède, il est probable que la même courbe, en 1998, montrerait la prédominance de la «bosse» de un à trois enfants, malgré la persistance de l'écart villes/campagnes: un exemple récent attribuait plus de 10 enfants aux 70 familles d'un village de montagne (ce qui laisse par ailleurs supposer que les jeunes couples se forment désormais ailleurs).

Toutes ces évolutions ont été bien analysées par de nombreuses enquêtes.

L'indice synthétique de fécondité, qui était de 6 à 7 enfants par femme dans les années 1950 et 1960, est estimé à 5,91 pour la période 1975/79 (ENPF); il n'était plus que de 5,52 en 1981/82 (RGPH), à 4,10 en 1987/88 (ENDPR), soit une baisse de 26% en 6 ans, extrêmement rapide par rapport aux évolutions du passé dans la plupart des pays du monde. Une analyse plus fine montre qu'une partie importante de la chute a eu lieu au cours de l'ENDPR, les premiers résultats de 1987 donnant plutôt 4,41 alors que les résultats finals sont, eux, de 4,10.

L'ensemble des citadines est vraisemblablement tombé à 2,5 enfants par femme, ce qui rend plausible l'affirmation selon laquelle les femmes de Rabat et de Casablanca sont tombées au dessous du seuil de renouvellement, seuil d'ailleurs plus élevé que les 2,1 enfants par femme pour la France.

La scolarisation féminine non seulement recule l'âge au mariage, mais permet aussi une meilleure conscience de la possibilité de régulation des naissances ainsi qu'une meilleure aptitude à utiliser les programmes de planification familiale. La scolarisation des hommes joue aussi, car elle permet l'acceptabilité de la contraception dans la famille.

La population féminine rurale émigre de plus en plus. Ses enfants devraient être de ce fait totalement scolarisés au cours des vingt prochaines années. D'où

une très forte croissance du nombre des jeunes instruites et probablement actives, et de leur proportion dans la population active totale. Il y a là un «réservoir» de développement économique et de baisse de fécondité.

Cela entraînera dans un deuxième temps un allègement des investissements démographiques et donc une marge pour l'amélioration de la qualité de l'enseignement, d'où un deuxième «réservoir» de développement et de baisse de fécondité.

Les trois facteurs principaux de baisse de la fécondité identifiés sont donc la scolarisation massive et le retard au mariage qui en découle, l'emploi féminin et l'urbanisation. Ils sont étroitement liés entre eux. Le quatrième généralement cité, l'infrastructure de planning familial, n'a qu'un effet d'accompagnement, sa mise en œuvre familiale n'étant qu'une conséquence des trois facteurs ci-dessus.

Le premier facteur, la scolarisation et ses conséquences, va s'accroître. A la base de la pyramide des âges le taux de scolarisation devrait continuer à augmenter, surtout si l'on inclut le secteur privé. Chez les adultes les promotions plus alphabétisées remplaceront les anciennes.

Le deuxième facteur, l'emploi féminin est une fonction directe de l'ouverture économique et commerciale, et, dans une certaine mesure, linguistique.

Le troisième facteur, l'urbanisation, a sa dynamique propre et se poursuivra certainement quel que soit le régime politique ou économique.

Les femmes marocaines seront donc bientôt en majorité alphabétisées, actives et urbanisées, et chacune des 20 ou 30 années à venir verra simultanément une première et une deuxième génération scolarisée remplacer de plus en plus largement des parents illettrés ou moins bien formés, le tout dans un contexte d'ouverture croissante médiatique, commerciale et industrielle, principalement sur l'Europe.

Ce contexte d'ouverture est moins assuré en Algérie.

3 - Le calendrier algérien

Le calendrier algérien comprend une phase de croissance exceptionnelle, dont le rythme se ralentit d'abord très progressivement, puis rapidement depuis 1986.

a - Une phase de croissance exceptionnelle

De l'indépendance aux années 1970, la natalité était de l'ordre de cinquante pour mille, proche des records mondiaux. Ce taux a ensuite légèrement décroché,

les naissances annuelles passant néanmoins de 603.000 à 845.000 de 1970 à 1985 (période pendant laquelle les naissances françaises, pour une population de trois à deux fois plus nombreuse sont passées de 880.000 à 768.000... et 708.000 en 1994). Quant à l'ISF, il était de 7,3 enfants par femme en moyenne de 1950 à 1954, de 7,4 en 1970-74 et de 6,7 en 1980-84.

Cet excédent est exceptionnel dans l'histoire algérienne entre le début du siècle et les années 1930, il serait passé de 0,5% par an à 1,8% pour atteindre 2,1% de 1950 à 1955, puis 3,1% entre 1970 et 1975 et 3% entre 1980 et 1985, soit un doublement de la population en vingt ans.

Les conséquences classiques de cette évolution ont été particulièrement brutales en Algérie. Citons l'un des multiples clivages divisant ce pays, celui entre générations.

b - Le contraste entre générations

Philippe Fargues, dans une étude relative à l'ensemble du monde arabe, souligne l'importance de l'exceptionnel conflit de générations du fait de la coïncidence de deux phénomènes:

- la scolarisation découvre les limites paternelles et permet de se passer des Oulémas.
- la chute de la mortalité, qui a accru d'une part le nombre d'enfants pouvant contester le père et d'autre part la durée de la coexistence des générations.

Economiquement, un fils ne peut succéder à son père, parce que ce père est encore là; de plus, il y a maintenant plusieurs fils survivants. «60% des fils ont encore leur père à 35 ans contre 30% une génération avant... l'Islamisme est un peu la sublimation collective de leur meurtre impossible».

Cette coupure entre générations est un phénomène mondial et beaucoup d'autres pays ont eu un «pic» démographique et une première génération de scolarisés nettement plus importante que celle de leurs parents analphabètes, un cas très net étant, par exemple, celui de Singapour. Pourquoi les conséquences ont-elles été si particulières en Algérie?

Plusieurs facteurs ont pu y contribuer:

La «modernité» a pris concrètement un aspect moins efficace et plus pesant qu'en Tunisie et au Maroc. De plus la «génération de la guerre» est toujours au pouvoir, et son «socialisme» lui a donné des postes, alors qu'il en prive les jeunes aujourd'hui.

La durée du «pic» démographique (la promotion la plus nombreuse, celle de 1986, n'aura 25 ans qu'en 2011), avec des enfants plus souvent qu'ailleurs dans

le logement des parents.

Le fait que cette coupure entre générations est également linguistique (dialectal/littéraire, arabe/français...). Cet élément n'est toutefois pas spécifiquement algérien: toujours à Singapour, il y a eu aussi contraste entre des parents analphabètes utilisant les dialectes de Chine méridionale, et une génération née autour de 1950/1960, scolarisée en anglais, et bénéficiant d'une télévision en anglais et mandarin.

De plus la montée de l'Intégrisme, qui est mondiale et ne touche pas que l'Islam, date de la fin des années 1970 et s'accroît après 1985, époque où ce «contraste intergénérationnel» s'était déjà atténué dans de nombreux pays. L'on retombe sur la singularité du retard algérien.

Ce contraste favorise aussi toutes les discontinuités de comportement par rapport à la génération précédente, que ce soit l'Islamisme ou la démographie.

c - Les changements de comportement

La baisse de la fécondité s'est accélérée depuis 1986. Elle est plus nette que celles des naissances, soutenues par un nombre rapidement croissant de parents: l'ISF n'est plus que de 5,4 en 85/89, et s'approcherait de 3 en 1996 (officiels).

Voyons comment ont joué les déterminants habituels de la poursuite de la transition démographique, combinés aux spécificités algériennes.

c.1. L'âge au mariage

L'âge moyen au premier mariage a diminué jusqu'aux années 1960, le niveau de 1954 n'étant pas retrouvé en 1970, ce qui correspond à la période de fécondité maximale. Le recul est rapide ensuite, et semble s'être poursuivi après 1987, il est accentué par une crise du logement et un chômage (recensé ou non) probablement plus important que chez ses deux voisins immédiats. C'est une discontinuité de comportement importante, lorsqu'on connaît le prix que les sociétés maghrébines attachent à la généralisation du mariage.

Ce recul de 6 ans de l'âge au mariage pourrait presque à lui seul expliquer la baisse de 3 points de l'ISF. A ce stade, le maintien de la descendance finale resterait théoriquement possible, et nous n'observerions qu'un «effet de calendrier» (en l'occurrence un retard de 6 ans de la même descendance finale), ce qui aurait néanmoins un effet important et définitif sur la pyramide des âges.

Deux éléments amènent toutefois à penser que le phénomène pourrait dépasser l'effet de calendrier.

D'une part, la différence d'âge entre conjoints baisse depuis les années 1970, ce qui est généralement interprété comme devant mener à une meilleure participation de la femme aux décisions du couple, notamment face aux difficultés matérielles, avec pour conséquence un décrochage par rapport à la fécondité traditionnelle.

D'autre part (et corrélativement), la contraception s'est largement diffusée.

c.2. La contraception

En effet, la comparaison des enquêtes de 1970 (Etude Statistique Nationale de la Population: E.N.S.P.) et de 1986 (Enquête Nationale Algérienne sur la Fécondité: E.N.A.F) montre une diffusion rapide de la contraception en 1986-88. La prévalence contraceptive, toutes méthodes confondues, était de 35,5% en Algérie, de 48,9% en Tunisie et de 35,9% au Maroc. En 1992, 75% de femmes déclarent avoir utilisé au moins une fois durant leur vie féconde une méthode contraceptive, et 42% des femmes mariées utilisaient une méthode «sre», essentiellement la pilule.

L'effet de la contraception peut soit être un deuxième «effet de calendrier» s'ajoutant à celui du retard des mariages - ce qui aurait déjà un effet considérable - soit, au moins partiellement, être une réduction de la descendance finale, ce que laissent supposer les facteurs exposés ci-dessus, ainsi que les témoignages recueillis, qui insistent sur l'influence du modèle français, via l'émigration et la télévision.

d - Un calendrier étiré

Différents phénomènes examinés semblent donc avoir concouru au calendrier de la transition algérienne⁽³⁾.

La plus grande part des gains en valeur absolue sur la mortalité sont déjà réalisés. L'accroissement naturel variera donc comme la natalité, sauf hausse de la mortalité significative à cette échelle. Les troubles actuels ne semblent pas devoir l'entraîner, la masse de la population restant alimentée et soignée, même si la fourniture de nourriture et de médicaments pose des problèmes financiers et pratiques.

Ces données confirment globalement le schéma de la transition démographique. Toutefois, elles semblent indiquer une suspension de l'évolution pendant la période de prix élevés du pétrole, alors qu'au Maroc (non producteur de pétrole, et donc appauvri à l'époque où s'enrichissait l'Algérie) le schéma se confirmait de manière plus régulière. Il faut certes faire la part de la coïncidence statistique, car, d'une part, les inerties d'exécution et

(3) Dernier chiffre connu: natalité 31, mortalité 7, accroissement 24.

l'endettement ont «lissé» l'impact de cette période de prix élevés, et, d'autre part, ce qui précède a montré le jeu d'autres déterminants. Néanmoins cet étirement de dix ans de la transition démographique illustre à la fois l'importance directe (niveau de vie) et indirecte (le financement de choix politiques et économiques qui auraient sinon été révisés plus tôt) du facteur pétrolier.

Indépendamment de cet important «étirement», le plus puissant déterminant est probablement la baisse de la mortalité. Non seulement il explique largement la baisse de la fécondité depuis 1986, mais il reste gros de baisse future, comme peut le suggérer la comparaison avec la Tunisie et le Maroc qui, avec des taux de mortalité analogues, ont une fécondité inférieure.

Cette baisse de la mortalité est elle-même largement la conséquence de la politique gouvernementale algérienne dans le domaine sanitaire et scolaire, politique rendue financièrement possible par les prix élevés du pétrole jusqu'en 1985.

Par ailleurs, l'alphabétisation des enfants, elle, s'est généralisée pendant cette même époque. Elle représente dans un premier temps un cot pour la famille, auquel on consent pour le bien des enfants. Ce cot était bien supporté en période de prospérité. A partir de 1986 le pli de la scolarisation ayant été pris, la seule solution était la réduction du nombre d'enfants.

D'autres conséquences des choix économiques effectués par l'Algérie sont allées dans le même sens. Nous avons cité l'évolution de la politique officielle, la paupérisation, l'urbanisation par entassement, le statut de la femme et un exceptionnel déséquilibre entre les générations.

Ces événements ont agi à la fois directement et par le biais du calendrier de la scolarisation et de l'âge au mariage.

L'ensemble explique assez bien la persistance d'une fécondité anormalement élevée dans un premier temps, puis le retour brutal à une évolution «normale» si on la compare à celle de la plupart des pays en voie de développement, et notamment à celle du Maroc et de la Tunisie.

Les mêmes raisons rendent probable la poursuite de la baisse de la fécondité.

S'y ajoutera la généralisation du comportement des citadins éduqués aux autres classes urbaines et aux ruraux, processus déjà en œuvre d'après l'Enquête Nationale Algérienne sur la Fécondité de 1986.

Une telle baisse serait nécessaire pour éviter la reprise d'une forte augmentation des naissances. En effet, l'effectif des promotions 1960/65 et

1970/75 indique que le nombre des parents (ceux d'aujourd'hui sont nés en 1960/65) continuera à croître jusque vers 2015.

Et il serait souhaitable que cette baisse de la fécondité ne vienne pas d'un nouveau recul de l'âge au mariage, car ce recul est par ailleurs cause et conséquence de problèmes aigus, d'autant que la société n'est pas adaptée aux besoins, même anodins, des jeunes célibataires.

4 - Les ambivalences égyptiennes

Napoléon fit évaluer par Edmé-François Jomard la population égyptienne. Ce dernier l'estima à 2,5 millions, chiffre vérifié par des études contemporaines. Cette population est passé à 17 millions en 1947.

De 1900 aux années 1970, la natalité se situait entre 35 et 45% et encore à 31% en 1993. La chute de la mortalité a fait passer l'excédent naturel de 15/20% entre 1900 et 1950 à 30% autour de 1980.

L'ISF, après une hausse de 6.5 à 7 au début du régime nassérien, a fluctué entre 5.3 et 6 jusqu'au début des années 1980. Une évolution un peu analogue à celle de l'Algérie s'enclenche alors, et le dernier chiffre connu est de 3.6.

L'on se retrouve dans les années 1985 avec un taux d'accroissement naturel de 2,5% indentique à celui des années 1950. La baisse récente de la fécondité n'a entamé que récemment ces accroissement.

Peut-on tirer de cette analyse des éléments de prévision?

La situation sanitaire médiocre, et l'analphabétisme encore très élevé (beaucoup plus qu'en Turquie ou en Tunisie) incitent à la prudence, notamment parce que le remplacement par les générations plus instruites sera partiel. et la situation politique (natalisme et poids socio-politique des islamistes) ne sont pas non plus des facteurs encourageants.

L'évolution de l'emploi, avec l'apparition de possibilités d'emploi féminin dans le privé avec la concrétisation de l'ouverture économique, le repli et la transformation de l'agriculture vont par contre dans le sens d'une baisse plus rapide. L'urbanisation et surtout les difficultés de vie au Caire pourrait accentuer un retard de l'âge au mariage dû à la crise du logement. Les conséquences démographiques s'en concrétisent brusquement, comme en Algérie.

Il semble que les choix économiques de la révolution, combinés (toujours comme en Algérie) à des phénomènes de rente aient retardé d'une trentaine d'années la modernisation de l'économie et donc vraisemblablement la transition démographique. Les fluctuations de la fécondité égyptienne

confortent cette impression. Nous assisterions actuellement au retour à une situation plus "normale".

Une accentuation de l'ouverture économique et politico-culturelle conforterait cette évolution. Cette accentuation semble décidée, mais est extrêmement difficile à appliquer (le poids de l'administration, du secteur public, et des subventions massives et intouchables aux produits de base bloquent politiquement et financièrement), tandis que l'ouverture culturelle est plus ardue qu'au Maghreb, ne serait-ce que pour des raisons linguistiques.

Enfin, pour ce pays tourné principalement vers le monde arabe, l'ouverture très relative sur les pays occidentaux par le biais du tourisme s'est trouvée menacée par l'activisme grandissant des islamistes.

Beaucoup d'indices incitent donc à rester prudent sur l'évolution de la transition démographique égyptienne, mais nous estimons que la libéralisation économique l'emportera et accentuera la baisse de la fécondité. D'autant que les facteurs de baisse ne se limitent pas à l'ouverture.

V - Une évolution irréversible?

Nous avons regoupé sous le terme d'ouverture une bonne part des déterminants (ou leur "amont") de la deuxième phase de la transition démographique. Si cela correspond bien au stade actuel d'évolution du Maghreb, cette même évolution peut amener des changements dans le rôle des déterminants.

Ainsi, la maîtrise de la fécondité est devenue un comportement acquis par une large part de la population maghrébine, et en voie de généralisation à l'ensemble. Les techniques ont été diffusées et l'alternative entre un enfant maintenant ou plus tard a été expérimentée. Cette maîtrise est devenue une conduite autonome, indépendante des circonstances qui l'on fait apparaître, et qui perdurera si elle paraît rester rationnelle dans des circonstances même tout à fait nouvelles.

Si le retard de l'ouverture a entraîné celui de la baisse de la fécondité, un retard supplémentaire de ce même développement, ou une refermeture, ne ferait donc pas remonter la fécondité. Il est possible que cela n'en ralentirait même pas la baisse, voire l'accélérerait du fait des nouvelles incertitudes.

C'est en effet l'incertitude qui est l'une des causes de l'effondrement des naissances en Europe de l'Est depuis 1990, où la population a réagi aux difficultés psychologiques et matérielles en retardant ou réduisant les naissances.

LA COMMUNICATION PERSUASIVE

Georges Sotiry^(*)

Introduction

Si la communication est un moyen éventuel pour promouvoir des relations sociales et interindividuelles harmonieuses, elle est aussi une source de pression, d'influence et de manipulation. Nous allons donc aborder le thème de la communication avec une question nouvelle: Quelles sont les conséquences de la communication sur le fonctionnement, les comportements, et les prises de positions des individus? Plus précisément, comment la communication influence-t-elle les personnes et les groupes?

La persuasion est un processus d'influence très important. Nous faisons communément allusion à la persuasion à chaque fois que l'on soupçonne toute espèce d'efficacité de la parole et du discours sur autrui. Lorsque nous parlons, nous ne parlons pas en l'air, mais à d'autres gens. Nous le faisons pour nous adresser à quelqu'un, avec comme intention que ce que nous voulons dire, ce pourquoi nous les disons, soit reconnu par notre interlocuteur. Autrement dit il n'y pas de communication qui ne soit pas sociale et qui n'engage pas simultanément un locuteur et un interlocuteur.

La persuasion est une pratique de communication en fonction d'un résultat. Elle entre dans l'ordre de la pensée stratégique. Elle se nourrit de la rhétorique qui se propose d'apprendre à persuader aussi bien par le sentiment que par la preuve. Elle emprunte à la psychanalyse qui l'éclaire sur les systèmes de défense du moi, les processus d'identifications, la théorie des émotions, le jeu des désirs et des besoins. Elle s'intéresse à la "psychologie des foules" de G. Le BON, aux recherches sur le mécanisme de changement forcé et les techniques de conditionnement en groupe. Ces références, selon certains chercheurs, pourraient nous inciter à penser que la persuasion compromet tous ceux qui l'exercent ou même qui l'étudient, pourrait nous apparaître comme une communication falsifiée. La persuasion pourrait être cette forme d'intelligence en situation, intensément concentrée sur un objectif: opérer le transfert d'une

(*) Institut des Sciences Sociales - Section II.

opinion s'imposant à la raison, à l'imaginaire ou à l'émotion d'autrui. La persuasion trouve sa place parmi les pratiques d'incitation intentionnelle tout en voisinant avec les faits d'influence spontanée et involontaire (charme, séduction, prestige). Nous verrons qu'elle peut être plus ou moins manifeste (effet de démonstration, recherche des preuves) ou plus ou moins monœuvrière (les manipulations).

D'une manière générale, nous pourrions dire que la question de la persuasion se pose dès que l'information devient un des éléments essentiels de la société. Informer comporte bien souvent la volonté de déclencher un minimum d'adhésion en vue d'y conformer son action. La persuasion est donc un fait de société. C'est peut être un fait encore plus central aujourd'hui compte tenu de l'importance de l'information.

Il nous semble donc nécessaire de lever un peu plus le voile sur la persuasion en tant que processus d'influence. Des questions se posent:

- Pourquoi et comment la communication persuasive s'exerce, quels sont les ressorts et les mécanismes qui l'expliquent, qui sont les "persuadeurs", peut-on mesurer l'efficacité persuasive d'une communication, et pour tout dire, peut-on vraiment persuader?

- Comment se produit en nous un changement d'opinion et d'attitude? L'objectif de cette recherche sera de présenter les recherches qui constituent encore aujourd'hui les fondements essentiels des connaissances sur ce thème.

I - Les caractéristiques de l'émetteur

Les premières recherches faites dans le domaine se sont effectuées dans le cadre des réflexions portant sur la suggestion qui était très à la mode parmi les chercheurs surtout en psychologie. Ainsi faisait-on l'hypothèse que toute personne prestigieuse a le pouvoir de convaincre une autre par la force de son prestige, lui donnant un pouvoir comparable à celui de l'hypnotiseur. La suggestion ainsi mêlée à la communication persuasive s'exerce sur les couches les moins conscientes de la personnalité; elle prosuit un effet en court-circuitant la vigilance logique et rationnelle de l'individu. Asch (1948) remet en cause l'idée que le facteur prestige puisse avoir un tel effet. Selon lui c'était un mécanisme d'identification à la source qui modifiait la perception qu'avait le récepteur du contenu même de la communication. On comprend le rôle que peut jouer l'identification dans les processus de persuasion. On peut tout aussi bien se persuader en imitant consciemment ou non, un modèle auquel on s'identifie ou bien parce qu'il correspond à ce que nous voulons être et que l'on n'est pas, ou bien à ce qui nous ressemble. Les effets de complicités et de

connivence sont autant de supports aux tendances à l'identification et à l'imitation. Par la suite les travaux furent délaissés au profit d'études plus systématiques des caractéristiques de la source. Selon L. Belenger⁽¹⁾ trois grandes caractéristiques de la source jouant un rôle dans l'efficacité du message peuvent être dégagées de l'ensemble des travaux.

- 1 - La crédibilité
- 2 - La cohérence
- 3 - La consistance

1 - La crédibilité

La communication persuasive s'adresse à la croyance, elle doit être crédible. La crédibilité est le premier critère que retiendra le sujet à persuader exerçant son libre arbitre. Celui-ci pour accepter une idée exigera qu'elle soit vraie. Et, pour être vraie, elle doit avoir recours aux preuves, aux témoignages et aux faits.

2 - La cohérence

Avec ce deuxième critère, le "persuadeur" entre dans l'ordre de la logique, de la démonstration et de l'argumentation. L'émetteur doit chercher donc à utiliser les éléments de preuve pour soutenir une opinion qu'il refusera à imposer par la force. Ces éléments doivent être entre eux compatibles pour une organisation interne du discours lisible et accessible. Le "persuadeur" soucieux de cohérence aura donc intérêt à éprouver la qualité des relations entre les parties de son discours s'il veut produire "un effet de démonstration".

3 - La consistance

Sur un plan général, nous pouvons dire que le "persuadeur" fait preuve de consistance quand il y a une continuité dans ses propos, quand ce qu'il dit aujourd'hui ne s'oppose pas à ce qu'il disait hier.

La consistance d'une position, d'un discours, semble déterminante en matière d'efficacité persuasive. Elle concerne autant l'individu qu'un groupe.

Etudiant les problèmes d'influence, S. Moscovici⁽²⁾ met en évidence le rôle important de la consistance, c'est-à-dire si elle adopte constamment une même position, elle devient alors à même d'influencer une majorité".

La consistance est bien une source de persuasion saine. Un homme

(1) BELLENGER. L. La persuasion. P.U.F. 1996.

(2) S. Moscovici. Psychologie des minorités actives. éd. P.U.F. 1979.

politique est considéré comme un personnage consistant quand la rigueur de ses engagements et la constance imprègnent fortement la plupart de ses déclarations.

Enfin il me semble nécessaire d'ajouter une quatrième caractéristique de la source pouvant jouer un rôle important dans l'efficacité persuasive: l'attractivité. Selon Kelman (1961) lorsque la source d'attitude est attractive, le changement d'attitude est médiatisé par un procès "d'identification", le sujet adopte le point de vue de la source sur la base des sentiments qu'il éprouve pour elle. A l'inverse, lorsque c'est la crédibilité qui constitue le facteur de changement, l'effet de la communication est médiatisé par un procès "d'internalisation" qui dépend du contenu du message. Ceci ne va pas sans conséquences. Le changement obtenu à travers un processus d'identification n'est ni intégré dans le système de croyance de l'individu, ni indépendant de la source du message. Son maintien est fortement dépendant de la durabilité du lien affectif qui unit la source du sujet. A l'inverse, le changement consécutif à un processus d'internalisation dépend du contenu et de sa valeur argumentative d'une part, il est intégré dans le système de croyance de l'individu, d'autre part.

II - Les caractéristique du message

Le message constitue l'élément mobile d'une chaîne de communication. Il est extérieur au partenaire par le fait que les individus se trouvent dans une même culture et utilisent donc des moyens qui sont communs à l'ensemble de leur société. Il est aussi une propriété commune de l'émetteur qui l'a créé et du récepteur qui le perçoit. Cette remarque nous pousse à distinguer dans le message forme et contenu. L'une des méthodes s'intéresse exclusivement à la description physique du message. L'autre, appelée analyse du contenu, cherche à saisir les traits ou les relations significatives d'un texte ou d'une image.

Message et langages.

Le message est un centre de la communication. Sa connaissance doit permettre de poser des questions qui intéressent à la fois la source et le destinataire. Nous pourrions en effet nous demander quelles sont les raisons qui poussent l'émetteur à choisir tel ou tel mot, tel ou tel canal?

La connaissance du message sera également fondamentale si nous cherchons à mesurer ses effets.

En effet le message véhicule du sens; nous pourrions parler de son caractère sémantique, c'est-à-dire l'information à proprement parler... Au sémantique s'ajoute le mode esthétique c'est-à-dire la présentation du message, son emballage. L'esthétique permet d'introduire des variations et des nuances d'expressions.

Les orateurs politiques cherchent à émouvoir avant tout, fidèle à l'essence même de la rhétorique: être l'instrument de l'opinion. Les "tours" les "figures" manifestent une volonté de donner de l'éclat, de l'énergie, un élan à la pensée en vue d'émouvoir. Les figures empruntent parfois les chemins du symbole, de la suggestion, de l'allusion. Elles allègent ou exagèrent l'expression.

Insister, "changer" le discours, c'est bien la fonction de figures. C'est une redondance consistant à appuyer de façon rythmique et accumulative comme dans "ce projet est mort et enterré" ou "c'est fini, fi-ni".

L'éloquence persuasive et passionnée fait grand usage des figures de répétitions et d'amplification. (Elle consiste à commencer plusieurs phrases ou membres de phrases successifs par le même mot ou groupes de mots). Ex. "l'heure n'est pas aux petites phrases. L'heure est à la discussion. L'heure est à la décision. L'heure est à l'entente".

Le persuadeur cherche à intervenir sur les convictions d'autrui en vue de les renforcer ou de les modifier. Des mots comme "à peine, encore, presque, jamais, pourtant, mieux, toujours, même, quoique" canalisent l'attention de l'interlocuteur vers un effet conclusif recherché.

La valeur persuasive d'un message ne se situe pas seulement dans le choix des mots. Elle peut tenir à la valeur logique de l'enchaînement des idées. Les expressions "mais" "parce que" "à cause de" "malgré" "en dépit", «toutefois» sont fréquents à l'oral et déterminent "des indices d'intentionnalité persuasive". Placés en attaque de phrase, ils permettent de situer un énoncé par rapport à celui qui le précède. Ils indiquent la valeur à accorder ce qui vient d'être dit.

En outre l'expression "parce qu'" n'a pas seulement une valeur explicative; elle cherche à marquer un enchaînement "confirmatif". Il faut voir là la preuve d'une volonté persuasive "quoi qu'il arrive", "de toute façon" témoignent de la même intention.

L'écoute de discours persuasifs a conduit les chercheurs à construire un clavier d'effets persuasifs. La conduite persuasive doit produire un effet.

C'est cet effet qui, créant les conditions d'une rupture des résistances, constitue les outils du "persuadeur". Plusieurs effets ont paru s'imposer par leur fréquence et leur pertinence. Cet outil fait l'objet actuellement d'expérimentation dans le domaine de la communication commerciale et politique.

1 - Les effets en recherche de consistance selon BELLENGER

A - L'effet de compétence

Il s'obtient par l'énoncé ferme, sobre et bien intelligible de faits, d'exemple,

de chiffre, de témoignages, d'expériences, de références.

Il prend ses racines dans la vie concrète, pratique, il renforce la présence. Le vendeur pour pratiquer l'effet de compétence doit parfaitement maîtriser son domaine d'activités (produit, marché, concurrence).

B - L'effet de méthode:

L'intention de clarifier, ordonner, organiser et réorganiser, disqualifier les arguments de l'adversaire "(il y a plusieurs aspects à ce problème, deux raisons m'ont amené à...")

C - L'effet démonstratif

La logique a une bonne place dans notre pensée. Elle est le fait de celui qui raisonne, qui pense: Elle passe par l'usage des syllogisme (voilà, or, donc,) et des chaînes déductives ou causales (voici, parceque, en conséquence, finalement).

L'effet démonstratif demande du temps exige l'écoute du partenaire. Il doit être intelligible, dit avec lenteur et aplomb, mettre en évidence les mots (or, donc, cependant, parce que).

D - L'effet solutionneur

C'est le pouvoir suggestif de l'apporteur inattendu de solution. La solution vaut d'abord parce qu'elle est énoncée, qu'elle concerne le partenaire, et elle est présentée comme réponse à une vraie solution à. L'effet solutionneur est le fait du pragmatique, de l'efficacité, de l'esprit de décision.

E - L'effet d'implication

Il s'agit ici de mettre en action le partenaire: venir dans son propre système, sa logique à lui "vous avez constaté vous-même... vous avez déjà vous-même obtenu (valeur suggestive, atout commercial)

F - L'effet de connivence

L'effet de connivence est obtenu en reprenant, dans le propos du partenaire ce qui peut être accepté, et qui n'est pas embarrassant pour lui.

"Nous sommes bien-sûr d'accord sur la nécessité de... Nous pensons aussi que... Je partage tout à fait votre avis sur..." L'effet de connivence cherche à lier partenaires sur certains aspects parfois pour les mettre en contradiction plus tard. Il laisse apparaître des intentions conciliantes de tolérance (tactique dans certains cas). Il instaure un climat de compromis plutôt que d'épreuve de force. Il exige maîtrise de soi et écoute.

G - L'effet d'exemplarité

Cet effet consiste à faire valoir ses idées ou ses actions comme des preuves de ce qu'ils font ou faudrait faire. Un Usage abusif peut en faire un moyen coercitif dans la mesure où il peut aliéner autrui au seul modèle que l'on peut présenter.

III - Les caractéristiques du récepteur

Toutes les théories de la persuasion ont pour objectif d'analyser les modifications de croyances, opinions et attitudes consécutives à la réception d'une communication persuasive plus ou moins complexe. Elles partent de l'hypothèse que de tels changements sont l'aboutissement de modifications de processus psychologiques sous-jacents activés par la communication persuasive. Hovland, Janis Kelly⁽³⁾ suggèrent que l'impact persuasif d'une communication dépendant de l'association de trois processus successifs: 1) d'attention 2) de compréhension 3) d'acceptation: Mc Guire (1972) un élève de Hovland développa cette conception en y ajoutant deux étapes supplémentaires 4) la mémorisation 5) l'action.

Selon cette conception, pour qu'un message ait un effet persuasif, il faut que le récepteur prête successivement au message un minimum d'attention, puisqu'il le comprenne, qu'il l'accepte, qu'il mémorise sa nouvelle opinion et que son comportement soit modifié. Toutefois il faut noter que la majorité des travaux ont porté sur la réception ou l'acceptation des messages.

1 - L'attention

Nous ne pouvons répondre aux différentes stimulations du monde extérieur, un choix s'avère nécessaire. L'attention est par conséquent sélective. "L'attention est une allocation sélective d'effort au traitement de l'information d'une partie du champ environnant l'organisme" selon D.NORMAN⁽⁴⁾.

La conception moderne de l'attention met l'accent sur deux aspects essentiels: La sélectivité et l'intensité. Le premier aspect reflète qu'à tout moment, un autre stimulus aurait pu être objet du traitement de l'information. Le second aspect souligne que l'attention est aussi une question de degré, d'effort. A noter que la distinction entre sélectivité et intensité ne doit pas être prise à la lettre comme reflétant l'existence de deux mécanismes indépendants.

Le récepteur sélectionne parmi les messages qui lui parviennent, ceux qui vont dans le sens de ses prédispositions c'est-à-dire d'un renforcement des idées

(3) Hovland, Janis, Kelly, Communication and persuasion. 1953. YALE University. PRESS.

(4) D.A. NORMAN. Memory and attention. 1969. New york, John Wiley.

existantes chez lui avant l'application du message: on fait bon accueil aux idées avec lesquelles on se trouve déjà familiarisé. Ce phénomène s'observe très nettement pendant les campagnes électorales. La grande majorité du public est peu disposé à recevoir des messages hostiles ou même neutres. Il nous faut peut-être pondérer cette affirmation reconnaissant que certains individus manifestent une plus grande ouverture d'esprit, ou un vif intérêt pour une question particulière.

On note un autre type de solution en fonction du niveau d'éducation. Parmi les variables affectant l'effet persuasif d'une communication, l'intelligence du receveur est certainement une des plus importantes. Il nous semble logique de considérer que l'intelligence rend moins vulnérable à la persuasion. "L'intelligence aide à mieux contre argumenter et à mieux détecter les failles des messages persuasifs. Par conséquent, l'intelligence devrait se traduire par une grande stabilité des opinions et attitudes"⁽⁵⁾. Les besoins et valeurs individuels déterminent en partie les stimuli auxquels nous aimons être exposé, donc susceptibles d'attirer notre attention.

Il faut noter que nous ne sélectionnons pas les stimuli auxquels nous portons attention, mais encore nous attribuons divers degrés d'attention. Nous faisons allusion à cet aspect intensif lorsqu'il s'agit d'apporter plus ou moins d'attention à un travail ou de fournir un effort plus ou moins grand d'attention. Par exemple il est très fréquent de conduire en parlant mais quand il faut faire une manœuvre particulière (doubler ou changer de direction) nous interrompons en général notre discussion en donnant une plus grande attention à la manœuvre au détriment de la discussion.

2 - La compréhension

Il existe plusieurs facteurs qui facilitent ou entravent le processus de la compréhension d'un message. Ainsi, la compréhension d'un message est fonction de la vitesse de présentation des média retenus auditifs, visuels ou audiovisuels, de la simplicité des arguments et leur nombre (les publicitaires n'emploient en général qu'un ou deux arguments très simplifiés), de la redondance d'un message, par exemple quand le message est exprimé à la fois verbalement en une accroche ou un sous-titre à l'aide d'illustrations ou de photos. Il est reconnu que la compréhension est aussi favorisée quand le communicateur utilise des signes familiers à l'audience: il est très important que ces signes appartiennent à l'univers socio-culturel de l'audience. Cet aspect varie suivant l'âge, la classe sociale, les intérêts, le style de vie, l'intelligence, les pays...

(5) KAPFERER. J. N. Les chemins de la persuasion, Paris, Gautier-villars, 1982.

Certains auteurs ont étudié les effets de l'organisation d'un message sur sa compréhension. Ainsi la compréhension du message est plus grande quand la conclusion est mentionnée de façon explicite par le communicateur, quand les faits et les arguments sont présentés d'une façon organisée. Un message est mieux compris quand la conclusion est présentée au début, avant les développements supportifs.

3 - Le processus d'acceptation

Dans le cadre de la persuasion, la plupart des communications persuasives suivent une même stratégie: obtenir un changement d'attitude par l'intermédiaire d'un changement d'opinion. Il y a une différence entre recevoir, connaître un message et l'accepter. Presque tous les messages persuasifs font une proposition: ils avancent une opinion afin que nous l'adoptions. Que ce soit en faveur d'un produit, d'une valeur, ou d'un homme politique. Cette proposition peut naturellement être exprimée de plusieurs façons: implicite ou explicite, avec des mots, des phrases ou des images. Elle peut être, enfin plus ou moins étayée à l'aide d'arguments de tous ordres. Une communication persuasive est une opération complexe qui pose une question et fournit la réponse. Par exemple une campagne anti-tabagisme pose de façon implicite ou explicite une question: "Le tabac est-il dangereux?"

Ce message suggère la réponse positive. Cette suggestion est parfois explicite sous la forme d'une conclusion; elle peut être aussi implicite quand le public doit tirer lui-même les conclusions. "Lorsqu'elle est exposée à une communication, toute personne est supposée réagir avec au moins deux réponses distinctes: sa propre réponse à la question (son habitude verbale) et l'opinion avancée dans la communication selon KAPEERER (1978). De plus Hovland, Janis, Kelly (1953) considèrent que, pendant l'exposition à une communication, une personne répète implicitement les deux opinions. A la différence de l'apprentissage par exemple d'une chanson, il ne suffit pas de répéter la conclusion pour la faire accepter. L'acceptation dépend des incitations présentes dans la communication; ces incitations sont suffisamment importantes, l'ancienne habitude verbale pourra être remplacée par la nouvelle opinion.

Ainsi l'acceptation résulte de trois acquisitions: une personne doit apprendre la proposition du message. Ce faisant, elle apprend aussi l'élément incitateur présent dans la communication. Mais il n'y aura acceptation qu'une fois appris le lien ou l'association entre les incitateurs et la proposition.

Toutes les conceptions courantes sur la persuasion affirment que la persuasion dépend de l'information fournie dans le message et dans sa bonne

réception par le public. Il importe avant tout que le message soit bien appris pour avoir toutes les chances d'être accepté.

Il est à remarquer que les tests d'efficacité publicitaire mesurent le degré de mémorisation du message publicitaire. Les interviewés montrent en cela s'ils ont bien appris les différents éléments du message: accroche, illustration, texte avec arguments, la marque. Cette tâche est la conséquence de l'idée principale suivant laquelle le plus gros du travail "persuasif" est fait quand le message est bien appris.

4 - La mémorisation

En publicité, l'indice le plus répandu de l'efficacité d'une campagne est le degré de souvenir de celle-ci. L'hypothèse sous-jacente est que le souvenir du message et de ses arguments servirait de support à la persistance de ses effets persuasifs. Cette hypothèse indique que le modèle de persuasion pratiqué par les spécialistes de la communication repose largement sur l'image de l'écolier et qu'apprendre par cœur est le monde naturel de la mémoire. Selon KAPFERER c'est faux. Sauf cas particulier (comme l'examen) la mémoire est un processus de transformation de l'information. Contrairement à la conception de la mémoire l'assimilant à un frigidaire, la mémoire est un processus actif. Pour pouvoir conserver à long terme de grandes quantités d'informations, la mémoire procède fonctionnellement. Elle simplifie, réduit, code, pour pouvoir conserver et retrouver. Selon les chercheurs, il existe une réalité empirique qui donne à la mémorisation un rôle important dans l'explication de la persistance. Les expériences sur la répétition en constituent le meilleur support. La simple répétition d'un stimulus nouveau est-elle suffisante pour le faire accepter du public?

Dans de nombreux cas, oui.

Les recherches ayant porté sur ce sujet confirment que la répétition d'un message accomplit plusieurs fonctions:

- 1 - Elle augmente la probabilité qu'un individu donné soit exposé au message.
- 2 - Entrer en contact avec un message n'est pas lui porter attention. Une deuxième fonction de la répétition est d'augmenter la probabilité que le sujet y porte attention.
- 3 - La répétition augmente aussi la probabilité que le message soit suffisamment décodé.
- 4 - La répétition concourt à la rétention du message, Au delà du seuil de répétition nécessaire pour qu'un message soit appris, toute répétition n'affecte plus la quantité d'apprentissage, mais son degré. Or, c'est du degré

d'apprentissage que dépend la mémorisation. Les effets de la répétition sur l'attitude viennent du fait que par la répétition le public est amené à traiter l'information jusqu'au processus de formation d'opinions sur les attributs du stimulus, ces dernières étant intégrées en une nouvelle évaluation.

C'est cette logique qui sous-tend l'utilisation massive de la répétition publicitaire. C'est précisément les résultats de l'expérience de H. JOHNSONS⁽⁶⁾.

5 - L'action

Un grande part de la polémique des moyens de communication a lieu autour de la notion d'EFFETS. Dans le langage sociologique et publicitaire, le terme général d'effet possède de nombreux synonymes: impact, réponse, réussite, pénétration, influence. Tous ces termes sont très usités mais leur fréquence d'utilisation est inférieure à celle du mot effet. Nous dirons que l'effet est avant tout un résultat observable sur le récepteur après un acte de communication. Il est évident qu'il faut replacer la notion d'effet dans un contexte d'intentionnalité plus au moins consciente de l'émetteur et même d'une volonté de provoquer une modification. Il est évident qu'un changement ne peut avoir lieu que si la communication est réussie. Nous pourrions alors observer les effets au niveau d'un comportement visible de l'individu ou au niveau de ses opinions exprimées publiquement, soit enfin au niveau de ses attitudes plus profondes qui le situent par rapport à des valeurs.

Il faut essayer d'analyser les conditions dans lesquelles un changement d'attitude se traduit en comportement. L'influence des messages en termes d'actions doit accepter une précision du concept d'action; la prise de décision est un processus temporel: il est illusoire de penser qu'une seule communication suffit à un individu pour effectuer un choix définitif.

Chaque communication peut ajouter un effet sur la recherche d'information supplémentaire entreprise par le public. Une des fonctions importantes et principales des média est de favoriser le bouche à oreille, la rumeur, les messages de personne à personne. En fait, les recherches montrent de façon flagrante qu'un canal important d'influence dans nos actions est celui des communications interpersonnelles directes: nous tenons compte des messages d'amis, des voisins, de proches que des messages des média. Il faut donc considérer aussi comme action la recherche de l'exposition à ces amis, proches, experts qui agissent comme leaders d'opinion. Le phénomène de la communication à deux niveaux

(6) H. Johnsons, T. Watkins. The effects of message repetition on immediate and delayed attitude change. *Psychonomic. Sc.*, 1971.

“the two step flow of communication” a été mis en évidence par l'équipe des chercheurs de l'Université de Colombia⁽⁷⁾. Cette théorie affirme que le message n'atteint une efficacité réelle qu'une fois “relayé” au sein d'un groupe par un guide d'opinion qui joue un rôle d'interprète et d'amplificateur, la famille, le milieu du travail, le voisinage constituent ainsi divers groupes dans lesquels interviennent des “leaders” différents et spécialisés, les uns dans la politique; d'autres pour les loisirs, d'autres encore pour la mode. Ces groupes sont homogènes socialement et économiquement; ils possèdent leurs statuts et leurs valeurs. Si donc on cherche à modifier ces groupes élémentaires, il faut viser et convertir leur guide avant tout. Le sujet récepteur se trouve donc pris dans un jeu d'interactions “horizontales” entre individus déjà porteurs du germe du changement et appartenant au même groupe.

Le rôle des groupes sociaux explique aussi la faiblesse du pouvoir des communications de masse lorsque les sujets sont importants. Or plus le sujet est important, plus nous dépendons pour nous former une opinion de l'avis de groupes ou personnes de référence. En ce cas la persuasion s'obtient essentiellement par les canaux interpersonnels, le bouche à oreille.

Au contraire, lorsque l'on aborde des sujets dans lesquels le public est peu impliqué, le pouvoir des communications de masse s'accroît. La publicité tire son efficacité du fait que les produits de grande communication sont des produits à implication minimale. Les consommateurs se contentent d'une connaissance d'un nombre limité des attributs de ces produits et n'ont pas d'opinions tranchées à leur sujet. Enfin parce qu'il s'agit d'achats non impliquants, les consommateurs n'hésitent pas à changer de marques et à essayer des nouveaux produits, par simple désir de changer. Pour ces produits, la publicité a un pouvoir incitateur. Peu impliqués dans les produits, les consommateurs font peu d'effort pour traiter l'information publicitaire. Un élément essentiel de la persuasion devient la pression publicitaire elle-même et sa répartition dans le temps. La pression sert de base à des attributions sur l'importance du produit. Pour un produit peu impliquant ce n'est pas tant le contenu de la publicité qui compte, que le fait d'annoncer du nouveau et de la répéter en étalant la publicité toute l'année.

VI - La résistance au changement et les corruptions de la communication persuasive

1 - La résistance au changement

Cette notion a été à l'origine de nouvelles interrogations. N'est-il pas

(7) Katz and LAZARSFELD, *Personal influence*, Free Press, Glencoe, 1953.

possible qu'il se passe quelque chose avant même que le message ne soit administré? Est-ce que le simple fait de savoir que l'on va écouter un message persuasif est susceptible d'entraîner des effets comparables à ceux consécutifs à la répétition du même message?

Diverses expérimentations tentent de répondre à ces questions. Le paradigme consiste à faire en sorte que le sujet soit averti à l'avance d'anticiper une communication persuasive. On distingue deux mises en garde:

A - Contre l'intention persuasive: le sujet est prévenu qu'il va entendre un discours ayant pour but de le convaincre, mais on ne lui dit rien du thème ni de l'objet du discours.

B - Contre le contenu du message: le sujet est prévenu qu'il va entendre un discours persuasif dont on décrit le thème et/ou la position qui sera défendue.

- *Le contenu du message:*

Selon Mc Guire et Papageorgis (1962) la mise en garde sur le contenu du message aurait pour effet d'accroître la résistance au changement en stimulant par anticipation la production de réponses cognitives de la part des sujets. Ces réponses seraient constituées de contre-arguments mobilisés à propos du message menaçant.

- *L'intention de persuader*

Ici on doit faire appel à un autre mécanisme pour expliquer la résistance au changement puisque le sujet ne connaît pas le thème du discours. Hass et Grady (1975) montrent que dès que le sujet est prévenu de l'intention de persuader de la source, celui-ci met en œuvre immédiatement un mécanisme de résistance à la persuasion, alors que lorsque les sujets sont mis en garde sur le contenu, un délai est nécessaire pour que la résistance à la persuasion soit effective. Puisque dans la situation de mise en garde contre l'intention de persuader, le sujet ne connaît ni la position, ni le thème de la communication et que de plus il n'a pas besoin de délai de préparation pour organiser ses défenses, c'est donc qu'il doit exister un processus de résistance général, indépendant de la nature spécifique de l'attaque. Un tel processus avait été mis en évidence par Brehm (1966) sous le nom de "réactance". savoir que l'on va être la cible d'une tentative de persuasion constitue une menace pour la liberté et selon la théorie de la "réactance", une telle menace conduit l'individu à restaurer sa liberté en rejetant et le contenu et la recommandation de la communication.

2 - Les pièges de la communication persuasive.

L'idée fixe du "persuadeur" c'est de vaincre les résistances individuelles à l'influence; c'est pourquoi il s'autorise quelques libertés lorsqu'il conçoit un

discours visant à l'influence; il a le sens de l'occasion à saisir en vue d'émouvoir. Son opportunisme le pousse à adapter ses paroles à l'auditoire et à la situation. La recherche de l'assentiment d'autrui relève alors d'un travail laborieux et risqué, largement associé à l'art de la dissimulation.

Généralement nous pouvons considérer que toute forme de communication persuasive appartenant à ce domaine est de l'ordre du "stratagème". La communication persuasive est alors pleine de précautions, Elle est aussi art de détour, intelligence rusée et manipulation. Elle est toujours en rapport avec la mentalité de dominateur et stratège, personnalité en recherche continuelle de pouvoir personnel se servant le plus souvent des autres pour arriver à ses fins. Le discours est alors prêt pour mystifier et pour falsifier. Les moyens sont nombreux, nous retiendrons les plus importants.

A - La simulation:

Le persuadeur qui simule cherche à rendre crédible ce qu'il sait être erreur, surtout que l'innocence ou l'ignorance de son interlocuteur est bien connue de lui. Il cherche à mystifier son discours en produisant des apparences trompeuses là où le réel est absent (bilan d'une administration, promesse électorale, témoignage oral).

B - La fabulation:

Le discours fabulateur rompt le pacte social par abus de confiance. La fabulation relève du mensonge social quand le "persuadeur" ne se contente pas d'enjoliver le réel et d'effets spectaculaires recherche un avantage en se rendant important et intéressant aux yeux des autres.

C - La dissimulation:

La dissimulation peut devenir falsification quand elle dénature, supprime, atténue la réalité. Il est sûr que le message publicitaire, le discours politique celui du vendeur contiennent plus de chose qu'ils n'en laissent apparaître. L'intention de persuader, introduit, si nous n'y prenons pas garde, dans le rapport faussé à autrui.

L'exigence morale, le respect de l'autre, de sa liberté, devraient être chevillés à toute communication persuasive.

D - La calomnie

Le persuadeur qui use de la calomnie emploie la médisance, la diffamation et la détraction. Son discours est chantage, menace. La calomnie cherche à s'infiltrer chez autrui pour gagner son assentiment au prix fort: en transmettant la haine, elle détruit quelque chose pour attirer vers un objet de persuasion

jusque-là inavoué. Les relations entre persuasion et calomnie dans la vie privée et publique vaudraient à elles seules une recherche à celui qui chercherait à les analyser.

Accepter l'influence, ne n'est pas accepter tous les moyens d'influencer. Au nom de la liberté, la persuasion ne doit pas échapper à une remise en question de ses propres pratiques. Surtout à une époque où la "massification" de la société rend plus complexe encore le statut du libre arbitre. Avec A. Camus nous continuons à croire que "la liberté, c'est une chance d'être meilleure".

Conclusion

Au terme de cet exposé, certaines réflexions s'imposent. Quelle que soit l'époque à laquelle nous nous référons pour exposer les préoccupations des hommes à propos de la communication persuasive, tous traquent ces faits de communication selon un même paradigme, dont la quintuple question de LASWELL constitue la forme la plus solennelle: 1) qui (la source) 2) dit quoi (le message) 3) dans quel canal 4) à qui (le récepteur) 5) avec quel effet (le changement d'attitude).

Cependant il faut bien dire que, selon les moments de l'histoire, certains éléments de ce schéma ont été mis entre parenthèses. Prenons par exemple le cas de la rhétorique, en tant qu'art elle renvoie à une scène où un acteur joue devant un auditoire, cible de la séduction; son piège argumentatif se situe dans le champ de l'émotion. En tant que technique, elle est plus soucieuse de dire bien que de dire vrai, elle prétend davantage au vraisemblable qu'au vrai. Mais si ce piège argumentatif fonctionne c'est parce que le sujet-récepteur de l'argumentation est la proie d'un mécanisme interne dont le contrôle lui échappe. Depuis le début des travaux sur la communication persuasive jusqu'à nos jours, les chercheurs n'ont pas cessé de poursuivre le rôle joué par la source des messages. En réalité ce n'est pas la source elle-même qui joue un rôle mais l'image de la source que le sujet se construit à partir des scénarios construits par l'expérimentateur.

Il a fallu les années soixante pour que le sujet devienne progressivement un sujet capable de réagir au flux argumentatif. On change alors la formulation de la question initiale: la question qui était posée initialement: quel effet le message produit sur le sujet? devient: que fait le sujet de l'effet que souhaite produire le message. Il faut souligner que sur l'impulsion des recherches récentes, les auteurs ont été amenés à enrichir leur conception du récepteur en réintroduisant le concept de motivation. Cette conception en assignant des prédispositions, des motivations, un passé avec des croyances et des savoirs préalables au récepteur, lui restitue une autonomie qu'il avait perdu, une certaine distance à l'expression

de la liberté. Doté de ces nouveaux attributs, le récepteur est en passe de devenir un acteur principal dans la situation persuasive.

Et pour terminer, il faut souligner que la persuasion doit rendre compte aux notions de morale et de vérité. Aujourd'hui le débat va encore au-delà: la persuasion bute sur les notions de libre arbitre et de liberté: à côté de la question du bien et du vrai, se pose la question de la légitimité de l'influence à exercer sur autrui. C'est tout le problème de l'information qui se pose à l'intérieur même de ce débat.

Bibliographie

- ABRIC, J,C, Psychologie de la communication, Paris, Ed. Armand Colin, 1966.
- BELLENGER, L, La persuasion, Paris, P.U.F, 1996
- KAPFERER, J, N, Les chemins de la persuasion, Paris, Gauthier-villars, 1878
- LABORDE, G, Influencer avec intégrité, Paris, Inter-Editions, 1987
- MACHIAVELI, R, communication et réseaux de communication, Paris, Ed. ESF, 1978.
- MONTMOLLIN, G, L'influence sociale, Paris, P.U.F, 1977
- MOSCOVICI, S, DOISE, W, Dissensions et consensus, Paris, P.U.F, 1992
- OLERON, P, L'argumentation, Paris, P.U.F, 1981

RÉFLEXIONS SUR L'IDENTITÉ: INTERACTIONS POTENTIELLES CHRONIQUES

Nasr EL-KHAZEN^(*)

1 - Réflexions sur l'identité

L'investigation du savoir relatif au phénomène identitaire, qui constitue un préalable nécessaire à cette étude, est faite dans la perspective d'une recherche qui vise à répondre à la question qui pourrait se poser ainsi: Quel est le phénomène qui semble bloquer les tentatives de remplacer les rivalités intercommunautaires, valorisantes du point de vue de chacune des identités communautaires libanaises, par une compétition intercommunautaire qui développerait la tendance à la constitution d'une identité libanaise commune?

Il faut entendre par le titre: "Réflexions sur l'identité", la discussion interdisciplinaire de présupposés épistémologiques, théoriques et pratiques, qui sous-tendent les notions réunies dans le cadre du concept d'identité, pour tenter de rassembler les éléments nécessaires à une réponse éventuelle.

Le jargon rébarbatif du sous-titre résulte de l'organisation de ces réflexions, dans le cadre d'une nouvelle approche hypothético-déductive de la notion d'identité, en vue de proposer une réponse à cette question. Cette approche se révèle nécessaire pour permettre l'intégration d'un sujet interdisciplinaire, aussi vaste et complexe que l'identité, dans le domaine d'investigation opérationnelle d'une théorie intermédiaire construite pour être confrontée à la réalité.

Le paradigme central de cette nouvelle proposition suppose l'union indissociable de l'identité individuelle et collective à travers le développement d'une double corrélation (interne et externe) qui définit les relations entre l'individu et la collectivité.

1.1. Remarque préliminaire

Malgré la qualité et le grand nombre des recherches occidentales entreprises sur les civilisations prestigieuses qui virent le jour avant et après la civilisation grecque, la nature consensuelle largement partagée de l'identité européenne

(*) Institut des Sciences Sociales - Section II.

consiste à considérer l'Antiquité grecque comme l'origine indiscutable de la plupart des identités occidentales actuelles. Sachant, par ailleurs, que le questionnement existentiel sur l'identité traverse toute l'histoire de la philosophie quelles que soient sa nature et son origine, comment expliquer le fait que la majorité des penseurs occidentaux continuent à condenser dans l'Antiquité grecque l'origine universelle du questionnement existentiel sur l'identité?

En adoptant un style lapidaire qui nous dispense de traiter des dangers de l'impérialisme intellectuel ou de l'ethnocentrisme dans les sciences humaines, on pourrait peut-être dire que l'Antiquité grecque est ainsi considérée parce qu'elle a été choisie comme origine de la civilisation occidentale. Partant, l'inévitable devise platonicienne du fronton de Delphes: "connais-toi toi-même", est posée comme le premier jalon de la recherche humaine de l'identité.

Il ne s'agit pas de redresser les torts dans le cadre restreint de cet essai. Cette remise en question de la nature et de l'origine de l'identité universelle, à partir d'autres recherches occidentales sur d'autres civilisations, viserait plutôt à proposer une orientation utile au développement de la recherche dans le domaine de l'identité.

Pour parodier l'un des principes du langage de bois imposé par la conjoncture politique libano-syrienne actuelle; remercier dans tous les sens que ce terme peut porter, l'hégémonisme ethnocentrique de la philosophie grecque s'imposerait avant que de prescrire la perspective euristique. Une perspective qui ne doit plus ignorer les hypothèses théoriques et les pratiques millénaires prescrites, de nature et d'origines diverses, qui traitent directement ou indirectement de l'identité.

Sans être en mesure de prétendre être exhaustif, une approche scientifique de l'identité ne peut plus ignorer, d'une part l'investigation des recherches anthropologiques sur l'identité et d'autre part la diversité des hypothèses théoriques et les pratiques prescrites par:

- les philosophies cosmogoniques hindoues, à travers la pratique du Yoga et du Tantrisme,
- le Taoïsme et le Confucianisme chinois, à travers l'identification au Yin et au Yang.
- les divers types de méditations, du Zazen japonais par exemple, à travers les enseignements du Zen,
- le culte métaphysique porté aux hommes qui accèdent au pouvoir, à travers les civilisations égyptiennes, japonaises ou autres,

- les tablettes d'Ugarit, à travers l'éthique existentielle et humaniste gravée à l'usage d'un peuple en étroite relation avec le décollage, la maturité et le déclin de la civilisation grecque.

En conséquence, quelle origine faut-il adopter?

Peut-on expliquer l'apparition d'un processus identitaire?

1.2. Point de vue épistémologique

Du point de vue épistémologique, expliquer l'apparition et l'achèvement d'un processus identitaire, suppose la comparaison de l'origine du processus au stade final de ce même processus pour en déduire les relations causales. Dans la pratique cette contrainte reste difficile à satisfaire. La présence à un moment donné de l'histoire de personnes se réclamant d'une identité particulière est un fait qui prouve que cette identité a nécessairement eu une origine. L'origine de cette identité peut cependant être contestable ou incontestable d'une part et contestée ou incontestée d'autre part. Ce qui définit les quatre conditions suivantes:

- Origine contestable et contestée
- Origine contestable et incontestée
- Origine incontestable et contestée
- Origine incontestable et incontestée

La question de l'origine est le plus souvent fondamentale dans toutes les sciences du fait que les faits objectifs précèdent ontologiquement les faits d'expériences. Ceux-ci sont susceptibles de, masquer la réalité et déterminer ainsi dès le point de départ l'aboutissement de la recherche. Cet obstacle devient encore plus difficile à franchir lorsque le choix des faits dépend intentionnellement ou non intentionnellement d'un préalable ou d'une idée abstraite chargée d'un sens particulier.

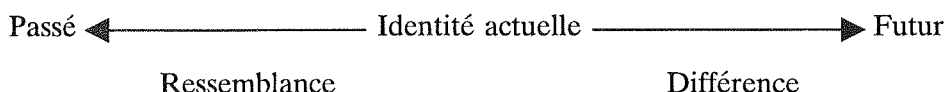
Par définition l'origine adoptée n'est donc jamais un début absolu. Les deux cas correspondant à une origine incontestable ne représentent donc aucune condition réelle. En supposant que l'origine puisse être incontestable (contestée ou incontestée) la différence entre cette origine et l'état intermédiaire de l'identité objet d'étude ne peut être rigoureusement appréciée que lorsque le processus atteint sa phase finale.

Si l'origine d'une identité en devenir est toujours contestable à quoi peut-on comparer les caractéristiques de l'un des moments de son évolution?

Lorsque l'origine contestable de l'identité est incontestée, il devient évident que cette origine a forcément été définie en fonction d'une valeur ou d'une

convention adoptée à un moment passé ou futur de l'évolution identitaire. Si le choix subjectif est celui d'un moment passé, les responsables de ce choix auront opté pour le renforcement de la dimension de ressemblance. Par contre si le choix subjectif est celui d'un moment futur, les responsables de ce choix auront opté pour le renforcement de la dimension de différence.

Les dimensions de l'origine de l'identité peuvent ainsi être représentées selon le continuum temporel suivant:



Les identités communautaires libanaises actuelles ont opté pour origine des valeurs ou des conventions passées. Elles obéissent à un phénomène de reproduction récursif qui vise à recréer du semblable dans un monde soumis à un cycle de changements de plus en plus rapide. Ce que nous avons appelé «interactions potentielles chroniques» décrit les caractéristiques et les dangers de ce phénomène de reproduction récursif.

De ce fait, deux conséquences peuvent être tirées. En premier lieu les relations établies seront le plus souvent dépendantes des conditions dans lesquelles elles ont été observées. En deuxième lieu les interprétations fondées sur ces relations seront considérées comme non univoques et pourraient servir à l'élaboration d'autres interprétations plus ou moins contradictoires fondées sur le même phénomène étudié.

Dans ces conditions, quelles sont les alternatives qui se présentent au chercheur?

1.2.1.Exemples pertinents

Quelques exemples tirés de la réalité libanaise telle qu'elle est vécue illustreront la pertinence de cette interrogation. Des exemples où les croyances relatives à l'identité jouent un rôle prépondérant dans l'explication de chacun des phénomènes cités quelle que soit l'importance de leur contribution réelle.

L'éternel projet gouvernemental de créer un livre d'histoire libanaise incontestée est un exemple clair et précis à cet égard. La plupart des gouvernements qui se sont succédés depuis l'indépendance se sont livrés à des luttes acharnées pour tenter d'imposer un livre scolaire d'histoire commune. L'échec de ces tentatives publiques est clairement lié à la présence de plusieurs interprétations de l'histoire qui dépendent des diverses origines des communautés constituant l'identité libanaise. Faut-il abandonner ou renouveler la lutte?

Le deuxième exemple est un peu plus complexe que le précédent. D'une part, les données statistiques confirment, durant la dernière décennie du vingtième siècle, l'apparition d'une progression sélective de l'émigration des jeunes libanais: Pour un grand nombre de penseurs et de politiciens, le développement de l'émigration au-delà d'un certain seuil et la progression sélective de l'émigration des jeunes sont les indices indiscutables d'une crise politique qui affaiblit l'appartenance identitaire. La désagrégation de cette relation d'appartenance aurait à son tour pour effet de favoriser ce développement inhabituel de l'émigration. D'autre part, le phénomène d'émigration au Liban est aussi vieux que les diverses structures géopolitiques désignées sous le terme Liban. Et dans la mesure où un ensemble de facteurs d'ordre démographique, économique, politique et culturel peuvent contribuer à la détermination de ce phénomène récurrent. L'effet sans précédent du processus de globalisation sur l'ensemble de ces facteurs pourrait à la fois expliquer le développement inhabituel de l'émigration ainsi qu'une désagrégation éventuelle de l'appartenance identitaire. Cela est d'autant plus probable que les statistiques prouvent que l'émigration sélective concerne aussi les jeunes qui appartiennent à des communautés politiques dominantes...

Faut-il en conséquence choisir l'abandon de l'hypothèse d'une désagrégation identitaire due à la crise politique qui expliquerait l'amplification de l'émigration et s'attacher à la résolution des problèmes posés par la globalisation?

Ou bien faut-il lutter d'abord pour un changement politique afin de réduire les conséquences néfastes de l'émigration qui risquent de priver le système des moyens nécessaires à la résolution des problèmes posés par la globalisation?

En troisième lieu les changements constitutionnels, les interprétations et applications de ces changements, sont autant d'exemples virulents et encore plus inextricables. Des exemples où l'identité, plus particulièrement concernée, semble jouer à chaque fois un rôle prépondérant à côté d'une multitude d'autres facteurs. Le nombre croissant des facteurs publiquement invoqués, pour masquer la crise, ne semble pas indépendant, pour certains, d'une anomie identitaire...

Les chercheurs en sciences humaines doivent-ils, dans ces conditions, renoncer à la définition d'une identité libanaise ou bien seront-ils tentés de jeter les fondements d'un concept utile à l'agrégation des aspirations de ceux qui cherchent, malgré les difficultés, à maintenir, développer ou créer une identité libanaise intercommunautaire.

Le choix entre les deux éventualités sera toujours d'ordre politique. Lorsque le chercheur adopte intentionnellement l'un de ces choix en tant que détenteur ou défenseur d'une identité particulière il est coupable de manipulation. Tout autre chercheur, politicien ou citoyen peut légitimement chercher à savoir dans

quelle mesure le choix adopté est lié à un objectif intéressé et déterminer en conséquence son opinion. Par contre si le chercheur définit une origine en fonction d'une orientation non intentionnelle il sera considéré comme la victime du choix qui a été fait pour lui.

En effet d'un point de vue épistémologique défendre son propre choix est aussi inacceptable que défendre le choix des autres. Dans les deux éventualités les efforts du chercheur s'appliquent à trancher le nœud de l'origine dans un sens ou dans un autre. C'est une violence faite à la réalité et à la science. Elle consiste à prouver qu'une croyance est préférable à une autre ou qu'un préalable non vérifié peut être plus objectif qu'un autre. La rigueur d'une investigation critique ne permet pas au chercheur de se constituer ainsi comme coupable ou victime de son propre choix.

1.2.2. Ne pas choisir

Ne pas choisir, semble être la seule manière de résoudre le problème posé par l'alternative douteuse du paragraphe précédent: choisir d'être victime ou coupable.

Mais est-il possible de ne pas faire un choix?

Peut-on en l'occurrence définir une identité sans traiter de son origine?

En supposant qu'il est possible de définir une identité sans traiter de son origine, le fait de ne pas choisir peut être considéré comme une volonté de négliger les principes fondamentaux de l'identité objet d'étude. A moins que les résultats ne s'avèrent favorables à leur choix, les détenteurs d'une identité particulière considéreront ces résultats comme erronés ou comme une tentative d'introduire de nouveaux principes qui risquent de dénaturer leur identité. Dans cette dernière éventualité ne pas faire un choix est donc considéré comme un choix encore plus dangereux que l'adoption d'une origine différente ou opposée à la leur.

1.2.3. Opter pour l'équivalence

Il est théoriquement possible d'éliminer le problème du choix en considérant toutes les origines possibles d'une identité particulière comme équivalentes du point de vue du projet identitaire commun. Ce nivellement des origines, en fonction de l'objectif commun, aboutit à la considération de toutes les origines comme aussi significatives les unes que les autres. Cette solution ne peut être considérée comme représentative de la réalité qu'en fonction d'une perspective futuriste et globale qui suppose l'identité commune déjà construite. De plus le nivellement des origines particulières aboutit le plus souvent, dès qu'il s'agit d'une réalité spécifique, à des interprétations nouvelles de ces origines qui visent à les présenter, selon les intentions, comme plus ou moins

significatives par rapport au projet commun.

1.2.4 La querelle d'intention

Ce qui semble impossible dans cette perspective théorique ce n'est plus seulement le refus de choisir mais la validation de cette opération intellectuelle par rapport aux destinataires.

Le chercheur en question est-il réellement sincère ou cherche-t-il à valoriser indirectement son choix identitaire inavoué?

Ce problème du mensonge et de la sincérité place le chercheur dans une situation semblable à celle développée dans l'antiquité par le paradoxe d'Epiménide. Nous proposons à ceux qui seraient tenter de considérer que l'interrogation sur l'origine est une argutie inutile d'essayer de résoudre les problèmes posés par la conclusion des deux propositions logiques suivantes:

Tous les Crétois sont des menteurs. Je suis crétois.

Donc je suis un menteur.

Les problèmes insolubles qui se posent peuvent s'exprimer ainsi:

Si l'on choisit de croire les deux propositions logiques, Epiménide dit la vérité. Mais comme il est menteur il ne peut pas dire la vérité, par conséquent il ne faut pas le croire même s'il dit la vérité...

Si l'on choisit de ne pas croire les deux propositions logiques, Epiménide ment. Mais en disant qu'il est menteur il dit donc la vérité et par conséquent il faut le croire même s'il ment...

La solution du paradoxe est évidemment dans les prémisses, c'est à dire à l'origine du raisonnement: Rien ne peut être totalement et continuellement (absolument) quelque chose... Il faut relativiser ces deux propositions à des situations particulières.

Le problème de validation du refus de choisir concerne des générations de penseurs qui ont été marginalisés ou considérés comme des ennemis à cause des intentions erronées qui leurs furent prêtées...

Le dogmatisme en la matière consiste à considérer sans distinction cette opération de validation comme insoluble et par conséquent le refus de choisir comme néfaste. En d'autres termes les détenteurs d'une identité particulière sont confirmés dans leur tendance à considérer systématiquement le refus de choisir comme un stratagème, une manipulation ou une contre vérité qui sert directement ou indirectement la cause d'un choix inavoué et de ce fait inacceptable.

1.2.5. La solution pragmatique

La tendance pragmatique, déconsidérée par ceux qui érigent la science en dogme, avait déjà été adoptée par les sophistes de la Grèce antique. La mauvaise réputation de ceux-ci est entretenue par tous ceux qui refusent de remettre en question leurs présupposés théoriques. En effet, pour s'opposer à l'idéalisme de l'école platonicienne, les sophistes posèrent l'essentiel des conditions d'application de la méthode scientifique dans le domaine social. Une méthode basée sur l'observation, la comparaison et la critique du phénomène tel qu'il est vécu par l'ensemble des protagonistes. Une méthode que les sciences humaines redécouvrent sans toujours se référer à ses origines sophistes.

En choisissant de considérer la réalité telle qu'elle se présente, la méthode empirique et pragmatique ne pose pas le problème du choix mais elle prend toutefois le risque de se présenter comme une étude de cas dont les résultats ne seraient pas directement généralisables à toutes les autres conditions d'apparition du phénomène. La multiplication des cas observés aboutit à la définition de théories intermédiaires constamment réadaptées... L'avantage indiscutable de cette tendance reste de pouvoir aboutir à des résultats qui seraient ultérieurement, dans les mêmes conditions, directement exploitables dans un sens ou dans un autre.

Pour être plus explicite, au niveau d'une exploitation politique des recherches sur l'identité, l'exploitation ultérieure peut être entreprise dans le sens d'un renforcement éventuel de l'identité tribale, nationale libanaise, interarabe, régionale ou toute autre forme de structure globalisante.

Cette exploitation est d'autant plus probable que le concept d'identité politique libanaise est intimement lié aux croyances des diverses communautés religieuses. En effet le système politique en vigueur ignore, rejette ou marginalise tous ceux qui refusent cette liaison communautaire, quel que soit leur nombre et quelle que soit l'identité politique dont ils se réclament. De par cette liaison aux croyances l'identité politique libanaise apparaît comme faisant partie des identités sujettes à un cycle de transformations lentes et récursives. Ce qui pousserait les partisans du changement à tenter de briser cette liaison ou à changer d'identité. N'y a-t-il que ces solutions extrêmes?

Quoiqu'il en soit et pour revenir à des réflexions bien moins ambitieuses, il serait utile d'adopter l'expérience vécue, comme point de départ à cette étude.

1.3. Sens commun de la notion d'identité

Contrairement à l'usage académique qui évacue le plus souvent le sens commun de la notion à définir, nous avons choisi de fonder le point de départ de cette investigation pragmatique sur la connaissance que les acteurs sociaux

ont d'eux mêmes, de leur identité.

Le terme "identité" dans la langue française renvoie dans son utilisation quotidienne à ce qui est identique. L'identique étant ce qui est constaté comme étant semblable, il suppose la présence de deux éléments distincts et comparables. "Ressemblance" et "différence" semblent donc être les deux dimensions fondamentales à retenir. Cependant le fait que la dimension de la différence soit sous-entendue indiquerait le sens dans lequel se réalise l'opération identitaire: devenir semblable.

Dans l'usage de la langue arabe le sens du terme choisi, "hawia" avec un "h" aspiré, pour désigner l'identité réfère directement à l'altérité. Il suppose d'une part, la présence de deux éléments et d'autre part, la présence d'une opération de reconnaissance identitaire. Le sens du terme identité dans l'usage de la langue arabe ajoute aux deux dimensions de ressemblance et de différence une opération de reconnaissance.

Les sciences humaines n'ajouteraient rien à la notion d'identité si elles se révélaient incapables de déplier le processus interactionnel qui unit les deux dimensions essentielles et apparemment contradictoires, adoptées par le sens commun. En effet rebaptiser la dimension "différence" par la notion d'identité "individuelle", la dimension "ressemblance" par la notion d'identité "sociale" et reconnaître une certaine relation entre ces deux dimensions n'est qu'une opération d'équivalence nominative qui n'ajoute rien au savoir relatif à l'identité.

1.4. Point de vue psychologique

Le concept de personnalité en psychologie couvre largement et presque exclusivement la dimension de la différence identitaire. Les psychologues ont généralement négligé la notion d'identité sociale à l'exception de quelques psychologues qualifiés de précurseurs de la psychologie scientifique. Dans "Principes de psychologie" (1890), William James propose l'étude empirique du soi comme objet à la psychologie scientifique. Pour lui, la conscience de soi est un courant de pensée généré dans la relation avec soi-même et les autres. Baldwin est aussi l'un de ces précurseurs, il traite de l'identité à travers la notion du soi. Il tente de concilier l'ego ou la notion du moi à celle de l'alter qui réfère à la connaissance de l'autre. Selon Baldwin l'ego et l'alter qui se développent conjointement dès l'enfance aboutissent à la formation du socius ou personnalité sociale...

Cependant la présence en psychologie d'une multitude de définitions relatives au concept global de personnalité individuelle constitue un obstacle au développement de ce que les précurseurs de la psychologie scientifique

appellent le soi ou la personnalité sociale. En effet, dans "Trait names: a psycho-lexical study", Allport énumère en 1936 plus de cinquante définitions de la personnalité individuelle. Quoique ces définitions correspondent à des significations différentes, elles se proposent toutes de représenter l'unité intégrative de l'homme. Le soi et la personnalité sociale sont, en conséquence, enfermés dans le cadre de ces totalités individuelles.

L'expansion de la psychologie scientifique recentre plus étroitement encore cette discipline sur son objet: l'individuel. Considéré comme un milieu externe, source d'actions modificatrices s'exerçant sur l'organisme individuel, le social est opposé aux conditions héréditaires. Cette conception dualiste retarde l'apparition des tentatives de développer les dimensions de la personnalité individuelle dans le sens des dimensions de la personnalité sociale.

L'influence de la psychologie scientifique s'exerce aussi sur la psychanalyse essentiellement fondée sur l'observation clinique de maladies mentales individuelles. En effet la psychanalyse construit l'identité du psychisme humain autour de l'héréditaire. Le moi est une instance écrasée entre les exigences du "ça" héréditaire et les interdits externes représentés par le "surmoi". Même lorsque Yung cherche à donner à la psychanalyse une dimension qui dépasse l'individuel, il introduit la notion d'inconscient collectif. L'identité au-delà de l'individu est du domaine de l'inconscient. L'inconscient étant par définition ce que l'on ignore, il semble difficile de poursuivre l'investigation.

En s'opposant aux propositions du mentalisme, le behaviorisme rejette à son tour toutes les dimensions individuelles. Il ne s'autorise même pas des hypothèses relatives à la personnalité individuelle. L'identité de l'organisme est une boîte noire qu'il refuse d'entrouvrir pour ne pas retomber dans la subjectivité. Le refus de reconnaître l'importance du rôle de l'identité dans les conduites humaines est l'une des causes majeures de l'échec du projet behavioriste de construction d'une matrice explicative qui relie l'ensemble des stimuli à l'ensemble des réponses d'un organisme. La réintroduction de l'influence de l'organisme se fait lentement, mais elle reste critique même vis à vis de l'identité individuelle...

La réflexion sur l'identité n'évolue donc pas en psychologie. Les psychologues considèrent en général que l'identité sociale ou collective relève du domaine de la sociologie ou des développements de la pensée philosophique. Mais les difficultés auxquelles se sont heurtés les psychologues, en négligeant l'approfondissement du concept d'identité, les préparent à la remise en question de cette décision.

Dans un premier temps une psychologie sociale, respectueuse de la perspective individualiste, se développe pour combler les lacunes dues à la

négligence du facteur social. La remise en cause de l'opposition entre organisme et milieu donnera à cette discipline naissante son essor et son indépendance.

1.5. Point de vue psychosociologique

La multitude des recherches psychosociales de type interactionnel sur l'identité déborde les limites de cet essai. En conséquence, une perspective sélective aura l'avantage de permettre une exploitation des contenus significatifs par rapport à notre objet d'une part et ouvrirait la voie à l'intégration d'hypothèses de nature interdisciplinaire d'autre part.

En tout état de cause, ce qui est commun à toutes ces recherches sera le fait de considérer l'interaction comme un concept central nécessaire à la compréhension de l'élaboration du processus identitaire.

Comment définit-on l'interaction dans cette étude?

1.5.1. L'interaction

Il est bien entendu que le terme d'interaction réfère à l'interactionnisme. L'interactionnisme suppose la présence d'un milieu compris dans le sens du concept anglais "environment" ou encore du concept allemand "umwelt". Une théorie, tirant son origine du courant phénoménologique, selon laquelle les interactions, qui sont les actions réciproques et simultanées du milieu et de l'organisme, sont indissociables...

Ces interactions sont par ailleurs des relations de trois types: des relations d'interactions réelles, des relations d'interactions virtuelles et des relations d'interactions potentielles.

Les relations d'interactions réelles se définissent par rapport à la situation actuelle (ici et maintenant). Elles sont cependant non seulement relatives à des actions réciproques et simultanées qui s'exercent actuellement, mais encore à celles qui se sont déjà exercées entre deux ou plusieurs personnes ou groupes.

Les relations d'interactions virtuelles sont les actions vécues comme réciproques et simultanées. Elles semblent réelles par rapport aux personnes ou par rapport aux groupes qui les induisent mais elles restent imaginaires.

Les relations d'interactions potentielles sont les actions réciproques et simultanées qui pourraient s'exercer dans l'avenir sur deux ou plusieurs personnes ou groupes dans les conditions bien déterminées.

1.5.2. Le système intentionnel et le système non intentionnel

Dans cette perspective interactionnelle nous n'opposerons pas dans notre

analyse de l'identité, l'organisme à son milieu ni en l'occurrence, ce qu'il est convenu d'appeler les "identités individuelles" aux "identités sociales". Car celles-ci et celles-là sont intentionnellement et/ou non intentionnellement liées par un processus d'interactions continues et simultanées.

L'influence du système intentionnel individuel ou collectif dans ce processus adapte et réoriente le comportement dans une situation déterminée en fonction de l'information reçue sur l'écart entre les données de la situation présente et le résultat souhaité.

L'influence du système non intentionnel individuel ou collectif dans ce même processus dépend d'une quantité de conditions spécifiques qui définissent le contexte tel qu'il a été construit et instruit par l'apprentissage (règles, normes, techniques, valeurs...). Cependant l'effet du système non intentionnel peut être plus ou moins important selon les données de la situation déterminées par le système intentionnel.

Cette double corrélation, des deux systèmes constituant le processus, développe d'une part, à l'intérieur du sujet ou dans le groupe, un ensemble de caractéristiques durables (besoin, motivation, opinion, attitudes, aspirations...) qui sont les déterminants internes de l'identité individuelle ou collective et contribue d'autre part, à redéfinir les conditions spécifiques qui définissent le contexte.

1.5.3. Interactions potentielles chroniques

L'adjectif "chronique" est utilisé tout d'abord, dans le cadre de cette approche hypothético-déductive de la notion d'identité, dans son sens médical conventionnel. Il implique, par analogie avec une maladie chronique, la présence d'un "processus interactionnel dysfonctionnel chronique", c'est à dire durable et contraignant. Ce processus interactionnel dysfonctionnel chronique peut être opposé à un "processus interactionnel dysfonctionnel aigu", c'est à dire de brève durée et généralement violent, quelle que soit l'issue du processus en question.

Par ailleurs le dysfonctionnement chronique dont il s'agit est lié, dans cette approche, aux deux significations généralement attribuées au substantif "chronique" à partir duquel l'adjectif a été tiré. La première signification réfère à l'origine du nom "chronique" qui signifie: "recueil de faits historiques", à ne pas confondre avec la perspective historique, c'est à dire l'Histoire, où les faits historiques sont considérés comme une représentation exacte de la réalité. Ce n'est pas non plus l'étude de l'interaction de ces faits historiques avec les conditions qui les produisent car l'historisme philosophique et les perspectives diachroniques sont, à tort ou à raison, toujours soupçonnés d'historicisme. Il

s'agit plutôt de l'analyse du savoir, intentionnel et/ou non intentionnel, que révèle l'adoption de telle ou telle représentation de la chronologie des faits quelle qu'elle soit.

La "chronologie" est donc un savoir intentionnel et/ou non intentionnel induit par une interaction réelle ou virtuelle avec les faits vécus ou du moins présentés comme tels.

Cette logique se retrouve par ailleurs dans le deuxième sens du terme "chronique" pris comme nom. En effet celui-ci a pris son essor au dix-septième siècle avec les premiers développements de la presse écrite. Il désigne depuis les faits considérés notables qui marquent le temps interprété d'un certain point de vue (mondain, artistique, économique ou politique...). Cette interprétation, relative à des faits considérés notables qui marquent le temps, constitue pour son auteur une durée particulière qui reflète une facette de son identité individuelle et collective: ce qui sera désigné par une "chronométrie" d'interactions réelles. Pour les lecteurs ou les destinataires instruits par la chronique, cette chronométrie est induite par une interaction virtuelle avec la chronologie particulière des faits présentés par l'auteur ou la source à laquelle ils s'identifient: ce qui définit la "chronométrie virtuelle".

Il en résulte que lorsque la réalité présente un minimum de faits qui rappellent une chronologie particulière, les individus ou les groupes concernés ont tendance, intentionnellement et/ou non intentionnellement, à agir en fonction de prévisions relatives à leur chronométrie particulière, c'est à dire en fonction d'interactions possibles mais encore inexistantes. Le minimum de faits déclencheurs de ce processus est inversement proportionnel au danger induit par la chronométrie adoptée. En d'autres termes plus le danger augmente et plus la probabilité de voir apparaître une réponse inadéquate et prématurée à la situation, augmente: ce qui définit le potentiel d'une chronométrie. Dans ces conditions, plus le potentiel chronométrique est grand et plus la réponse risque d'être inadéquate dans la mesure où la situation actuelle n'est pas prise en compte. Un potentiel chronométrique élevé se constitue à la suite d'un processus d'interactions aiguës. Ce qui explique que la répétition de la réponse inadéquate, dans les situations dangereuses, ne permet pas une réinterprétation des faits en vue de l'adoption d'une nouvelle chronologie. La répétition des échecs peut donc ne pas éliminer le recours à la chronométrie particulière inadéquate: ce qui définit les "interactions potentielles chroniques" qui constituent les trois premiers termes de l'approche hypothético-déductive.

Plus simplement exprimée, l'interaction potentielle chronique serait: la tendance des individus ou des groupes à développer des réponses, plus ou moins inadéquates par rapport à la situation présente, mais considérées comme

pertinentes en fonction de l'occurrence d'une réalité non souhaitée.

En ce qui concerne l'identité et d'un point de vue plus global, lorsque le processus ainsi défini concerne un grand nombre de contextes vitaux, les individus ou les groupes ne parviennent plus à produire de nouvelles chronométries nécessaires au développement de leur identité individuelle-collective. Celle-ci se fige et s'attache inflexiblement à la reproduction de l'interaction potentielle chronique.

1.5.4. Sciences politiques et identité dangereuse

Au-delà de l'utilisation courante du terme, la notion d'identité comme on a pu le constater, a été développée dans des domaines aussi variés que l'anthropologie, la psychologie, la sociologie, la philosophie et les sciences politiques...

L'adoption de la notion d'identité par le bon sens, son statut interdisciplinaire et sa nature interactive, lui donnent une position privilégiée dans le cadre des domaines d'investigation de la recherche psychosociale.

Comment expliquer cependant son introduction tardive dans le champ de la psychologie sociale scientifique?

La complexité de la notion, la multiplicité des perspectives théoriques, la polysémie du concept, furent les fausses raisons le plus souvent invoquées pour expliquer l'introduction tardive de ce concept, dans le champ de la psychologie sociale scientifique.

En réalité la terreur induite par les atrocités de la deuxième guerre mondiale (processus interactionnel dysfonctionnel aigu) a désigné en particulier le parti national-socialiste allemand comme le seul responsable de cette catastrophe (chronologie particulière). L'amalgame, facilité par la tendance à généraliser les expériences particulières, a poussé à considérer tous les nationalismes comme dangereux (chronométrie). Si bien que l'attachement aux normes et valeurs de la collectivité à laquelle on appartient, est désormais confondu avec un certain genre de "nationalisme politique intégral" (interaction potentielle chronique). Ce type de nationalisme expansionniste se propose de réaliser son objectif en exaltant le sentiment d'appartenance à un peuple supérieur à tous les autres... De ce fait toute apologie ou investigation d'une identité particulière fut, à tort ou à raison, systématiquement liée à l'isolement, à la xénophobie, au racisme et à la violence. Cette terreur a été par ailleurs entretenue et exploitée, pour des raisons diverses, par les gouvernements alliés, les organisations sionistes et les idéologies internationalistes qui visent à gommer les différences...

Les intellectuels de la deuxième moitié du vingtième siècle, subissant la double influence des faits difficilement contestables et celle de l'exploitation massive de ces faits, ont évité de s'intéresser à tout ce qui pouvait être en rapport avec le nationalisme. Les psychologues sociaux ont, de la même manière, négligé le concept d'identité typiquement psychosocial pour éviter d'être associés aux courants nationalistes ou d'être soupçonnés de pourvoir des arguments aux nationalismes en herbe. Des réactions d'interactions potentielles chroniques de rejet et d'exclusion s'observent encore aux moindres manifestations partriottiques d'ordre identitaire...

Il serait utile de noter qu'une réalité spécifique (le national-socialisme) qui a sérieusement menacé l'existence de plusieurs ensembles organisés de groupes (des collectivités) a induit, à partir d'un contexte relatif à cette réalité spécifique, une généralisation consensuelle durable (régularité, norme ou tabou) qui couvre toute autre réalité comportant les moindres ressemblances avec cette réalité particulière.

Autrement dit, un phénomène de catégorisation d'identités nationales individuelles et collectives accentue les ressemblances et diminue les différences entre ces nationalités selon des interactions potentielles chroniques qui dépendent d'un potentiel chronométrique élevé. Ce qui explique la reproduction de réponses prescrites en fonction des caractéristiques d'une réalité spécifique particulièrement dangereuse. Le phénomène de catégorisation, décrit par Tajfel et ses collaborateurs dans le cadre restreint de l'identification, pourrait être étendu à l'analyse du phénomène de chronométrie interactionnelle. Un phénomène susceptible, d'une manière plus ou moins non intentionnelle, de modifier durablement les conduites intercommunautaires.

1.5.5 Exemple tiré du conflit libano-palestinien

Dans cette perspective, il serait aussi intéressant de vérifier l'hypothèse selon laquelle l'exploitation de la terreur occidentale induite par les atrocités de la deuxième guerre mondiale fut l'un des facteurs déterminants du succès enregistré, auprès de l'ensemble des opinions occidentales, par la propagande palestinienne des années soixante-dix à partir du Liban. Cette hypothèse est d'autant plus significative que les gouvernements occidentaux concernés avaient jusque-là soutenu énergiquement l'intégrité territoriale libanaise notamment face aux visées expansionnistes d'Israël. En effet tout se passe comme si: plus les "nationalistes" libanais se présentaient comme tels, plus les gouvernements occidentaux étaient critiqués par leurs opinions s'ils renouvelaient leur soutien à la cause des nationalistes libanais. Sous la pression de l'opinion ces gouvernements ont dû, pour des raisons électorales, passer sous silence ou négocier l'éventuelle disparition de la souveraineté libanaise au profit de la

résistance palestinienne. Les “nationalistes” libanais, à la recherche d’alliés pour se défendre contre l’expansionnisme palestinien étaient accusés d’hégémonisme. Isolés, ils étaient traités d’isolationnistes... La crise identitaire que suppose un tel processus, s’il était vérifié, constituerait une dimension euristique qui pourrait contribuer à l’explication d’un grand nombre de réactions violentes ou suicidaires jusque-là mal expliqué. La proposition d’une telle hypothèse ne doit pas être interprétée comme une tentative de légitimer les horreurs de la guerre civile. Cependant cette arrière pensée ne doit pas nous empêcher d’essayer de comprendre ce phénomène. Dans le cas où le lecteur refuserait encore de croire que l’investigation de cette hypothèse peut ne pas être une tentative de réhabilitation, nous lui proposons de relire d’une part, la définition d’une interaction potentielle chronique et d’autre part, la section consacrée à la querelle d’intention (§ 1.2.4.).

THE POLARIZATION OF ARAB CULTURE

Camille Hajj^(*)

Introduction:

During the last three decades of the twentieth century, various Arab intellectuals and movements has sought to explain their plight by focusing on certain key characteristics. Most of them have stressed in Arab Culture. Their views are diametrically in contradiction. Some have explained the Arab's plight by loss of religious faith and the return to the *Jahiliyya*^(**) Some others have balmed the centrality of religion upon the lives of Arabs, the absence of scientific and future oriented rationalism, the dominance of traditionalism over creativity and modernity and the prevalence of a traditional mentality.

Thus, the Arab Culture is polarized in two options of visions:

- 1) The traditional religious vision
- 2) The secular vision.

By exploring the prevailing crisis of Arab Culture, I have set an hypothesis: that the state of Arab Culture is the result of alienation in Arab civil society. My basic argument is that Arab citizens have been rendered powerless because they have been excluded from the political process. Marginalized, and isolated from the human and material resources civil society should place at their disposal, the people of the area suffer from state tyranny over society. The most vital functions of society in "progressive" as well as "conservative" Arab states have been constantly undermined by authoritarian rule. Citizens of Arab countries have been denied the basic right to participate in the political process. The affairs of the community and society have ceased to be their own.

Indeed, formal and infromal gathering assessing the current situation and rethinking deeply held premises have been already reported in all major cities of the Arab world.

(*) Institute of Social Sciences - Branch II.

(**) A qur'anic concept: the pre-Islamic period of ignorance.

One manifestation was held in Amman, Jordan, in May 1991 to discuss the state of *umma*^(*) in the aftermath of Gulf war. Sixty four Arab intellectuals signed a statement in which they diagnosed the Arab problem by: absence of democratic life and the violations of human rights in Arab countries, as well as Western hegemony and its aim to destroy Arab capacities. It condemned arab rulers for monopolizing political decisions and held them accountable.

I have related Arab culture to the Value Orientations of arab Society. Thus I can undertake the task to analyze Arab culture by proceeding to dissect Arab Value Orientations because these latter depict reality in its totality and explore the innermost of human Arab existence. They have their own vision of reality and can communicate specific messages to analysts. It is our job as anthropologists to unravel such patterns in the light of comprehensive and flexible perspectives.

Methodological approach

a) Influenced and guided by cultural anthropology's concepts. Some Western and Arab anthropologists have engaged in many oversimplifications and generalizations in an attempt to discern the configuration, and the characteristics of Arab Culture. Personally I have some reticence to admit this sort of deductions. For example Raphael Patai⁽¹⁾ follow a static approach emanating from antagonistic attitudes towards the Arabs in the context of power relations and Western domination, or what Franz Fanon and Albert Memmi⁽²⁾ called Colonizer- Colonized relations . Others with a Westernized viewpoint, such as Sonia Hamady⁽³⁾, engage in oversimplifications taken out of context. Among writings in this area, there are those that tend to be rather defensive such as Fuad Moughrabi⁽⁴⁾. Others Arab writings, such as El-Sayyid Yassin's⁽⁵⁾ book have a Arabe nationalistic framework and follow a dialectical approach.

b) In my view, a more valid approach to the study of Arab Culture is to examine Arab Value Orientations in their social and historical contexts. Thus, culture should be viewed as an intervening variable between the general order and social structures on the one hand and actual behavior in everyday life on the other.

(*) Nation, community in the larger sense.

(1) Raphael Patai, Arab Mind, New York: Scribner's, 1976.

(2) Albert Memmi, The Colonizer and the Colonized. Bosteon: Beacon Press, 1977.

(3) Sonia Hamady, Temperament and Character of the Arabs, (New York: Twayne, 1960).

(4) Fouad Moughrabi, "Arab Basic Personality", "A Critical Survey of the Ilterature", International Journal of Middle East Studies 9 (1978): 99-112.

(5) El-Sayyid Yassin, Al-Shakkasiyya al-'arabiyya, (The Arab Personality). Beirut: Dar al-tanwir, 1981.

That is, culture is seen as emerging out of a certain social reality. It is intended to regulate human relationships and actions, particularly with respect to maintaining or changing the prevailing order of things.

c) By culture, we mean the whole way of life of a society consisting of three basic constituent elements: values, self-expression, and knowledge. Values embrace symbols, ethics, norms, traditions, concepts, beliefs, customs, and skills of people in their interactions with their total environment. Self-expression including literature, music, drawing, and the arts in general. Knowledge includes thought, science and philosophy. These interrelated elements constitute the general culture of people. Some Anthropologist, such Raphael Patai* has substituted these elements by using the term "Mind". He argued that "mind" is the "incarnation" culture's society.

d) In referring to the books and writings of western and Arab Anthropologists, I have deduced twelve characteristics which engulf the Arab Culture.

e) These characteristics couldn't be exhaustive, but it is a way to spotlight the identity of Arab Culture at the beginning of this century.

Arab Value Orientations

As mentioned before, and to avoid any oversimplification, ignoring diversity, and complexity at the expense of concreteness. I have proceeded in my study to emerge the Arab Culture's characteristics from the Arab Value Orientations. Values are defined here as beliefs about desired or preferred objects, goals and forms of human behavior. Values also are intended to guide, to regulate social relations, and to define the meaning of human existence. In many instances, values tend either to justify human actions and existence. In many instances, values tend either to justify human actions and facilitate adjustment to a given reality or to expose problems and instigate changes to rectify them.

Values, then, are relative (multifarious in their sources and functions), conflicting, in a state of constant becoming. They emerge out of a specific reality and gain ascendancy to the extent that religious interpretations present them as imposed externally through a process of sacredness. Value Orientation in Arab society differ according to social class, patterns of living, social affiliations, isolation or exposure to the outside world... etc. Struggle and contradictions exist within the dominant culture, subcultures, and countercultures. Comprehensive examination reveals conflicting Value Orientations in contemporary Arab Culture:

- Fatalism versus free will
- Shame versus guilt
- Conformity versus creativity
- Past versus future Orientations
- Culture of Mind versus culture of the heart.
- Form versus content
- Collectivity versus individuality
- Open versus close-mindedness
- Obedience versus rebellion
- Charity versus justice
- Vertical versus horizontal values
- Secularism versus theocracy

Let us now examine in details these values who are generators of Arab culture.

● **Fatalism versus free will:**

Western scholarship has reached an almost unanimous conclusion that the Arab World, in contrast to the West, views the universe (including human life) as having a predestined course. Hamed Ammar, the prominent Egyptian anthropologist support this argument and he realized that Arabs accept their fate or lot in life. Ammar observed, that “the villager’s apparent happiness comes from his sense of resignation regarding things as they are. This contentment derives from his acquiescence in what has been ordained by God and cemented by tradition”.⁽⁶⁾

In this direction Morroe Berger wrote: “Political quietism has been another fact of behavior through which Arab society has expressed its tenacious refusal to confront the unknown, to challenge fate or the predetermined order of things”⁽⁷⁾.

G.E. Von Grunebaum seeks elements of fatalism in Arab Culture is permeated by the idea of fatalism and the believer’s life and thought are thus impregnated “there is nothing too slight, too personal, too intimate not to stand in need of being arranged by the divine will. This approach, while completely ritualizing life, imparts meaning to the most insignificant act and hallows it as a necessary affirmation of the eternal order...”⁽⁸⁾

(6) Hamed Ammar, *Growing up in an Egyptian Village*, Cairo-Sirs Allyan Publication, 1964). p.136.

(7) Morroe Berger, *The Arab World Today* (New-York: Doubleday, Anchor Books, 1964). p.136.

(8) G.E. Von Grunebaum: *Essays in the Nature and Growth of a Cultural Tradition*. New York Barnes and Nobles, 1961, P.67.

No other scholar has surpassed Raphael Patai in making assertions about Arab fatalism, seeking evidence in Arab Culture concepts, proverbs. To demonstrate his view he quotes a number of Verses from the Qur'an. Such a deterministic view Patai argues "had become an ancient Judeo-Christian heritage by the time Muhammad lived.

However, in the course of their development, both Judaism and Christianity in the West have considerably modified their original determinism, allowing human will to Patai a more and more desisive role"⁽⁹⁾

Palai also finds evidence of fatalism in the occasional invocation of God's name in Arab Culture, as in the exclamations "*Bismi Allah*" ("in the name of God") "*in sha'a Allah*" ("if God wills") and "*Allah Kareem*" ("God is generous").

He also cites concepts like *Kismet wa nasib* (one's lot and luck), *Bakht* (lot), and *Maktub* (predestined) as reflection belief in predestination.

Patai also describes other character traits closely related to fatalism, such as improvidence, "For the tradition- bound Arab mind", he concludes, "there is even something sinful in engaging in long- range planning, because it seems to imply that "the improvidence of the *fellah* has been for centuries a contributing factor to their impoverishment"⁽¹⁰⁾.

We can counter these stereotypes by several arguments in referring to proverbs and commons sayings disseminate in Arab Culture. In fact an Arab possesses a repertoire of proverbs asserting human free will and responsibility, by way of illustration, consider: "Whoever toils will achieve"; "Livelihood is management"; "The one who does not sow does not harvest"; Hope without effort is a tree without fruit" "Only he who goes to the market will buy and sell"; "Don't blame anyone except yourself"; "think things out first and then rely on God".

● Shame versus Guilt:

Western scholarship has often claimed that one of the distinguishing differences between Arab an Western Culture Value Orientations is the greater emphasis in Arab Culture on shame and in Western Culture on Guilt. The emphasis is so pronounced that Arab society has been referred to as "shame society"⁽¹¹⁾. "what people will say?" is one of the main reasons Arabs fear

(9) Raphael Patai, Arab Mind, op.cit; o. 147.

(10) Ibid, pp. 150-151.

(11) David P.Ausubel, "Relationship between Shame and Guilt in the Socialization Process", Psychological Review 62, no5 (September 1955).P.26.

nonconformity according to Sonia Hammady⁽¹²⁾. Support for this thesis has also been sought in the child rearing techniques of shaming in the areas of sexual conduct: "the honor- shame syndrome generates acute feelings of shame about aspects of sexuality"⁽¹³⁾.

Objective analysis suggests that Arabs exhibit both shame and guilt - orientated behavior. Arabs do not necessarily experience guilt as Westerners (for instance, in sexual conduct). They experience great guilt where they violate internalized values and expectations - such as disappointing their parents (especially their mothers).

They also feel guilty if they neglected their friends, of harmed innocent people, or promoted themselves at the expense of others and their country. "Many Arabs living abroad (for example, in the United States) experience extreme feelings of guilt about forsaking their countries, particularly in times of distress"⁽¹⁴⁾

• Conformity and Creativity:

G.E. Von Grunesbaum argues that originality is not as highly prized in the Arab World as in the west. "The Arab's unimaginative mind" he says, and his sober realism, his powers of accurate observation, his exactitude... are all accommodated by the pattern of Islamic civilization.

The formation of the religious approach is repeated in literature, even in science. Throughout the great age of Arabic literature the critics placed verbal perfection above poetical originality... Inherited forms were faithfully preserved⁽¹⁵⁾. Similarly, Morroe Berger observes that conventional speech, by "providing ready- made phrases, ... obviates the need for thought and originality, and encourages the treatment of every situation in a traditional, familiar manner."⁽¹⁶⁾

Muslims fundamentalists themselves have argued that creativity (*ibda's*) is a characteristic of God rather than of human beings, who are considered unable to make something out of nothing. "So every innovative idea (*ibd'a*) is a kind of misguidance (*dalal*) that deserves severe punishment"⁽¹⁷⁾.

(12) Sonia Hamady, *Temperament and Character of the Arabs*, (New York: Twayne, 1960)

(13) *Ibid*, p.183.

(14) Janet Abu-Lughod, "The Islamic City" *International Journal of Middle East Studies* 19, n°2 (May 1987) P.168.

(15) G.E. Van Grunebaum, *op. cit.*, p.67.

(16) Morroe Berger, *op. cit.*, p.155.

(17) Adonis, *Al-Thabitawal-mutahawwil (The Permanent and the Changing)* Beirut: Dar-al-'awda, 1977 p.12,

If we would to scrutinize this topic we have not to forget to mention that there has been constant struggle in Arab Culture between creativity and conformity, modernity and tradition - what Taha Hussein has called the battle of the old and the new. These two opposed currents manifest themselves in much of Arab life, from the religious to the political, from the ideological to the literary aspects of Arab history, there has been a modernist trend that rejected prevailing traditions and static values. This creative trend aspired to change the world and to create a new mode of thinking as well as new forms of literary expression.

This struggle has been ignored by mainstream Western scholarship, Western scholars see only the conventional side of Arab society with its emphasis on conformity rather than creativity and *naql* (traditional - authoritative transmission) rather than *aql* (reasoning).

The one dimensionality of the Western treatment thus ignores what is most essential about Arab Culture, particularly in transitional periods - namely, cultural struggle, or the battle between the old and the new. One trend or other may prevail in any given period, but the cultural struggle itself is constant and beneficial.

• Past - Oriented versus Future - Oriented Values:

A similar debate pertains to the differences between those who call for the revival of early Islamic values and those who call for liberation from traditional values and a search for a new model based on the dynamics of the present reality and shaped by aspirations for the future. Four distinctive orientations seem to have emerged out of this debate. Besides the salafiyya movement (the past - orientated traditionalists) and the future - oriented modernists, there are those who try to reconcile the old and the new, as well as the eclecticists who willingly adopt Western values and styles of living.

The Moroccan thinker Abdallah Laroui has classified intellectuals according to only two of these categories. Most of them, he observes, profess a traditionalist rationale; the rest profess eclecticism. Both trends fail to see reality and fall victim to a historical thinking⁽¹⁸⁾. Similarly, another Arab thinker Adonis notes that the principle of modernity is the struggle between the (salafiyya) - based order and the desire to change that order. Arab modernity was born historically out of the interactions between these two mentalities.⁽¹⁹⁾

(18) Abdallah Laroui, *Crisis of Arab Intellectual Traditionalism or Historicism*. Translated by Diarmid Commel, Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1976, pp.153-154.

(19) Adonis, *op.cit*, volume 3, pp.9-11.

The movement to reconcile salafiyya and modernism is often overlooked, despite the fact it has always represented a significant trend in contemporary Arab Culture. This movement has attempted to significant trend in contemporary Arab Culture. This movement has attempted to continue to combine authenticity with modernity by reviving sound elements of Arab heritage and maintaining an open mind about the future and another cultures. Constantine Zurayk tell us that cultural transformation “should strive to realize a positive integration of Arab Values: rationality in the broadest sense of the word...; a genuine sense of identity springing from the discovery and the incorporation of the abiding contributions of the Arab heritage; the diffusion of intellectual and cultural values among the masses of the population; and a yearning to contribute creatively to the enrichment of human life as a whole”⁽²⁰⁾. Similarly, the Moroccan intellectual and political leader “Allal al - Fassi “syas “we strive to change our customs and gradually to begin to think about events before they occur”. He warns against the splitting of the society into two groups: one that considers that everything that the old did or thought was correct... And the others who are so overwhelmed by their desire for innovation and creativity that they begin to believe that everything transmitted from the past should disappear... the fact of the matter is that both goups commit a great mistake”⁽²¹⁾. It is pertinent to note here that renewed interest in cultural authenticity has emerged in the wake of the Islamic revival of the 1980s. The tension has been exasperated between the salafiyya trend and modernity trend at the point that an Egyptian writer has lost his life during this struggle.⁽²²⁾.

• Culture of Mind versus Culture of the Heart:

Another oversimplified analysis offers a dualistic view of culture that draws pronounced contrasts between mind and heart, reason and faith, spirit and matter. From this dualistic perspective, Arab Culture is variously characterized as a culture of the heart, the spirit, or the faith. In sharp contrast, Western culture is characterized as being one of matter, mind, and reason.

Some prominent Arab intellectuals have tried to claim the superiority of the heart over the mind. The prominent Egyptian writer Toufic al - Hakim has argued that Egyptians ”Know a great deal, but they know it in their heart and not in their mind” and “the only power of Europe is in the mind... whereas the

(20) Constantine Zurayk, “Cultural change and the Transformation of Arab Society, “in Hudson, ed., Arab Future, p.11.

(21) Allal-al-Fassi, Al- Naqd al- dhati (Self-Criticism). Beirut: Dar al-Kashaf, 1966, p.94.

(22) The Egyptian intellectual Faraj Fouda has been Killed 1994 by the Islamits after a series of articles that the latter have published in which he accused the Islamists by agents of barbarism and retrogression.

power of Egypt is in the bottomless heart.⁽²³⁾ Similar contrast are drawn by the renowned Iraqi poetess Nazik al - Mala'eka refuses to define Arab rationalism, pointing out that "the search for definitions came to us from... Europe where thought is built on doubt... as for us in this Arab East, we possess such an abundance of spirituality and emotion as well as of pure faith... that we have always passively accepted great facts without discussion or attempt at definition. This is at the base of our eastern wisdom. No, we have not attempted to define things like "God", "Arabism", "beauty", "spirit", "super natural", and "emotion". We have not attempted to do so until the coming of modern times, which, which delivered the guidance of our thinking to doubting Europe"⁽²⁴⁾.

Other Arab intellectuals perceive this very attitude to be at the root of our underdevelopment and failure. They see rationalism a prerequisite for achieving the Arab renaissance. This trend has been represented by several generations of intellectuals since the middle of the nineteenth century until present time.⁽²⁵⁾

Whether held by Western or Arab analysts, this dualistic view lack accuracy in its assessment of both the West and the East. Neither culture is exclusively rational or emotional, spiritual or materialist. The fact that under certain conditions one trend may prevail over the other does not preclude the fact that the two tendencies must coexist or struggle in opposition in all cultures. In the fact of Arab culture, a subtle combination of coexistence and struggle between the mind of the heart takes place on all levels in everyday situations.

• Form versus Content:

Arab culture is often characterized as emphasizing form or word at the expense of content and meaning. This orientation is supposedly apparent in Arab attitudes to language. Assessments of these relationships have been made by such scholars as Albert Hourani and Jacques Berque observes that "the East is the home of the word", that Arab language scarcely belongs to the world of men; rather, it seems to be lent to them, and that Arabic writing is "more suggestive than informative".⁽²⁶⁾ Harouni begins his Arab "Thought in the Liberal Age" with the statement that Arabs are "more conscience of their

(23) Toufic al-Hakim 'Awdat ar-ruh; (The Return of the Spirit) (1933; Cairo: Maktabat al-adab, n.d) 2: 45,55.

(24) Nazik al-Mala'ika, "Al-Qawniyy al-arabiyya wal-hayat", Al-Adab 8 no5 (May 1960):1.

(25) Among these contemporary intellectuals are: Nassif Nassar, Hisham Sharabi, Zadek Jalal al Azm, Adonis, Abdallah Laroui ...etc.

(26) Jacques Berque, The Arabs: Their History and Future Translated by John Stewart. Preface by Sir Hamilton Gibb. London: Faber and Faber, 1964, pp. 25, 51, 191.

language than any people in the world”⁽²⁷⁾. Raphael Patai the prominent American Anthropologist stresses in many places in his famous book “Arab Mind” that “to the Arab mind, eloquence is related to exaggeration”, “The Arabs were always poetic nation”, and “Rhetoricism is very important in the Arab model personality”⁽²⁸⁾.

Such statements and many others to the same effect have depicted a peculiar relationship between Arabs and their language.

Arabic language upon the psychology of Arabs; he asserts that “the psychology of the literate Arab: general vagueness of thought, overemphasis on the psychological significance of the linguistic symbols at the expense of their meanings; stereotyped emotional responses, over-assertion and exaggeration; and two levels of life” Indeed, in addressing himself to each of these aspects, he makes wild statements like: “Naturally, Arabic that deals with simple or familiar questions creates no difficulties; but the more novel or abstract the content, the more difficult it is to understand Arabic with accuracy. Words and even sentences may be transmitted, not as units but as whole structures, from one context to an entirely different one without sufficient modification (or even without modification at all). “Elsewhere he argues: “The tendency to fit the thought to the word... rather than the word to the thought, is a result of the psychological replacement of the thought by words, the words becoming the substitutes for thoughts, and not their representative”⁽²⁹⁾.

Such statements seem to reflect Shouby’s biases; they may even reflect personal frustrations in learning Arabic.

A more appropriate point is that the Arab language lends itself to all sorts of styles of writing. The more successful Arab writers accept the classical definition of eloquence to mean “what is brief and denotative” (al - balagha hiya ma qualla wa dalla).

• Collectivity versus Individuality

Many Anthropologist pointed out in different contexts that the collectivity rather than individuality serve as the unit of, and the source of the dominant value orientations in, Arab Society, Hisham Sharabi stated: “that a highly distinctive feature of Arab Society is the continuing dominance of primary group relations. Entering into these relations means that individuals engage in

(27) Albert Hourani, Arab Thought in the Liberal Age, 1798-1939. Oxford: Oxford University Press, 1970, p.1.

(28) Raphael Patai, Arab Mind, op.cit., pp. 48-49, 211.

(29) E.Shouby, “The influence of the Arabic Language on the Psychology of the Arabs”, Middle East Journal 5, no3 (1951): 291, 295.

unlimited commitments to the groups".⁽³⁰⁾

And Sharabi argues that: "this kind of relationships enhance the affiliation to the tribe, neighborhood, community, village, sect, and so forth ...and this affiliation is detriment for the independent thinking and achievement."⁽³¹⁾

In fact, Individuals in Arab Society, are exposed to immense family and community pressures, and to constant interference in the most private aspects of their personal lives. Demands for conformity undermine individuality, the formation of independent views and free self - expression.

So profound a gap results between the private and the public in many Arab countries that two completely separate behavioral realms are created: what we might call "above - ground" behavior takes place in the realm of public life, while "underground behavior" occurs in the privacy of one's home.

Stringent demands for strict conformity to religious traditions are responsible for this dichotomy.

• Open - versus Closed-Mindedness:

Arab culture at present is a product of its interaction both with its own environment and with other cultures. In the past, it represented a delicate fusion of Arab-Islamic culture with ancient civilization. Modern history has witnessed a dialectical interaction with Western cultures. One mental outcome of these kinds of interaction has been the emulation of the advanced culture of conquerors. An opposite mental response has been to reject the invading culture and seek refuge in a revival past. In between these "two opposed alternatives, these have been some significant process of acculturation and transformation emanating from new realities and changing needs"⁽³²⁾.

In studying Arab - Western polarities, Hisham Sharabi found that dualities fostered by this process have been too strong to be overcome by modernization. "On the one hand, openness to the West has resulted in the creation of some islands of *tamaghrub* (Westernization). On the other hand, escape into the past and mere reaction to Western dominance produce fundamentalism rather than genuine transcendence"⁽³³⁾.

A prominent Tunisian Anthropologist has remarked that "there is an

(30) Hisham Sherabi, *Neopatriarchy: A theory of Distorted Change in Arab Society*. Oxford: Oxford University Press, 1988, p.26.

(31) Hisham Sherabi, *Neopatriarchy*, op.cit; p.38.

(32) Albert Hourani, *Arab thought in the Liberal Age*, op.cit., p.29.

(33) Hisham Sherabi, *Arab Intellectuals and the West: The Formative Years*, Baltimore, John Hopkins Press, 1970, p.33.

implicit dogmatism that moves the conflicting horizons of Arab Mind... Arabs tend to accept what they have most recently discovered warmly and enthusiastically. If they opt for modernity, then everything else becomes the target of their disdain. If they become revolutionaries, then there is no place for anything but revolution. If they become critical, every constructive suggestion with the regard to the future is dismissed as irrelevant... This intellectual enslavement coupled with lack of tolerance constitutes a tiring burden for the one who has genuine will”⁽³⁴⁾.

This burden suggests the presence of conflicting trends on a deeper level. The present value orientations, not unlike previous ones, are inseparable from the circumstances in which their holders find themselves; these circumstances are shaped by the nature of Arab - Western relationship.

● Obedience versus Rebellion:

When examining the nature of the relationships of Arabs to their institutions and organizations, analysts have often stated that these relationships are regulated by obedience and respect, rather than by rebellion and individual freedom. This contrast has long shaped Western perceptions of Arab culture; when asked why he preferred to teach in Syria rather than in United States, for instance, the first president of the American University in Beirut, Daniel Bliss, noted: “I am inclined to think that students in the East are more easily kept in order than are those of students in the West for parents, teachers, the aged religious leaders, and hence, when they come in contact with teachers in schools, they are more easily governed.”⁽³⁵⁾

Some analysts have traced the origins of obedience and respect for authority to family socialization. Here again, one may selectively cite, all sorts or evidence in support this position or its alternative. For example Hisham Sharabi explain the Arab obedience characteristic, the prevailing of patriarchal relations in Arab society by “which limit participation by its members because of the continued dominance exercised by single leaders”.⁽³⁶⁾

In contrast, reasonable rebellion for the sake of asserting one’s freedom and dignity is almost always seen as a highly admirable virtue. Indeed, to the extent that Arabs are forced into compliance, they tend to value rebellion. That may explain why, for instance the most respected Egyptian leaders in modern history have been Ahmad’ Arabi, Sa’ad Zagloul, and Nasser, all three of whom were

(34) Hisham Djait, *Al-Shakhsiyya al-arabiyya- islamiyya wal al- islamiyya wal al-masir al-arabi (Arab-Islamic Personality and Arab Destiny)* Beirut: Dar at-tali’a, 1984), p.177.

(35) Daniel Bliss, *The Reminiscences of Daniel Bliss*, (New York: F.H.Revell Co., 1920), p.200

(36) Hisham Sherabi, *Neopatriarchy*, op.cit., p.35.

known for their spirit of defiance.

• **Charity versus Justice:**

The existing social class structure and predominance of religious virtues have promoted the values affiliated with Charity. These values may be juxtaposed to those connected with a concern for justice. Promotion of Charity implicitly recognizes class inequalities as a natural phenomenon and chooses to minimize their effects rather than to provide an effective solution. In fact, charity may unintentionally reinforce class inequalities and undermine the development of social class consciousness. Charitable giving overcomes feeling of guilt, develops a sense of righteousness, and leads to the expectation that God will compensate the giver in this and the next world. The giver may also develop a feeling that the privileged life that makes charity possible is an earned right and - concomitantly - that the misfortunes of the poor are attributable to their lack of talents and ambition. By contrast, the receive of charity is likely to internalize perceptions and beliefs that promote appreciation, gratitude, dependency, and humiliation. Such attitudes on the part of both the givers and receivers of charity complement one another; together they perpetuate the dehumanizing class system and the rationalizations put forward for the prevailing order.

A counter cultural emphasis on justice rather than charity has been slowly and gradually developing in Arab society since the decline of Ottomans. Increasingly, Arabs are becoming convinced that justice is a basic human rights issue, and that societies are judged by their readiness and ability to secure the well being of all their people. Societies must provide for equal opportunities in developing the capabilities of all their people, and in improving the conditions under which all citizens live.

• **Vertical versus Horizontal Values:**

Arab culture is also characterized by the struggle between vertical, values, which regulate human relations on the bases of egalitarian principles.

Value orientations stemming from family organization and social class structure are vertical or hierarchical in nature. Vertical value orientations engender discrimination (based on sex, age, tribe, sect, social affiliations, and the like), aswell as subordination and authoritarianism in everyday relations. The positions that individuals and groups occupy in the hierarchical structure determine their life chances and opportunities.

The ability of Arab society to grow and prosper, however, requires conditions in which horizontal values dominate. These values are most mostly lacking in present Arab society. Yet a counter - orientation is in making - hence the

desperate struggle for equal rights and opportunities, for freedom of expression, and for the universal application of legal norms.

● **Secularism versus Theocracy:**

The conflict between these two sets of values orientations is the greatest indicator of the complexity and contradictory nature of Arab culture at present. This issue continues to be one of the most controversial and sensitive particularly in times of Islamic resurgence. Hence, serious discussions of secularism are avoided for fear of possible clash with religious institutions and movements. At the root of the controversy over secularism is its ambiguity regarding several related issues and questions: Does Islam allow for secularism? Is secularism an alien concept imported from the West and externally imposed on the Arabs? Is secularism anti - religious and atheistic?

Opinion is almost unanimous that Islam is opposed to secularism by its very nature. Muslim traditionalists and reformers agree that a Muslim state must in theory be administered in accordance with the principles of Shari'a, Sayyid Qutb (1906 - 1966) claims that Islamic government is opposed to "human positive laws" and is obligated to carry on the "total revolution" of Islam, and the Muslim scholar Fazlur Rahman goes even further, saying: "Secularism destroys the sanctity and universality of all morals values... secularism is necessarily atheistic."⁽³⁷⁾

Malik Bin Nabi of Algerian wrote several works in French, calling for the "awakening of the Islamic community from its deep sleep "and arguing that the "divine word" or the "religious idea" is what actually moves history and constructs reality. He notes that "civilization is reformed only through religious ideology... and inspiration descending from heaven"⁽³⁸⁾.

Another Arab writer, Salah-al-Din-al-Munajjed, who wrote, *A'midat al-nakba* (The pillars of the disaster) in which he explained defeat of the June 1967 war in religious terms, he argued that "Arabs had been defeated in the war because they gave up their faith in God, so he gave up them".⁽³⁹⁾

The religious trend in Arab culture has increased after the Iranian revolution of 1979. Since then there have been several conversion to this circle by a younger generation of Arab intellectuals, as well as by some secular thinker. Two trends began to emerge within the religious movement. One

(37) Qutb and Rahman Quoted in Tamara Sonn, "Secularism and National Stability in Islam; Arab Studies Quarterly 9 no.3 (summer 1987): 284.

(38) Malik Bin Nabi, *Shurut al-nahda* (conditions of Awakening) (Beirut: Dar al-fikr, 1969) p.75.

(39) Salah al-Din-al-Munjjid, *A'midat-al-nakba* (The Pillars of Disaster) (Beirut: Dar al-Kitab, 1967), p.17.

followed the same path as the Muslim Brotherhood in trying to islamize the entire life of Arabs. Another who followed a moderate divine path and tried to unify the old and the new forces within the framework of a leftist and nationalist version of Islam. Among those who have tried unsuccessfully to reconcile religious and nationalist forces have been such leftists as Muhammad Amara, Adel Hussein, Tariq al-Bushri, and Hassan Hanafi, whose main concern has been to reconcile Islamic, and Arab nationalist forces and challenge the Western cultural invasion. This trend of thought in Arab culture has conceived that the primary contradiction is between Muslim society and Western imperialism. So the most urgent task at present is to preserve the Arab - Islamic identity and revive its authenticity (*asala* or *Khususiyya*). This position has led either to a stress on the application of Islamic law or to complete rupture with the West in an attempt to put an end to dependency. What is common to all these intellectuals is the rejection of ideas in the name of authenticity, on the basis of their being "borrowed" "imported", or "*alien*". Many of these rejected notions were advanced by nationalists and socialists as secularism, nationalism, and even democracy.

Muhammad Amara called for the progressive use of Islam and the Arab heritage, pointing out that secularism was not a feature of Arab - Islamic civilization.⁽⁴⁰⁾

Similarly Tariq al-Bushri has considered secularism to be "*nabt wafid*" (and alien plant).⁽⁴¹⁾ Speaking from the point of view of the new Islamic left, Hassan Hanafi has addressed himself to an ambitious project of *al-turath wal-tajdid* (heritage and renewal). For him, the left means social justice and improvement of conditions of the renewal. For him, the left means social justice and improvement of conditions of the poor; it is not a methodology for the study of social reality. He insisted on the need to build a new man based on revelation before any social revolution can occur.

In the opposite side to the religious trend in Arab culture stand the secular trend. This movement has its components or its subtrends. But what is common to this current is: a critical stance toward the past and scientific interpretation. For example Muhammad Abed Jabri of Morocco⁽⁴²⁾ has criticized the religious movement. He asserted in several works on classical and contemporary Arab thought that prevailing Arab discourse in Arab culture is a discourse of memory

(40) Muhammad' Amara, "Al-Dawlah fi turath al-Islam "State in Islamic heritage), *Al-Hayat*, n°9, 761 (September 2-3, 1989): 5.

(41) Tariq al-Bushri, *Al-Muslimun wal-Aqbat* (Muslims and Copts) Cairo: Al-Ha'a al-misriyya, 1980, and "Al-Ta'iffiya ghair al-mandhura".

(42) Hassan Hanafi, *Al-turath wal-tajdid* (Heritage and Renewal) Dar-al- Tanwir, Beirut, 1981, p.19.

rather than a discourse of reason. In the 1980s, he published a two - volume work entitled *Naqd-al-aql-'al- 'arabi* (critique of the Arab Mind) a critical analysis of the epistemological systems of Arab-Islamic culture as method of perceiving reality. Deriving his categories directly from Michel Foucault Jabri argues for the deconstruction of Arab thought, detached for the first time from social and political struggle. The first aim to Jabri is to liberate Arab thought from the referential framework of the past (*namuzaj-al-salaf*).⁽⁴³⁾

Another prominent critic of the religious trend in Arab culture is Mohammed Arkoun who has argued for liberation from ideological dogmas through historicity and the application of the multidisciplinary methodologies of the social sciences. The essential of his argument is the deconstruction of dominant religious thought by freeing the “first text” (the revealed Qur’an) from the “second text” (the dominant interpretations of the Qur’an); being held captive by the “second text” has constituted a formidable obstacle to free thinking by Arabs.⁽⁴⁴⁾ Arkoun also uses the categories of epistemology, as developed by Foucault, to show religion has been transformed into an ideological weapon in the hands of the ruling classes. Consequently, Arkoun has called for continuing the attempt of “Ali Abed al-Raziq “in 1925 to secularize Islamic thought in light of political anthropology.⁽⁴⁵⁾

Other critics of religious thought include Sadik al - Azm, Fouad Zakariyya, Nassif Nassar and mUhammad al - Nawayhi: In a far - reading and defiant book entitled *Naqd al-fikr al - dini* (critique of Religious thought), Al - Azm shows how religiously intellectuals grant Islamic legitimacy to the government they are linked to irrespective of its coloration.⁽⁴⁶⁾

Fouad Zakariyya characterizes Islamic discourse as a political ideology and speaks of the fundamentalists movement as “petro-Islam”, suggesting it receives financial support from oil-producing countries.⁽⁴⁷⁾

Muhammad al - Nawayhi, spoke of the limitations of religious thought and the need to replace it with a broad secular view, basing his argument on the premises that (1) Islam neither grants any special group the right to monopolize

(43) Muhammad Abed Jabri, *Naqd al-aql Ararabi* (Critique of the Arab Mind), Beirut: Markaz dirasat-al-wahda-al-arbiyya, 1984).

(44) Muhammad Arkoun, “Al-Nass al-awal/ al-nass al-thani. (The first Text/ The second Text), *Mawaqif*, no54 (Spring 1988): 4-12.

(45) Muhammad Arkoun, *Tarikhia al-fikr al-arabi al-islami* (The Historicity of Arab - Islamic Thought) (Beirut: Markaz al - inma'al-quawni, 1986), p.279-80.

(46) Zadiq-Jalal Al-Azm, *Naqd al-fikr al-dini*, (Critical of Religious Thought) Beirut: Dar al-tali'a, 1969, pp.45-46.

(47) Fouad Zakariyya, *Al-Haqiqa wal- wham fi al-haraka al-islamiyya al-mu'asira* (Fact and illusion in the Contemporary Islamic Movement) (Cairo: Dar-al-fikr, 1986).

the interpretation of its beliefs nor offers a final order, and (2) Qur'anic laws are not equally binding; some have been disregarded in later periods.⁽⁴⁸⁾

As mentioned earlier about the components of secular trend, there is a subtrend of progressive thought represented by social critics such as Hisham Sharabi, Abdallah Laroui, Sadiq al-Azm, Abdelkabar Khatibi, and European structuralism, and social analysis. Hisham Sharabi explains the June 1967 defeat in terms of child-rearing practices. He suggests that children in the feudal bourgeois Arab family have been socialized into dependency and escapism. The principal technique of child-rearing in the Arab family are shaming, physical punishment, and talqin (rote-learning) rather than intellectual persuasion and reward.⁽⁴⁹⁾

The central theme in the work of Abdallah Laroui is the failure of the Arab intelligentsia to develop a realistic and comprehensive theory of history. Laroui argued that the crisis of Arab intellectual reflects the crisis of the society as a whole and bears witness to its inefficiency and stagnation.

In analyzing the nature of the crisis itself, Laroui, notes that "Arab intellectuals think according to two principles. Most of them profess the traditionalist thought (salafi); the rest profess an eclecticism. Together, these tendencies succeed in abolishing the historical dimensions". This is what Laroui calls "ahistorical thinking" which he sees as leading to alienation through medievalization and westernization.⁽⁵⁰⁾

It is in the religious forms of alienation that Sadiq al-Azm finds the roots of Arab failures. He has argued that "is necessary to bring about radical changes in life, as well as in society, because the causes of defeat lie in traditional loyalties, the dominance of religious thought"⁽⁵¹⁾ Abdelkabar Khatibi of Morocco, called for the development of a new Arab sociology to follow a methodology that will lead "to double criticism" by rejecting both Western and ethno-centric paradigms. This would constitute a deconstruction of the dominant forms of discourse. Like any sociology of liberation and decolonization, "that of the Arab world would consist of carrying out two tasks:

1) A deconstruction of "logocentrism" and of the ethnocentrism, that speech of self-sufficiency par excellence which the west, in the course of its expansion, has imposed on the world...

(48) Muhammad al-Nuwayhi; *Nahwa thawra fi al-fikr al-dini*, (Toward a Revolution in Religious Thought). Beirut: Dar al-adab, 1983.

(49) Hisham Sharabi; *Neopatriarchy*, op.cit. p.p 5,7.

(50) Abdallah Laroui, *Crisis of the Arab Intellectual*, op.cit., p.p. 43, 153, 154.

(51) Sadiq al-Azm, *Al-Naqd al-dhati ba'd al-hazima* (self-criticism after the defeat) Beirut: Dar at-tali'a, 1968, p.p. 68-69.

2) A criticism of the knowledge and discourses developed by the different societies of the Arab world about themselves.⁽⁵²⁾

The approach of these secular Arab critics emanates from a commitment to transcendental change in Arab society through the achievement of democracy, national unity and secularism. The challenges confronting them are immense and formidable.

Meanwhile the debate continues to rage between Islamists and Secularists, rekindled by the Gulf War and the embargo imposed on Iraq. Will this debate transform the nature of Arab culture or merely add to its intensity and polarization.

Conclusion:

Throughout this study one can see clearly the dichotomy and the dilemma confronting Arab culture. In fact this culture at the present time is pulled between two polarities or visions: The traditional religious vision, and the secular vision.

The religious vision has a starting point an absolutist and medieval frame or reference, without a clear program for solving the complicated problems from which people have suffered for so long. The religious vision seems to possess very little of that revolutionary ethos that marked the formative era of Islam. It fails to realize that ideas emerge out of a certain social reality, and that one cannot impose notions borrowed from the distant past, given the dissimilarities between the two periods.

The second, alternative vision engulfing Arab culture is the secular vision. The basic shortcoming of this approach has been a distorted understanding of democracy and the emphasis on some essential elements at the expense of others. Equality, social justice, the redistribution of wealth, and the central planning have been emphasized at the expense of freedom, basic human rights, pluralism, true elections, and genuine dissent.

To end up my study I can conclude with this note:

That Arabs are deeply dissatisfied with their present condition and place in history. It is not clear, however, which of two alternative visions they will follow as they approach the twenty-first century.

(52) Abelkebir Khatibi, "Double Criticism" ed., *Contemporary North Africa* (Washington, D.C.: Center for Contemporary Arab Studies, Georgetown University, 1985), p.p.9-10.

IN QUEST: CONTEMPORARY SCENE IN PHILOSOPHY

Aïda Gébrayel^(*)

Marxism: The inescapable philosophy of our time

In 1960 J.-P. SARTRE published *"The Critique of Dialectical Reason"*, his second major philosophical essay. Like *"Being and Nothingness"* of 1943, in the very first few pages he drops his great bombshell: Marxism is the inescapable philosophy of our time. This is the meaning of the two mysterious footnotes in *"Being and Nothingness"*, the one footnote⁽¹⁾ referring to the ability of the "previously corrupted" to "radically escape bad faith" into positive moral authenticity; the footnote⁽²⁾ referring to an "ethics of deliverance and salvation" which "can be achieved only after a radical conversion". Both footnotes end identically: the discussion of positive moral authenticity "has no place here"; the achievement of the ethics of deliverance "we cannot discuss here".

We now have the key to these footnotes- it is SARTRE's now famous conversion to Marxism. And so the radical escape of the "previously corrupted" into positive authenticity is the escape of the bourgeoisie into the authenticity of Marxism; and the ethics of deliverance and salvation is achieved by conversion to Marxism.

In the *"Critique of Dialectical Reason"*, we see the outcome of SARTRE's conversion to Marxism: free, independent conscious being, being-for-itself in its concrete existence disappears into a Sartrean version of Marx's proletariat, and existentialism, the subjectivist philosophy of conscious being of the solitary defiantly free-for-itself disappears into a Sartrean version of the objectivist, materialist philosophy of mature Marxism, into a scientific scenario of the dialectic of history as the struggle of social groupings to overcome scarcity.

Why does SARTRE say that there is an inescapable philosophy of our time? SARTRE claims to be following HEGEL and MARX. It was HEGEL who argued that all philosophies are relative-to, bound to, their historical times, that

(*) Institute of Social Sciences - Branch II-

(1) J.-P. SARTRE , "Being and Nothingness", Washington Square Press, 1966, p.91

(2) *ibid.* p.578

every philosophy is nothing but its own time reflected in thought-and that his own philosophy is now bringing the history of philosophy to its inescapable dialectical completion.

And it is MARX who said that all philosophies are ideologies, reflections of the dominant class in the existing economy made of production-and that his own theory, as the inescapable truth of the last oppressed class, brings to an end the dialectical history of philosophies and of the ideologies which they mask.

SARTRE himself is not claiming, as does HEGEL, that a philosophy must be regarded as inescapable in the sense of being perceived to bring the history of philosophy to a grand completing synthesis; nor is he claiming, as does Marx, that a philosophy must be regarded as inescapable in the sense of being perceived to bring the whole distorting history of ideologies to an end. As a twentieth-century existentialist and phenomenologist, SARTRE does not invoke any great historical finalities, any great dialectical culminations or endings for philosophy. SARTRE's most modest position is that for any society, at a particular time, there is only one philosophy which can be fully expressive of it, and is in this sense inescapable.

How does SARTRE defend his claim that it is specifically Marxism that is the inescapable philosophy of our time? He supports this bold claim only by the sweeping statement that the modern period in history has been dominated by just a few philosophers: There has been the age of DESCARTES AND LOCKE, the age of KANT and HEGEL, and there is now the age of MARX. There is no going beyond any of these great systems of thought, says SARTRE, until changes take place in the economic relations which these philosophies reflect. And while Marxism is dominant, we are compelled to be Marxists, to think in terms of Marxian philosophy. As the philosophy of the proletariat, Marxism is the philosophy which most completely reflects the class conflict of our own society and this historical time, and Marxism will remain inescapable as a philosophy until the proletariat is liberated from its oppression.

But then we will want to ask SARTRE, what becomes of existentialism, the philosophy of the human subject, free from causal determinism, condemned to be free to give meaning to its world, isolated in its dreadful proud freedom?

SARTRE's answer is that he now views existentialism as belonging to the class of minor philosophies which are "parasitical" systems, "living on the margin" of the dominant philosophy. Existentialism can however be integrated into Marxism by supplying Marxism with subjectivity, with the existentialist emphasis upon the human subject in concrete situations. Existentialist concern for conscious being will give a human dimension to the scientific abstractions and the dialectical necessities of mature Marxism. But that is existentialism's

only purpose. From the day when Marxism takes on a human dimension, says SARTRE, existentialism will no longer have a reason for being. But in the "*Critique of Dialectical Reason*", where SARTRE was to have demonstrated the power of existentialism to humanize Marxism, to bring the human subject back into the scientific scenario, the concrete human subject has disappeared from sight into one or another of a variety of social groups, and SARTRE's energies are consumed in constructing a theory of social groups.

SARTRE's conversion to Marxism

How, then, can we explain SARTRE's radical conversion from existentialism to Marxism? SARTRE wanted to construct a philosophy which would describe and analyze, from the perspective of the subject, the total freedom of the modern consciousness drawing upon the extreme case of the urban, rootless, skeptical, disaffected, hostile, narcissistic, sadomasochistic, amoral intellectual. And at the same time, SARTRE wanted to idealize total freedom as the only truly human and redeemable aspect of our lives. And there is no question but that in "Being and Nothingness" SARTRE painted one of the great portraits of all time of a type of human consciousness.

But SARTRE had taken such an extreme position in defending the total freedom of conscious being that an existentialist ethics became impossible. He isolated me as an empty negating consciousness with nothingness at my core, rather than a substantial self.

I have no foundation in myself, no essence, no human nature to set a standard for me. Being free, I am undetermined by my past; but being free, I cannot determine my future. As a nihilating, negating consciousness, aware of my lacks, my incompleteness, I am always transcending myself toward goals which will supply what I lack, but I can never achieve coincidence with these goals, I have no foundation in nature, which is meaningless, hostile, nauseating, and viscous. Science constructs abstractions and quantifications which, insofar as they bear upon human life, falsify it by incorporating the human subject in the region of things to be observed and manipulated, "engineered". I cannot claim a foundation in any religious or philosophical values; I cannot accept any values from another person or that are derived from any general principles, since any of these would be a loss of my freedom and a form of bad faith. I try to fill my nothingness with love, with a foundation in the lover, but this fails. I try to give myself a foundation by various forms of bad faith-role playing, pretending to be a thing-all of them fail.

And finally, SARTRE added, what we yearn for is not merely to be thinglike, a simple being-in-itself; our fundamental project is to be solid and

determined, to be conscious and free, like a human being. My longing is to be both conscious and an object, to be my own foundation as an in-itself, a solid rocklike being, but also to be conscious, a negating, nihilating for-itself. But such a being which would have the advantages of the two kinds of being, being-in-itself and conscious being, is what we mean by God. But there can be no such thing. Therefore, says SARTRE, God does not exist. And as for man's yearning to be both being-in-itself and being-for-itself - to be God - SARTRE says, "Man is a useless passion".

It is in this crisis, this extreme situation in which total freedom has led to total isolation and despair of any foundation, that SARTRE makes the existential leap to Marxism, which will provide the ethics which existentialism lacks and which will even be for the anguished modern consciousness an ethics of deliverance, of salvation.

But why did SARTRE not recognize this as bad faith? Why did he not see that to become a Marxist and a follower, if not a member, of the Communist Party is to become thinglike, to accept dogmas and the "spirit of seriousness" in ethics and politics for the group, to submit to party authority and control over major aspects of my life, to surrender my freedom?

But from a more fundamental philosophic standpoint, why did SARTRE not recognize that the gap and opposition between conscious being and all of its objects in the world-an opposition which had for him strong native roots in the Cartesian dualism of the individual self and the world - entailed a conception of the primacy of the individual, of individual conscious being, which was incompatible with Marxism or with any form of collectivism, with its primacy of the group- however enticingly collectivism might be presented as offering "emancipation" or "deliverance" or as the "inescapable" philosophy of our time. The only possible explanation is that aside from Marxism, SARTRE saw no exit from the dreadful, absurd freedom he himself has created.

But this still leaves the question why did SARTRE perceive Marxism as the only exit? The answer lies in the circumstances of SARTRE's own life between "*Being & Nothingness*" of 1943 and the announced conversion to Marxism in the "*Critique of Dialectical Reason*" of 1960- circumstances which the Western world outside of France has been slow to grasp. It is now clear that SARTRE and SIMONE de BEAUVOIR were apolitical when they began their writing careers; they hated their own class, the bourgeoisie, and hoped to destroy it by the power of literature.

SARTRE's hatred of the bourgeoisie became politicized during his encounter with communist colleagues in the wartime resistance movement. SARTRE, the existentialist celebrity acclaimed at the end of World War II as

the spokesman of freedom, already had been subjected to relentless, bitter attack by French communist intellectuals and had been condemned publicly as bourgeois enemy of the revolution. Since SARTRE the existentialist champion of the freedom of individual conscious being, was nevertheless drawn to the idea of revolution, the large and influential Communist Party of France (PCF), which dominated revolutionary thought and action in France, played a cat-and-mouse game with SARTRE and was able to keep him on the defensive in all his writing and political activities for close to the rest of his life. In *"What is Literature?"* SARTRE questioned whether one could become a communist and remain a writer. French intellectuals who joined the PCF were forced, he had observed, to surrender autonomy and to support the party, without criticism, in whatever were its policies. On the other hand, if a writer did not join the party, he would not reach the proletariat, who read only what the party permitted. Matters came to a head in 1948 to 1949 with the performance of SARTRE's new play, *"Dirty Hands"* (1948), which was critical of the communists' use of assassination to settle disputes among party members. SARTRE was immediately vilified by the PC newspaper, *"L'Humanité"*, and attacks on him increased so that by 1952 SARTRE had, in the words of another left-wing writer, "the most denounced, the most hated man in France". In these intolerable circumstances, SARTRE responded by becoming enraged at the government's arrest of JACQUES DUCLOS, the leader of the PCF. Hastily SARTRE wrote *"The Communists and the Peace"* (1952), in which he declared a new principle: that the French Communist Party and the Soviet Union must be accepted without criticism as the exclusive representatives of the oppressed. The PCF, in return for this capitulation, complimented SARTRE, and was soon accepted as one of the leading Marxist intellectuals.

Thus 1952, is the date of SARTRE's conversion to Marxism, long before the announcement in the *"Critique"* of 1960. SARTRE remained on relatively good terms with the PCF until May 1968, when he broke with the party and with the Soviet Union for their failure to support the French students and workers in a general strike and revolution. SARTRE next became involved with the ultra left politics of the French Maoists and announced a new political principle: Intellectuals must abandon their role as intellectuals, and engage in political action to serve the people. At this point the life of SARTRE, the radical intellectual, becomes split between his radical street activism, and his withdrawal to the writing of a completely nonpolitical work, *"The Idiot of the Family"* (1971-72), in three volumes, the psychological and sociological biography of GUSTAVE FLAUBERT, the nineteenth-century author of *"Madame Bovary"*.

It is only against this background of this political vicissitudes with the

Communist Party of France that one can understand SARTRE's conversion to Marxism: From the resistance movement of the war until May 1968 the Communist Party had been his reference group, the group whose judgment and evaluation of him was the only one that mattered. It is thus against this background that one can understand SARTRE's astonishing political career: SARTRE supported Stalin's purges of the intellectuals and professionals in Russia, and the notorious concentration camps; he supported the Algerian revolt against France and globally, the use of violence by colonial peoples to achieve independence; he became a leading champion of the Third World against the West. He supported the communist revolutions in Cuba and China; he turned down the Nobel Prize in literature in 1964, because it would appear to be acceptance of a bourgeois honor, he became passionately anti-American, viewing America as the enemy of the Soviet Union, and as the stronghold of capitalist imperialism. SARTRE presided over a war-crimes tribunal in Sweden which was deliberately set up to indict the U.S. for atrocities it committed in Vietnam; he wrote in ecstatic praise, after a visit to the Soviet Union, of the satisfactions of life and the complete freedom and egalitarianism which he found there. Among his last political acts were his hawking of ultraleft newspapers in the streets of Paris, and his attack upon the Vietnamese communists, (whom he had so passionately supported against the Americans) for their brutal expulsion of the ethnic Chinese.

On a promising note, SARTRE's conclusion in the *"Being and Nothingness"*, remained eventually open to ethical possibilities⁽³⁾, he nevertheless was unable to provide a new political philosophy in which existentialism would humanize Marxism. But in the crucial area for modern consciousness, the field where political thought, psychology, sociology, literature, and philosophy intersect, SARTRE is among the pioneers- he provided, for this crucial intersection of meanings in contemporary culture, fruitful concepts and methods to be developed, and his life was a struggle to express the complex and subtle significance of the truth that conscious being is a being-in-the-world. SARTRE died on April 15, 1980. A spontaneous crowd of over fifty thousand people gathered and accompanied his body to the cemetery. French newspapers ran special editions and tributes were paid by the president and by political and cultural leaders in France and around the world.

JEAN-PAUL SARTRE must be credited with being the major voice in the development of twentieth century existentialism and its dissemination. But SARTRE's existentialism is today more and more identified as one subtype of

(3) Ibid, p.798: "(...) All these questions, which refer us to a pure and not an accessory reflection, can find their reply only on the ethical plane. We shall devote to them a future work".

the broader philosophic viewpoint called phenomenology.

Phenomenology is the philosophic viewpoint which was began by the German philosopher EDMUND HUSSERL, who gave its name, and whose influence upon SARTRE is greatly noticeable.

Phenomenology, which incorporates existentialism, is one of the two major rival philosophic viewpoints in the world today. The two notably competing philosophies of the present time are phenomenology (including existentialism) and linguistic philosophy. And so we turn to an overview of the present philosophic scene, to these two opposing philosophies of the present time with the question what are the problems which command the vitality, the restless negativity, and the creative living spirit of philosophy now, in our own time?

Phenomenology

Phenomenology as a school of philosophy was developed in German universities prior to World War I, most notably by E. HUSSERL; it was continued by MARTIN HEIDEGGER, and others, and by J.-P. SARTRE in his existentialism and it continues to be developed by many philosophers at the present time. We recognize the word from HEGEL's great work "*The Phenomenology of Spirit*".

The influence of HEGEL is present in the development of phenomenology and existentialism. By phenomenology, HEGEL meant the theory of phenomena, the objects which we experience. Specifically, HEGEL presented the theory that the phenomena which we experience, which appear to us, are a product of the variety of activities and conceptual structures of human consciousness, and are relative to culture and history.

HUSSERL rejects HEGEL's view of the cultural and historical relativism of phenomena, but he accepts HEGEL's formal concept of phenomenology, and it becomes the basic principle for the development of all types of phenomenology: The phenomena of experience are products of the activity and structures of our consciousness.

Neither for HEGEL nor the phenomenologists are phenomena appearances of things-in-themselves, things as they are independently of our ways of perceiving them.

The kantian thing-in-itself, since it remains, by definition, forever outside the grasp of the structures of consciousness, is eliminated. A second, related principle of phenomenology is that only an analysis of the activity and structures of consciousness can provide an understanding of the phenomena we

experience, since consciousness itself constitutes them. Third, HUSSERL and all other phenomenologists insist upon the intentional aspect of consciousness: consciousness is directed toward objects, it is consciousness-of; consciousness consists of intentional acts and intended objects. A fourth principle of phenomenology is its rejection of empiricism and scientific method, and any philosophy (such as naturalism)^(*) which rests upon them, on the ground that they treat consciousness by methods which are designed for predicting and controlling things in nature. Closely related to this is a fifth theme, the rejection of scientific world view or metaphysical systems which synthesize the sciences, on the ground that since they are scientifically based pictures of the world, they will necessarily omit and falsify the role of consciousness in perceiving the world. And a sixth principle is that phenomenology is deliberately autonomous as a philosophy; it is independent of the methods or facts of any of the natural sciences, social sciences, and history it accounts for consciousness and the phenomena of experience solely from a philosophic internal analysis of consciousness itself.

But HUSSERL have something of great boldness to add to these principles of phenomenology. HUSSERL was a mathematician and logician, and he was obsessed, as was the mathematician DESCARTES, by a vision of finding certainty for philosophy, the same indubitable certainty that is found in mathematics. Moreover, like DESCARTES, HUSSERL saw himself as living in a time of crisis, as he indicated by the startling title of his last major philosophic essay: *"Philosophy and the Crisis of European Man"* (1935).

The intellectual crisis of the Western world, HUSSERL says, is that we have lost our belief that there is any rational certainty, any absolutely certain truth.

The villain in this story, as HUSSERL tells it, is the dominance of the modern world of the natural sciences and the accompanying philosophy of naturalism. HUSSERL views naturalism as a philosophy according to which physical nature encompasses everything that is real. Naturalism thus reduces human consciousness to the status of being merely a part of nature, the product of physical causes. Moreover, naturalism demands that human consciousness, like every other part of nature, should be explained by the enormously successful methods of the natural sciences- physics, chemistry, and biology. But HUSSERL insists, as SARTRE does, that conscious being is completely different from material being and cannot be explained in the same way.

(*) It derives from both the Humean (empirical) and the Hegelian (idealist) traditions: it is a view of pragmatism seeing the continuity of mind with nature; knowledge as a biological and social mode of adaptation on the part of the human organism; the supremacy of scientific method.

More important, however, HUSSERL argues that if human consciousness is merely material, a part of physical nature, it can never be a foundation for rational certainty. Naturalism has brought upon us, says HUSSERL, the present crises of the loss of the belief in any absolute certainty, any rational truth, And HUSSERL makes it clear that it is not only an intellectual crisis of the lack of any certainty at the foundation of our thought, but a social and political crisis as well: If, for European man, no belief has certainty, then European man has no truth to be his shield against the rise of fascism and its appeal to irrationalism. And for HUSSERL there was also a personal crisis: without a basis in some absolute certainty, said HUSSERL, "I cannot live; I cannot bear life unless I can believe that I shall achieve it".

HUSSERL struggled all his life to restore to philosophy a foundation in certainty- a Cartesian rock such as the Cogito- and he failed. As a phenomenologist, he had tried to demonstrate that through a complex phenomenological method of reducing ("bracketing") ordinary experience to pure experience, we can know with absolute certainty the essential structures of our conscious acts, such as thinking and remembering, and, on the other side, the essential structures of the objects which these acts intend, or refer to. And thus philosophy would become a "rigorous science" and certainty would be achieved-philosophy and all the sciences would rest upon this firm foundation of absolutely certain knowledge of the universal and necessary acts and structures of consciousness.

The difficulties which HUSSERL ran into in defending these ingeniously brilliant and desperate claims finally forced him to surrender his quest for certainty and led him to his last view of phenomenology-that it seeks to describe the structures of our daily life experience, our common experience in the life-world (*Lebenswelt*) of everyday affairs. The structures of the life-world, the world as it is lived and experienced by conscious subjects, is what phenomenology studies and describes and is the rich source from which the natural sciences must take their abstractions. Thus *Lebenswelt* is the foundation of philosophy and also of all the sciences. With the conception of the life-world of conscious subjects, phenomenology in this modest, descriptive form still has its own foundation and is still liberated from domination by the natural sciences. The conception of the *Lebenswelt* is thus a seventh important claim of phenomenology.

It is HUSSERL's conception of the *Lebenswelt*, the life-world, the world as experienced and lived by conscious beings, that exerted a profound influence upon HEIDEGGER and SARTRE and that continues to excite most contemporary phenomenologists.

HEIDEGGER and SARTRE and most phenomenologists today have given

up on DESCARTES's and HUSSERL's quests for mathematical certainty as a foundation for knowledge, and make the more modest claim that they are trying only to describe the many ways in which consciousness itself provides the structure and the felt quality of the world as we experience and live it, the life-world of conscious being-as SARTRE described our consciousness of the Other, and of his look and of the resulting loss of my sense of freedom, and of the ensuing master-slave struggle with the Other.

What then of the existentialism? You have been wondering, how is the passionate, psychologizing existentialism of SARTRE related to the rigorous abstract phenomenology of HUSSERL?

What is the relationship of existentialism to phenomenology? Existentialism bases itself upon the principles and conceptions of phenomenology which have been summarized here. Its focus, however, is upon the exploration of the life-world of conscious being, the lived life of conscious subjects. It is only to this element within phenomenology that existentialism has made a contribution. And thus HUSSERL's concept of the life-world is the specific link between existentialism and phenomenology. HEIDEGGER and SARTRE, HUSSERL's most famous followers, may thus be regarded as existentialists insofar as they focus phenomenology upon the regions of being and specifically upon my existence as conscious being. According to their description, as conscious being I live in a life-world into which I feel myself to be absurdly thrown, a world in which I find that as conscious being I alone provide its meaning and values; and my life is lived in anguish and despair.

And last, we should mention the influence of phenomenology and existentialism outside philosophy. They have been a considerable and growing influence upon the social sciences, especially upon sociology, cultural anthropology, and political science; and also upon psychology and psychotherapy. All of these sciences and psychotherapies have been learning from existentialism and phenomenology the importance of the conscious subjects, and his modes of structuring, feeling, and acting in the world; they are studying the ways in which the individual subject perceives himself, others, and the world, rather than looking at him only in terms of his behavior, or statistically, or as defined by a social system. Under the influence of phenomenology and existentialism, social scientists and psychotherapists are discovering that an important part of our knowledge of human individuals and groups is understanding their ways of perceiving the world.

Linguistic philosophy: Logical positivism and Analytic philosophy

Existentialism and phenomenology were German and French philosophical

movements which had for the most part been developed prior to World War II. Their impact upon the United States came only after in the 1950's and 1960's, as communication with the many European refugee scholars in the United States developed, and as the slow process of translation into English made the key book available to American readers.

But before World War II there had occurred the impact of another type of philosophy-linguistic philosophy-which has been described as descending like an avalanche upon philosophy in America, burying every other type of philosophy in its path. Although it is now disintegrating, Linguistic philosophy has remained the dominant philosophic viewpoint in the United States and in Britain since the 1930's.

What was the source of this powerful philosophic avalanche?

As the principal historic, philosophic source of existentialism and phenomenology is HEGEL, so the principal historic source of linguistic philosophy is the empiricism of DAVID HUME.

Linguistic philosophy

The first stage of linguistic philosophy is called logical positivism (or logical empiricism), and it arose during the 1920's and early 1930's in two major universities, the University of Vienna in Austria (Vienna Circle), and in Cambridge University in England. In both universities logical positivism developed as an attack upon all metaphysical systems such as the hegelian, and demanded a return to the empiricism of HUME.

Like HUME, the logical positivists argued that there are only two kinds of propositions, the propositions of logic and mathematics (which HUME had said dealt with "relations of ideas") and the propositions of common sense and science (which HUME had said deal with "matters of fact"). We have, they say, no other kind of knowledge than that which logic, mathematics and science give us. And just as HUME proposed that since metaphysics contains neither logical, mathematical, nor factual propositions, we would commit it to the flames, so logical empiricism demands that metaphysics be destroyed. But the logical positivists are even more savage than HUME in their attack on metaphysics. The logical positivism developed by the Vienna Circle set out from its inception to destroy metaphysics.

The august membership of the Circle-philosophers, physicists, mathematicians, and logicians-loathed and feared the German idealistic philosophies which appeared to be legitimating the rise of irrationalism in continental politics. The goal of the Vienna Circle was to destroy philosophy except for the

philosophic analysis necessary to establish an absolute certain foundation for the sciences. The goal of logical positivism was to establish in place of metaphysical speculation, a tough, empirical “scientific mentality”, and to make the science of physics the model for all human knowledge. To achieve this goal on behalf of science, the logical positivists became an international movement, holding congresses, and publishing monographs for the purpose of “propagating and furthering a scientific outlook”.

The final blow which the logical positivists delivered to metaphysics was to show that metaphysics is not merely false but is actually meaningless. The propositions of metaphysics are neither true nor false, they said, but without any meaning at all. How did they show this? By establishing a principle which would test the meaningfulness of statements. This is logical positivism’s famous verifiability principle. The verifiability principle for testing meaningfulness was clearly designed by the logical positivists with the empirical statements of physics as a model and thus it serves to favor science over philosophy. It says that a factual statement (in contrast to a logical or mathematical proposition) is meaningful if and only if it is empirically verifiable. To be cognitively meaningful, that is, to be meaningful as factual or descriptive knowledge, a proposition must, at least in principle, be testable by empirical observation. But no metaphysical statements such as PLATO’s statements about the forms, DESCARTES’ statements about mental and physical substances. HEGEL’s statements about finite and absolute spirit- none of these statements can possibly be proved empirically, by means of sensory observation or experimentation. Therefore, logical empiricism triumphantly concludes, metaphysical statements are meaningless, nonsensical. The verifiability principle has thus put an end to metaphysics.

But if metaphysics is meaningless nonsense, what about the statements of ethics? Ethics, too, is thrown into the flames. The statements of ethics, the ethics of PLATO or of HEGEL or of SARTRE, even a basic ethical statement such as “killing is wrong”- all ethical statements can immediately be shown to be meaningless, since none of these statements can pass the test of being empirically verifiable. But within logical positivism a special theory for ethics was developed and generally supported, and became known as the emotive theory of ethics. The emotive theory of ethics argues that ethical statements are not really statements conveying knowledge at all (they are “noncognitive”), but are only expressions of our feelings or emotions. Thus to say that killing is wrong merely expresses our feelings of disapproval of killing; it does not, however, provide any knowledge that is empirically testable, and so it is cognitively meaningless.

But just as there is no possible way of verifying by empirical observation the

statements of metaphysics and ethics, neither is there any way of empirically verifying the statements of theory of knowledge, social philosophy, philosophy of history, philosophy of religion, or aesthetics, statements in these philosophical fields clearly cannot be rescued from meaninglessness by being claimed to be mathematical or logical propositions. But there are only two kinds of meaningful language, say the logical positivists: the language of empirically observed fact and the abstract language of logic and mathematics. Then into the flames as nonsense go all these areas of philosophy, since they have no meaning, they give us no knowledge, they contain no truth. Most of the logical positivists denied that they were philosophers.

RUDOLPH CARNAP, one of the leading figures in the Vienna Circle, proclaimed in 1932 that “we give no answer to philosophical questions and instead reject all philosophical questions, whether of Metaphysics, Ethics or Epistemology”. For logical positivism, the empirically verifiable propositions of science and the formal propositions of mathematics and logic constitute the only source of truth; the claims to truth of traditional philosophy must therefore be discredited and destroyed.

What, then, if anything, is left for philosophy? Logical positivism answers that philosophy can offer no truths about the world. Philosophers must give up their old lofty notions of being master builders of metaphysical systems (such as DESCARTE’s system, which incorporated the new science, or HEGEL’s system, which incorporated the whole of human culture). Philosophy must give up offering moral truth as PLATO did, or diagnosing the historically rooted contradictions of our time, as MARX did. The only function of philosophy is an activity- the activity of clarifying our language by providing a logical analysis of statements.

There are three ways in which this is to be done: first, to provide a standard or test for meaningfulness, so that meaningless statements can be exposed; this is the function of the verifiability principle.

Second, philosophy must clarify the individual scientific statements by analyzing them into statements of what is directly observed. And third, there is the ideal logical positivism- the unity of science (the dream of DESCARTES), in which all the sciences would be unified by being reduced to the language of physics, the most fully developed science, in an orderly logical procedure.

The seemingly aggressive and boldly destructive movement of logical positivism, fortified by the logical, linguistic, and scientific features of its arguments, was nevertheless short-lived. Its central doctrine, the verifiability principle, was soon subjected to devastating attack on several grounds. First of all, the verifiability principle failed its own test, since it is not itself an

empirically verifiable statement; it is therefore embarrassingly meaningless. Moreover, the verifiability principle as a test of the meaningfulness of statements places science itself (which was designed to support) in danger, since scientific laws and other scientific construction are not completely verifiable. Also, the principle is unclear as to whether it requires actual verification or only possible verification, and if only possible verification, what this relaxed requirement means. As for the other two ways in which philosophy functions to clarify our language: the logical translation of scientific statements into simple observation statements ran into unresolvable controversies; and the ideal of the unity of science was also beset with difficulties and abandoned.

Logical positivism is now dead. The Vienna Circle had begun to disintegrate early in the 1930's, and in the middle of the 1930's the Jewish members were forced to flee from HITLER's National Socialism. By the end of World War II, the movement had come to an end. Many of the logical positivists had already come to question some of their previous assumptions, especially the assumptions that the artificially constructed language of observation statements is both the only language which can test the meaningfulness of a proposition and is also the only language which corresponds with the actual facts of the world. And so the transition was soon made to abandon these assumptions and to claim instead that meaningfulness can be tested by a variety of languages, and that no language corresponds with the facts of the world.

In this way, the second stage of linguistic philosophy began to emerge—the stage of analytic philosophy.

WITTGENSTEIN: "*The Tractatus*". It was one man, who, by an extraordinary set of circumstances, was the link between the emerging logical positivists of Cambridge University in England and those in the Vienna Circle at the University of Vienna in Austria— and who was also the link between logical positivism and analytic philosophy, the two stages of linguistic philosophy. That man was the psychologically tormented logical genius LUDWIG WITTGENSTEIN (1889-1951). WITTGENSTEIN was born in Vienna in 1889 into a family of great wealth and great intellectual and artistic cultivation. His earliest interests appear to have been in mechanical things, and he first studied engineering in Austria and then in Germany. He then moved on to England to continue his studies, and for three years was involved in aeronautical research.

WITTGENSTEIN's interests then turned to mathematics and logic and he became a student during 1912 and 1913 of the famous British philosopher and mathematician BERTRAND RUSSELL, at Cambridge University.

Like the logical positivists in the Vienna Circle, RUSSELL's philosophy at this time reflected an attack upon German idealism, in his case a reaction to the

rise of German idealism among British philosophers. RUSSELL's attack upon their metaphysics involved him in analyzing facts in order to construct a new language which would correspond exactly with the facts of the world. It was here in Cambridge, apparently, that WITTGENSTEIN first did serious and extensive reading in philosophy, and he is reported to have been surprised to discover that the philosophers whom he had "worshipped in ignorance" before studying them were "stupid and dishonest and make disgusting mistakes!" As for himself, he felt that the development of his own ideas in logic was hampered by the fact that his life was "full of the most hateful and petty thoughts and acts". "How", he asks, "can I be a logician if I am not yet a man? Before everything else I must become pure." WITTGENSTEIN retreated to total seclusion on a farm in Norway from the end of 1913 to the beginning of World War I; and the vast wealth which he inherited at the death of his father in 1913 he gave away.

WITTGENSTEIN volunteered for service in the Austrian Army as soon as World War I broke out, and during his years at various army posts, he completed his first major work which later was given the title "Tractatus Logico-Philosophicus", usually referred to as the Tractatus, (the Latin word for treatise, or essay). The Tractatus was published in 1922 and became the bible of the logical positivists in the Vienna Circle, with whom WITTGENSTEIN apparently had many discussions. In the preface of this strangely dogmatic and obscure small book, less than eighty pages long, WITTGENSTEIN announced that his book "deals with the problems of philosophy" and that his aim was to show that language sets a limit on what we can meaningfully say.

Language, says WITTGENSTEIN's compelling argument is meaningful only when it pictures facts for us. This view point, which claims that a sentence is a picture, has come to be called the picture theory of meaning WITTGENSTEIN says:

"A proposition is a picture of reality: A proposition is a model of reality as we think it to be". (Tractatus 4.01)

And in any picture there must be a correspondence between the picture and the state of affairs it represents. Thus our propositions are true insofar as they provide a picture of the actual facts in the case; and our propositions are meaningful insofar as they provide a picture of the possible facts in the case. Propositions which fail to picture the actual or possible facts in the case. Propositions which fail to picture the actual or possible facts in the case are without any meaning at all, they are nonsensical. And WITTGENSTEIN, whose hatred for traditional philosophy is intense, quickly points to philosophy, and says:

"Most of the propositions and questions to be found in philosophical works

are not false but nonsensical. Consequently we cannot give any answer to questions of this kind, but can only establish that they are nonsensical. Most of the propositions and questions of philosophers arise from our failure to understand the logic of our language". (Tractatus, 4.003)

The logical positivists regarded WITTGENSTEIN's picture theory of meaning as the source of their verifiability principle.

And so we ask of WITTGENSTEIN, as we asked the logical positivists, what is left for philosophy?

WITTGENSTEIN answers in the Tractatus, as the logical positivists did, that philosophy has no other legitimate function than as an activity: "Philosophy is not a body of doctrine but an activity". (Tractatus, 4.112).

Nothing is left for philosophers to do but to engage in the activity of exposing the meaninglessness of previous philosophers. Philosophers have failed to understand the limits of language: that meaningful language can only picture reality and thus that the only true propositions are those that picture the actual facts in the case- and the logical consequence of this is that the totality of true propositions is identical with the totality of the propositions of the natural sciences. But "philosophy is not one of the natural sciences". (Tractatus, 4.111) And thus WITTGENSTEIN concludes that the correct method in philosophy would really be the following: to say nothing except what can be said (propositions of natural science, something that has nothing to do with philosophy).

But philosophers have not yet learned, WITTGENSTEIN says, that ethics, religion, metaphysics "cannot be put in words".

The question which ethics, religion, metaphysics ask- What is good? Does God exist? What is real?- these questions which strike us as deep and profound, are actually nonsensical, he says, since they do not picture any possible facts. But unlike the logical positivists, who simply dismiss all such questions as nonsensical, WITTGENSTEIN's response to the meaninglessness of metaphysics, ethics, and religion is to refer to these deeply moving matters as "the mystical"- things which the logic of language precludes us from saying anything about things which lie beyond the reach of language. "Unsayable things do exist", he says, but the last proposition of the Tractatus says: "Whereof one cannot speak, thereof one must be silent".

WITTGENSTEIN's Tractatus links the earlier work of RUSSELL at Cambridge University with the Vienna Circle's logical positivism which emerged some years later.

Despite some important differences among them, their agreements are of major significance in bringing about the linguistic turn in philosophy: the attack upon metaphysical claims to truth; the emphasis upon elementary “factual” propositions; and the theory of language as the frame for meaning, defining and limiting meaningfulness.

For sometime, WITTGENSTEIN seems to have been convinced that he had “solved all philosophical problems” as he had set out to do. He gave up philosophy and worked as a schoolteacher in an Austrian village, he successfully applied for admission to a catholic monastic order, he labored as a gardener’s assistant in a monastery, and he designed a magnificent house for one of his sisters. But in 1929, after sixteen years, he returned to Cambridge University, where he lectured and entered upon the new line of thought which led to his second great book, “The Philosophical Investigations”.

In 1939, he received a prestigious chair in philosophy and continued his informal lectures, accessible only to a very select group of advanced students. In intense discussions with his student disciples, WITTGENSTEIN worked out the thoughts which were published in 1953 after his death, under the title “*Philosophical Investigations*”.

During World war II, WITTGENSTEIN left the university to work in various hospitals which served the war wounded. Although he returned to the university, he had become dissatisfied with teaching, increasingly troubled by the hypocrisy of human beings, and by his failure to purify his own life. In ill health, he retreated to seclusion in order to write. He died in 1951.

Linguistic Philosophy

In a further study about the impact of linguistic and analytic philosophy, continuous philosophical investigations will show how we attempted to present the concepts, theories, and themes that show bitter conflicts and deep continuities among philosophies and their persistent power to influence the ways in which we view ourselves and our world. And how we also tried to show that philosophy is both a product and producer of civilization. Particular philosophies have their origins in the intellectual and social problems of their own time and culture; and by their construction of a theory of reality, knowledge, morality, politics, or history, they serve to define the norms and ideals of the culture and the era.

And finally it will show how we tried to present each philosophic work as expressing the living spirit of a mortal human being, in a specific cultural situation, struggling to understand, as we all must, the human condition in the

changing yet continuous reality in which we find ourselves.

Bibliography

- 1 - Farber, Marvin. "*Foundations of Phenomenology*". Cambridge: Harvard University press, 1943.
- 2 - Hoijer, Harry. "*Language in Cultures*" (Chicago: University of Chicago Press, 1954)
- 3 - Kluckhohn, Clyde. "*Mirror for Man*" (N.Y.: Whittlesey, 1949)
- 4 - Kraft, Victor. "*The Vienna Circle: The Origin of Neo-Positivism*" trans. Arthur Pap (N.Y.: Philosophical Library, 1953)
- 5 - Rorty, Richard. "*The Linguistic Turn*". (Chicago: University of Chicago Press. 1967)
- 6 - SARTRE, J.-p. "*Being and Nothingness*". (Washington Square Press, N.Y.: Pocket Books, 1966).
- 7 - Spiegelberg, Herbert. "*The Phenomenological Movement: A Historical Introduction*". The Hague: Nijhoff, 1965.
- 8 - Wartofsky, Marx W., "*Conceptual Foundations of Scientific Thought*" (N.Y.: Macmillan, 1968)
- 9 - Weinburg, Julius. "*An Examination of Logical Positivism*". N.J.: Littlefields Adams, 1960.
- 10 - Wittgenstein, Ludwig. "*Philosophical Investigations*", trans. G.E.M. Anscombe Oxford Blackwell, 1953)
- 11 - Zaner, Richard. "*The Way of Phenomenology*". N.Y.: Pegasus, 1970.

**Liste des thèses, des mémoires et des notes de recherche présentés
durant l'année académique 1999-2000
à l'Institut des Sciences Sociales II**

AL-MOUNZER (Fayçal)	الزراعة في البقاع: مقارنة اقتصادية مالية واجتماعية	Thèse de Doctorat en sciences sociales.
BADR (Lara)	Anthropologie de l'Entreprise - Cas de la bigouterie traditionnelle de Tripoli - Liban	Mémoire en DES (Anthropologie)
ABI HABIB (Emile)	البطريك الياس الحويك (١٨٩٩-١٩١٨) سياسته الداخلية: مقارنة اجتماعية - سياسية	Mémoire en DES (Sociologie politique)
SAAD (Maguy)	La participation dans l'organisation du Vicariat Patriarcal Maronite de Sarba, - Une étude de cas comparative -	Mémoire en DES (Psychologie sociale)
ABOU JAOUDE (Liliane)	L'Entreprise artisanale Irap- Essai d'anthropologie	Mémoire en DES (Anthropologie)
FARAH (Naïm)	Le défi de l'eau au Moyen-Orient: Source de conflit au facteur de développement, de coopération et de paix	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie du développement)
AL KAREH (Christiane)	La situation socio-économique des pêcheurs de Jbeil	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie du développement)
MAKHOUL (Loubna)	أزمة الزواج في لبنان - دراسة حالة (جونية)	Note de recherche en Maîtrise (Anthropologie)
BOU ABSI (Rodrigue)	عودة المهجرين في لبنان (١٩٩٠-٢٠٠٠) - مقارنة اجتماعية - سياسية -	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie politique)
SLEIMAN (Bahia)	المجلس النيابي اللبناني في مواجهة بعض الأزمات	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie politique)
ZOGHBI (Abdallah)	بيانات مجلس المطارنة الموارنة (١٩٩٠- ٢٠٠٠) - مقارنة اجتماعية - سياسية	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie politique)
ABOU RJEILE (Rania)	الأقلية السريانية في لبنان: مقارنة اجتماعية - سياسية	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie politique)
MOUSSALLEM (Rita)	المرأة في لبنان واقعا الاجتماعي - السياسي والنقابي (١٩٤٣-١٩٩٩) - مقارنة اجتماعية - سياسية -	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie politique)

YAZBECK (Marie-Claude)	L'artisanat d'art traditionnel au Liban - Approche en technologie culturelle -	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie du Moyen-Orient)
DIMASSI (Rose)	L'Evolution du salaire minimum depuis les années 60	Note de recherche en Maîtrise (Sociologie du développement)
KAHAWATI (Nisrine)	Communications and Promotions	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
ZAIDAN (Zeina)	"The perfect boss": personal management	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
MOAWAD (Rania)	Society and the theater: A study of the impact of social change on the lebanese theater	Research paper in "Maîtrise" (Sociology of development)
HAJJ (Elizabeth)	The need of belonging	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
KHOURY (Lidia)	"Social Exchange", as form of communication	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
JREIDINI (Joseph)	"Green peace in Lebanon:" An institutional and socio-political approach	Research paper in "Maîtrise" (Sociology of the M-E)
FARES (Lana)	Factors in childhood leading to prejudice in adulthood	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
ABOU SLEIMAN (Fadia)	Reasons of adolescent's academic failure	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
MAAMARI (Roula)	The social and psychological, dimensions of advertising	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
ORFALI (Rita)	Shyness: Socio-psychological dimensions	Research paper in "Maîtrise" (Social Psychology)
BAAKLINI (Fady)	دراسة ديموغرافية عن مرض السل في مركز الكرنتينا سنة ١٩٩٨	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
OUAIS (Ramzi)	الامية في المجتمع اللبناني	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
KARKAR (Wissam)	Les accidents de la route au Liban	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
NASSIF (Georges)	التوزيع الديموغرافي في الجسم الطلابي والتعليمي في ا لقطاع العام المهني والجامعي في لبنان	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
RICHANI (Fouad)	A chaque pays son problème démographique: Indicateurs et problèmes démographiques dans certains pays arabes	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)

KHOURY (Noha)	الزواج في أبرشية بعلبك الهرمل للروم الكاثوليك	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
ZAKHIA (Marie)	وزارة الموارد المائية والكهربائية ومشروعها الانمائي في منطقة الضنية	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
KESROUANI (Colette)	دراسة ديموغرافية عن الزواج في رعية سيدة المعونة الدائمة للروم الكاثوليك في فرن الشباك ١٩٤٠ - ١٩٩٩	Note de recherche (Certificat de spécialité en démographie)
ISKANDAR (Majida)	Etude démographique d'un groupe de mères des cheftaines des guides du Liban	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
AKL (Naji)	"Le chômage"	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
ELIAS (Elie)	Les Diplômés de L'U.L, Faculté de Sciences	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
BACHAALANI (Joseph)	خريجو كلية العلوم - الفرع الثاني لعام ١٩٩٦ - ١٩٩٧ في الجامعة اللبنانية وانخراطهم في سوق العمل	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
ABI FADEL (Colette)	دراسة ديموغرافية لبلدة بقسماً	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
SAYEGH (Pierre)	Etude démographique du village Ras Alhoche sur base des registres ottamans	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
SALAME (Micheline)	Démographie de l'activité industrielle au Liban	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
HARB (Claudine)	Mariage et mariage consanguin dans le village de Tannourine	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
HABR (Rami)	Etude démographique du village de Mansouriet-Bhamdoun	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
ABI SALLOUM (Micheline)	دراسة ديموغرافية لطلاب كلية الاعلام والتوثيق في الجامعة اللبنانية خلال العام الدراسي ١٩٩٨ - ١٩٩٩	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
ABI JAOUDE (Antoine)	Les déplacements volontaires et forcés de la population agricole du Mont-Liban	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
HAROUTIAN (Aurore)	Causes of hospitalisation	Research paper (Certificat de spécialisation en démographie)
SALEM (Rodolphe)	La présence libanaise au Canada	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)
RICHA (Roger)	دراسة ديموغرافية حول العاملين في مديرية الشؤون المالية لمؤسسة كهرباء لبنان	Note de recherche (Certificat de spécialisation en démographie)

**Les mémoires et les notes de recherche qui
se sont distinguées durant l'année académique 1999-2000
à l'Institut des Sciences Sociales II.**

– **Nom de l'étudiant: Naïm FARAH**

- Titre de la note de recherche (Maîtrise): Le défi de l'eau au Moyen-Orient: Source de conflit ou facteur de développement, de coopération et de paix.
- Option: Economie & Développement
- Directeur de la note: Dr. Maral GUIDANIAN
- Résumé de la note:

«Au Moyen-Orient, l'eau pose des problèmes et constitue une source d'instabilité. Les conflits relatifs à cette question sont synonymes de lutte pour la vie. Plusieurs solutions de partage ont été proposées dans le but de surmonter les obstacles qui entravent les relations entre les pays de la région.

La note se propose une mise au point de l'importance géo-stratégique du M-O, de sa croissance démographique et par conséquent du déficit alimentaire qui se signale à certains endroits.

En outre elle passe en revue les différents conflits qui ont marqué l'histoire de cette partie du monde ainsi que les solutions qui pourraient favoriser l'action en matière de développement, de coopération et de paix».

– **Name of student: Nisrine KAHAWATY**

- Title of the research paper "Maîtrise": Communications & Promotions
- Option: Social Psychology
- Director of research: Kamil HAJJ Ph.d.
- Abstract of the paper:

“Communications is a process whereby individuals share meanings and establish a common sense of thought”.

In fact, Communications is one of the most important topics of Social Psychology.

The paper tried to explain all factors related to the social and psychological dimensions of the interaction process, moving from a single attitude towards the exquisite powers of influence and persuasion.

It tried also to clarify the communication process as a whole and to what extent the communicator plays an important role in delivering the message fully and clearly.

And by logical order, it explicitly attacked the different types of communications, with all the strategies and tactics used, to be able then to evaluate.

To support the work, a survey has been conducted to determine the importance of the strategies used in generating positive pre-settled goals and objectives on one hand, and to test the impact and effect of different types of communications on the other hand."

- اسم الطالب : بهية سليمان

- عنوان مذكرة البحث (جدارة): دور المجلس النيابي في مواجهة بعض الأزمات .
- الاختيار: علم اجتماع سياسي
- المشرف: د. حنا الحاج
- ملخص المذكرة :

«كثرت الآراء وتناقضت الاجتهادات حول تقييم عمل المجلس النيابي اللبناني وانجازاته . بعضها قال بفاعليته وبعضها الآخر بغيابه أما البعض الثالث فاعتبره غير موجود .

انطلاقاً من هذه التناقضات كان لابد من دراسة دور المجلس وتحديد موقعه على الساحة اللبنانية لجهة اتخاذ القرارات الحاسمة خاصة في زمن الأزمات الكبرى . وبما أن هذه الأخيرة متعددة اكتفت المذكرة بتناول حدثين هامين هما: اتفاقية القاهرة عام ١٩٦٩ واتفاق ١٧ أيار ١٩٨٣ . وفي الحالتين جرى التركيز على دور المجلس حيالهما .

تظهر المذكرة عقم دور مجلس النواب في المعالجات التي طرحت والحلول التي اقترحت . فجاءت النتائج هزيلة نسبة للمسؤوليات المصيرية . كما اختلفت طريقة تعاطي المجلس مع كل من الاتفاقية والاتفاق فكان خطه السياسي شديد التعرج . فهو حيناً صمام

الأمان وأحياناً أخرى يسجل تراجعاً مخيفاً وعجزاً في معالجة مسائل غاية في الخطورة».

– **Nom de l'étudiant: Claudine HARB**

- Titre de la note de recherche (Certificat de Spécialité en Démographie):
Mariage et mariage consanguin dans le village de Tannourine
- Directeur de la note: Mme Dunia ASMAR ALLAM
- Résumé de la note:

«Les traditions et les mœurs diffèrent d'une société à l'autre comme elles diffèrent d'une communauté à une autre. Elles peuvent être communes dans le principe mais elles diffèrent dans la forme et la pratique.

La note de recherche traite du phénomène du mariage dans un village situé dans le Nord du Liban.

Les différents aspects analysés montrent que les changements dans la forme et la pratique du mariage dans un milieu rural suivent de plus en plus ceux du mariage dans un milieu urbain. Le mariage à un âge très jeune qui n'existe presque plus dans la ville devient rare dans le village. La consanguinité avec tous ses degrés, bien qu'elle soit présente chez un bon nombre de couples, est en régression voire en disparition. Ce qui indique que ces gens sortent du cercle de l'endogamie vers celui de l'exogamie».

– اسم الطالب : ريتا مسلم

● عنوان مذكرة البحث (جدارة): المرأة في لبنان: واقعها الاجتماعي - السياسي والنقابي (١٩٤٣ - ١٩٩٩) - مقارنة اجتماعية - سياسية

● الاختيار: علم اجتماع سياسي

● المشرف: د. حنا الحاج

● ملخص المذكرة

«تمحورت اشكالية البحث حول ما تعاني منه المرأة اللبنانية من تناقض بين النصوص القانونية والواقع المعيش.

ركزت المذكرة على تحديد المسؤوليات في هذه المسألة الحياتية والاجتماعية، كما سعت إلى تبيان خلفيات هذا الواقع وانعكاساته على المجتمع.

على الرغم من اجماع المستجوبات (١٥٠) اللواتي تناولهن البحث على كفاءة المرأة

وقدرتها على المشاركة ، فقد أظهرت المذكرة أن المسؤولية لا تقتصر فقط على الرجل والمجتمع الذكوري بل ان المرأة تتحمل جانباً مهماً منها خاصة لجهة عدم رغبتها وأحياناً عدم قدرتها على الالتزام في ميدان العمل العام» .

– **Nom de l'étudiant: Marie Claire Wadad ABI KANAAN**

- Titre de la note de recherche (Maîtrise): L'Artisanat d'art traditionnel au Liban – une approche en technologie culturelle.
- Option:
- Directeur de la note: Dr. Charles CHARTOUNI
- Résumé de la note:

Le patrimoine est tout ce bien, cet héritage commun d'une collectivité, d'un groupe humain qui représente un aspect de son identité et constitue une part de sa mémoire collective et de ses pratiques sociales et économiques. L'artisanat d'art constitue un aspect important de notre folklore car il reprend un savoir-faire séculaire. Or, au Liban, l'artisanat d'art traditionnel - jadis prospère - traverse une crise, causée et accentuée par divers facteurs: économiques, politiques et sociaux.

Il résulte de cet état de fait une importante réduction de l'activité artisanale. Le secteur artisanal demeure marginalisé pour ne pas dire presque absent de toute stratégie de développement rural, local, régional ou touristique. En fait la question demeure où en est l'artisanat traditionnel aujourd'hui? Et que recèle-t-il comme potentiel pour demain?

La note porte sur l'état de la recherche sur l'artisanat au Liban, sur une étude descriptive des divers métiers d'art traditionnel encore pratiqués au Liban et enfin sur les potentialités du secteur en question. Elle se propose une étude susceptible de poser des jalons pour une politique de sauvegarde et de réhabilitation dudit secteur.»